U d'/of OTTAWA
39003003496808

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/latragiquehistoi00bert

Témoignage respectueux
de ma vive admiration
V N Berthelot

LA TRAGIQUE HISTOIRE DES FLIBUSTIERS

AOUT 11 1972

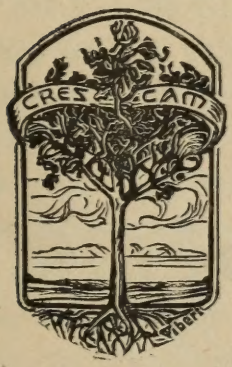
LA TRAGIQUE HISTOIRE DES FLIBUSTIERS

HISTOIRE DE SAINT-DOMINGUE ET DE L'ILE DE LA TORTUE, REPAIRES DES FLIBUSTIERS, ÉCRITE VERS 1715 PAR LE

Rév. P. LEPERS

RECUEILLIE ET ADAPTÉE PAR

PIERRE-BERNARD BERTHELOT



LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA (DONT CINQ HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 1 A 15 ET DE 16 A 20.

PQ
2603
.E726T1
1922

INTRODUCTION

Il y aurait une sorte de vanité à prétendre faire une découverte en rapportant les exploits des boucaniers et des flibustiers des Indes occidentales, car le goût de l'action ou celui, plus paisible, des romans d'aventures ont remis depuis peu à l'ordre du jour l'histoire de ces fondateurs des colonies françaises.

Mais, jusqu'ici, les historiens de la flibuste ont été soit des flibustiers comme Morgan, Ravenau de Lussan et même le barbier-chirurgien Œxemelin, soit des historiens pompeux, soit encore des conteurs fantaisistes. L'ouvrage que l'on va lire n'appartient à aucune de ces catégories.

Sans doute, l'auteur a vécu sur la terre même de la flibuste, il en a connu les témoins oculaires et les derniers rejetons, donc il est presque un chroniqueur ; cependant, il est arrivé après la période active, son caractère (il est Père jésuite) le met à l'abri

de trop d'enthousiasme, et il est, presque, un historien.

L'Histoire de l'Isle de Saint-Domingue du Révérend Père Lepers n'est pas à l'abri de tout reproche. L'auteur lui-même se défiait de son style qu'un de ses biographes assure être en effet fort rustique; parfois aussi sa sagacité est en défaut, il accepte trop facilement des histoires controuvées et brouille les dates et même les noms, mais telle qu'elle est cette histoire a mérité d'être considérée par l'un des plus récents historiens de cette région comme très supérieure aux volumes qu'en tira le Père Charlevoix.

On s'étonnera parfois de trouver mêlées à un texte fort original des pages qui évoquent invinciblement tels passages d'Œxemelin ou d'autres chroniqueurs français ou étrangers. Que le lecteur pardonne ces emprunts, le mot n'est pas trop fort, à Lepers, lui-même crut bien faire en suppléant ainsi à un défaut d'information, et n'est-ce pas après tout la vraie méthode historique?

*
* *

Jean-Baptiste Lepers, ou mieux Le Pers, naquit à Lille en Flandre, le 16 décembre 1675; entré au noviciat des Jésuites dès 1693, il termina ses études de théologie à Paris où il se lia tout particulièrement avec le Père Charlevoix, futur éditeur de son histoire de Saint-Domingue.

Les missions évangéliques de la mer des Antilles

traversaient à cette époque une crise terrible. Les fatigues d'un apostolat en pays sauvage, jointes à un climat de feu et à une grande humidité entretenue par la mer et surtout les marécages, dépeuplaient les missions qui ne parvenaient plus à assurer le service divin. On avait alors recours à des prêtres séculiers arrivés aux îles sans mission et à des aumôniers de la marine généralement braves gens et fort dévoués, mais que la trop longue fréquentation des matelots prédisposait à d'excessives indulgences.

Pour remédier à cet état de choses également nuisible aux intérêts de la religion et de la couronne, la Cour décida de faire appel à la Société de Jésus qui avait déjà une mission prospère dans l'île Saint-Christophe.

Les Jésuites n'acceptèrent qu'après avoir obtenu une cession en règle des Capucins qui s'avouèrent hors d'état et de volonté de fournir de nouveaux hommes.

Le 24 août 1704, la première mission jésuite débarquait dans la grande île, à la Caye Saint-Louis, et se dirigeait avec de grandes difficultés vers le Cap français.

Lepers faisait partie de ce premier convoi d'« ouvriers », il ne devait plus quitter Saint-Domingue où il mourut trente ans plus tard.

Il reçut tout d'abord la charge de la paroisse de Limonade, particulièrement éprouvée par de récentes luttes et où les églises étaient ruinées, ouvertes jour

et nuit, dit le Père Margat, aux profanations des hommes et des animaux.

L'œuvre était dure, mais Lepers était homme à la mener à bien.

Tous ses biographes s'accordent à le représenter comme doué d'un esprit et d'une mémoire remarquables, de beaucoup de candeur et surtout d'un cœur extrêmement charitable.

Pendant les trente ans qu'il passa dans l'île il y eut peu de contrées qu'il ne parcourût, laissant partout des traces de ses labeurs. Vers 1720, Charlevoix estime que Lepers a déjà construit une dizaine d'églises, baptisé de sa main trois mille nègres adultes et plus encore de petits enfants.

Le bon Père ne tirait aucune vanité de semblables succès. Il vivait fort retiré, n'ayant que peu de commerce avec les autres Européens, et son goût particulier le portait à se confiner dans les lieux les plus sauvages où il avait tout à organiser. Quand l'œuvre était en bonne voie il demandait aussitôt un successeur et partait exercer ailleurs son inlassable activité.

Profondément indifférent en tout ce qui concernait la vie matérielle, prenant peu de soin de lui-même, il était d'un aspect extrêmement négligé. Il faisait si peu de cas des bienfaits de la civilisation qu'aux lieux où il se fixait on ne pouvait voir aucune espèce de cuisine, ce qui semble stupéfier le Père Margat.

Presque toujours en voyage, Lepers se contentait

pour toute provision d'œufs durs et d'un peu de fromage qu'il mangeait auprès du premier ruisseau venu.

Encore fallait-il que la nature l'obligeât à se souvenir de ses exigences et, parfois même, emporté par l'ardeur de l'étude, il oubliait si bien l'heure des repas que son nègre devait lui rappeler qu'il était temps de se sustenter.

Pourtant, même exercé avec une aussi grande conscience, l'apostolat laissait au Père Lepers des loisirs qui lui fussent devenus insupportables s'il n'avait trouvé à les remplir.

Il n'existait pas encore d'histoire locale de l'île; Lepers entreprit d'en écrire une.

Arrivé de bonne heure dans l'île, Lepers put encore connaître quelques anciens flibustiers et les cendres que remuait sa main d'historien étaient encore chaudes.

Avec beaucoup de conscience, sinon de sens critique, il s'efforça de contrôler les uns par les autres les divers témoignages qu'il recueillait et en fin de compte ne réussit pas trop mal dans une œuvre éminemment difficile.

Armé de tous ces documents, Lepers rédigea de volumineux mémoires, puis, la tâche étant achevée, il s'en désintéressa.

Peut-être même l'*Histoire de Saint-Domingue* fût-elle restée inconnue si le Père Charlevoix, qui connaissait la valeur de son collègue, ne lui eût demandé communication de ses travaux à fin d'édition. Lepers

n'hésita pas à se dessaisir du fruit de ses labeurs; cela, on l'a vu, était dans son caractère, mais l'édition promise alla tout d'abord assez mal.

Il semble qu'en cours de route une partie du manuscrit se perdit dans un naufrage, puis le Père Charlevoix partit en Italie; à son retour il trouva les mémoires cette fois au complet et allait se mettre au travail lorsqu'il s'avisa que Lepers avait dû commettre force erreurs.

Charlevoix, ayant obtenu communication d'une partie des archives de la marine, entreprit de corriger son modèle. L'intention était bonne, le résultat fut assez fâcheux. Les deux volumes à quoi se résuma *l'Histoire* sous sa première forme imprimée manquent de fond à peu près autant que l'œuvre originale, mais ils en ont perdu la saveur, c'est du mauvais Charlevoix, ce n'est plus du tout du Lepers.

L'auteur paraît avoir été déçu; en tout cas il reprit son travail et rédigea une sorte d'abrégé de son premier volume comme pour protester contre les développements de son peu scrupuleux éditeur.

Les manuscrits de ces deux ouvrages sont encore conservés à la Bibliothèque nationale de Paris et c'est d'après le premier qu'est faite la présente édition, en somme édition originale, de l'*Histoire de Saint-Domingue*, par le Révérend Père Lepers.

*
* *

Dégoûté de l'histoire par ces déboires ou plus pro-

bablement encore las de recherches d'où il imaginait avoir tiré l'essentiel, Lepers tourna vers d'autres buts son besoin d'agir.

Une méthode de botanique récemment publiée par M. de Tournefort lui étant tombée entre les mains, il se passionna pour cette science et entreprit d'écrire une histoire naturelle de l'île après en avoir écrit une histoire politique.

Cette dernière passion causa sa perte.

Le Père Margat rapporte en effet que c'est poussé par le désir d'herboriser que Lepers sollicita et obtint la charge du quartier de Dondon.

Cette région, située au milieu de montagnes de trente à quarante lieues d'épaisseur, bien exposée aux vents de la mer, est assez humide et très boisée, partant très propice aux études de botanique. Malheureusement son climat est beaucoup plus frais que celui des plaines.

Lepers était déjà âgé, son corps qu'il avait toujours négligé était surmené de travail et de fatigues; il ne supporta pas ce changement de climat, et bientôt, obligé de s'aliter, il mourait dans le cours de l'année 1735.

Ses dernières recherches ne furent pourtant pas perdues.

Son ami le docteur Desportes, botaniste de talent, obtint communication des papiers de Lepers et composa, d'après eux, un traité des maladies de Saint-Domingue et de leur cure où il n'oublie que de citer ses sources.

Ainsi, jusqu'à nos jours, l'infatigable travailleur que fut Lepers n'avait jamais été édité, du moins sous son nom. Le présent volume ne prétend qu'à combler cette lacune et le lecteur jugera s'il était utile de le faire.

PIERRE-BERNARD BERTHELOT.

HISTOIRE DE SAINT-DOMINGUE

ET DE

L'ILE DE LA TORTUE

I

LES ORIGINES

Il est assez surprenant qu'on ait laissé si longtemps les Espagnols seuls dans le Nouveau-Monde, ce qui leur a donné le loisir de subjuguer peu à peu toutes les différentes provinces sans qu'aucune des nations d'Europe se soit avisée d'aller partager cette gloire, à l'exception toutefois des Portugais qui ont occupé le Brézil mais qui, ayant en même temps trop à faire du côté de l'Orient, n'ont pas été en état de poursuivre leurs conquêtes dans cette partie des Indes occidentales.

Les Français, ou plutôt quelques protestants de cette nation car il ne paraît pas que nos rois s'en soient mêlés, ont été les premiers, après les Espagnols et les Portugais, à entreprendre de conquérir des colonies dans l'Amérique, sous la protection de

Gaspard de Coligny, comte de Chatillon, en son temps amiral de France et fameux partisan du calvinisme.

Cet adroit et passionné hérétique, jugeant qu'il était de l'avantage de sa secte d'avoir une retraite dans le Nouveau-Monde au cas où ses affaires eussent été au pire dans l'ancien, envoya, en l'an 1555, un nommé Villegagnon vers les côtes du Brézil, avec deux navires dont les équipages étaient presque tous protestants. Il devait tenter de fonder un établissement.

Ils furent aborder à l'embouchure du Rio Jennero[1] où ils prirent terre dans une petite île qu'on y voit à l'entrée et sur laquelle les Portugais ont, aujourd'hui, bâti la ville de Saint-Sébastien. Ils s'y arrêtèrent et y bâtirent un fort sans d'abord trouver quelque opposition.

Mais, leurs gens ayant manqué de les seconder à propos, aussi bien que la Cour de France où l'on regardait cette entreprise de mauvais œil, Villegagnon se vit obligé de faire un voyage pour prendre de nouvelles mesures et il arriva, pendant son absence, que la garnison qu'il avait laissée dans la forteresse fut surprise par les Portugais qui mirent tout à feu et à sang.

Les huguenots n'ont jamais depuis songé à se rétablir sur cette côte quoique la France ait, longtemps après, fait une nouvelle tentative sur le Brézil, du côté de l'île et de la rivière de Maraynan, mais qui n'eut guère plus de réussite que celle dont nous venons de parler.

1. Rio-de-Janeiro.

Cependant l'amiral de Coligny n'abandonna pas pour cet échec son premier et capital dessein d'avoir un refuge dans l'Amérique, mais il ne fit pour cela des efforts que six ou sept ans plus tard, savoir en l'année 1562, si fameuse par les furieux ravages que ceux de sa secte firent dans toute la France. Il crut qu'il serait plus aisé d'agir du côté de la Floride où il se flattait que les Espagnols, qui n'y ont jamais eu que de faibles établissements, ne pourraient pas traverser celui qu'il y voulait faire.

Il détacha pour cet effet Jean Ribaud avec deux navires, lequel étant allé surgir sur les côtes les plus septentrionales de cette vaste contrée, y arbora les armes du roi sur une colonne qu'il fit dresser, au lieu d'une croix, selon la coutume des prétendus réformateurs. Ayant résolu de s'y arrêter, on y travailla aussitôt par son ordre à la construction d'un fort. Il donna à la région le nom de Caroline, du nom de notre roi qui alors régnait.

Le manque de vivres les ayant à nouveau obligés à abandonner cette côte, ils se virent réduits, en retournant en Europe, à manger un de leurs compagnons et ils n'en seraient sans doute pas demeurés là sans le bonheur qu'ils eurent de faire rencontre d'un vaisseau qui jeta sur les côtes de France ceux qui voulaient y retourner, et conduisit les autres en Angleterre, vers la reine Elisabeth, qui avait aussi formé le dessein d'établir son autorité sur quelques parties du Nouveau-Monde.

Coligny ne se découragea pas encore, il fit partir trois autres vaisseaux bien équipés sous la conduite de René de Laudonière, qui rétablit la forteresse. Mais les Espagnols s'en étant rendus maîtres à nou-

veau, quelque temps après, massacrèrent jusqu'au nombre de six cents personnes ; Laudonière put à peine, avec quelque peu d'autres, se sauver dans les vaisseaux, et ne se voyant plus de ressources dans ses malheurs, retourna en France. Le roi, étant extrêmement irrité contre les Calvinistes, prit peu de part à ce désastre, outre que les guerres civiles et domestiques le mettaient hors d'état d'en tirer raison.

Au défaut du roi, un particulier nommé Dominique de Gourgues entreprit lui-même de venger cet affront ; il équipa deux navires dans lesquels il mit deux cents soldats et quatre-vingts matelots et, étant parti de Bordeaux en l'an 1567, il fit voile vers la Floride. Il y fit à son tour un horrible massacre, mais n'étant pas assez fort pour se maintenir sur ces côtes et content de s'être vengé, il reprit la route de l'Europe.

Ce ne fut proprement que vers le commencement de l'autre siècle que les Français et les Anglais entreprirent tout de bon de posséder des colonies dans le Nouveau-Monde. Les premiers dans le Canada, les autres dans la Nouvelle-Angleterre. Ces deux nations ne visaient encore qu'à s'établir dans le nord de l'Amérique où les Espagnols n'avaient pas d'établissement. La puissance de ces derniers leur paraissait trop formidable et trop bien établie dans les provinces méridionales, mais elles s'accoutumèrent peu à peu à ne les plus craindre et se déterminèrent l'une et l'autre à s'en approcher de plus près en s'emparant des Petites-Antilles que les Espagnols avaient négligé d'occuper, soit qu'ils ne les regardassent que comme des îles de peu de

conséquence, auxquelles ils donnaient par mépris le nom de caïes [1], ou qu'ils ne voulussent avoir rien à démêler avec les Caraïbes qui en étaient les habitants naturels et dont ils avaient plus d'une fois éprouvé la férocité.

M. d'Enambuc, gentilhomme normand, entreprit le premier de conduire une colonie dans l'île de Saint-Christophe où il se rendit en l'an 1625.

Par un concours d'événements assez singuliers, M. Waenard y arriva aussi d'Angleterre la même année afin d'y faire le même établissement pour sa nation. Après que ces deux chefs eurent joint leurs armes pour chasser les Caraïbes qui avaient comploté de les égorger, ils la partagèrent entre les deux nations, qui dès lors commencèrent à défricher des habitations chacune dans l'étendue des limites dont on convint de part et d'autre.

Les Espagnols en prirent de l'ombrage et comprirent que ces nouveaux hôtes les visiteraient bientôt encore de plus près si on les laissait s'apprivoiser parmi eux. C'est pourquoi ils crurent qu'il fallait par un coup d'éclat à jamais leur ôter l'envie de devenir leurs voisins et leurs concurrents pour la possession de l'Amérique.

L'occasion se présenta comme d'elle-même.

Le roi d'Espagne envoyait alors au Brésil Frédéric de Tolède, avec une grosse flotte contre les Hollandais, qui s'étaient depuis peu saisis de cette vaste région. Il lui donna ordre de passer chemin faisant par Saint-Christophe et de chasser les étran-

1. On donne ce nom à des rochers plats qui sortent de la mer et forment parfois de très petites îles.

gers qui commençaient à s'y établir. Il ne fut pas difficile à ce général d'exécuter sa commission avec des forces entièrement supérieures. Les Français et les Anglais quittèrent la partie sur la sommation qui leur fut faite et ils délogèrent de l'île sans combat. Ils s'y rétablirent toutefois, les uns et les autres, peu de temps après, malgré les menaces de l'Espagnol de passer à son retour au fil de l'épée tous ceux qu'il trouverait encore contre leur promesse, sous laquelle il les avait renvoyés la vie sauve.

Mais, comme pendant l'exil de nos gens de l'île de Saint-Christophe, la plupart errèrent çà et là cherchant à s'établir ailleurs, quelques-uns tournèrent insensiblement et presque sans dessein du côté de l'île Hispagnola et c'est à ces infortunés fugitifs que les colonies de cette île doivent leur premier commencement, car ils prirent terre sur ces côtes, sans aucune opposition des Espagnols, qui s'étaient retirés plus avant dans le pays. Ils s'y arrêtèrent d'autant plus volontiers qu'ils y trouvèrent de quoi subsister à leur aise de la chasse des bœufs et des pourceaux dont tout le pays fourmillait. Les marchands hollandais, qui depuis plusieurs années fréquentaient ces côtes pour y trafiquer sous main avec les Espagnols, achevèrent de les y fixer, en leur promettant de les visiter souvent, de ne les laisser manquer de rien, et de prendre à un prix dont ils seraient satisfaits les cuirs de bœuf qu'ils tiraient de la chasse de ces animaux.

Ce fut alors qu'il s'établit sur l'île Hispagnola une partie de certaines gens, qui furent appelés « Boucaniers », parce qu'ils s'assemblaient dans certains rendez-vous de chasse pour y rôtir et y fumer à la

manière des Indiens, qui appellent ces sortes d'endroits « boucans. »

Il est à remarquer qu'ils étaient presque tous normands de nation, dignes successeurs de gens qui firent jadis trembler toute l'Europe, comme ceux-ci furent la terreur de l'Amérique, où, après avoir porté l'effroi et la désolation dans l'étendue de vingt mille lieues, sur l'une et l'autre mer, ils sont à la fin demeurés en possession de la meilleure partie de l'une des plus grandes, des plus belles et des plus riches îles du monde, à laquelle on aurait pu donner le nom de Nouvelle-Normandie, si l'usage qui est le plus injuste des tyrans ne l'eût emporté sur la raison, en lui faisant prendre celui de Saint-Domingue, du nom de la ville capitale, et c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, quoique les Espagnols aient continué à l'appeler Española ou Hispañola.

Cette colonie nouvelle prenait tous les jours de nouveaux accroissements, qui semblaient, dès lors, présager de sa future grandeur, mais elle était surtout défectueuse en ce qu'elle manquait de cette diversité de professions et d'états qui font l'ornement et le soutien d'une république, celle-ci n'étant composée que de chasseurs. Elle ne tarda pas à se perfectionner et à recevoir une forme plus régulière.

Il s'en trouva plusieurs parmi les boucaniers pour qui la chasse, innocente mais trop pénible des bêtes, n'eut jamais d'attrait, ou qui s'en lassèrent. Une espèce de chasse à l'homme, chose étrange, fut plus de leur génie, et ce fut en ce dessein qu'on les vit en brigands courir les mers, pillant quelquefois indifféremment l'ami et l'ennemi.

Ceux-là furent appelés « Flibustiers », d'un mot

anglais qui répond à celui de forban ou de corsaire, et ce fut là le second corps qui commença à faire partie de la République française de Saint-Domingue. Il ne fallait plus, aux uns et aux autres, qu'une île moins éloignée que Saint-Christophe, pour y conduire leurs marchandises et leur butin en lieu de sûreté, et pour s'y tenir à couvert des Espagnols qui eussent pu tomber sur eux au dépourvu et les accabler dans les commencements.

Ils choisirent pour cela l'île de la Tortue, qui leur parut avoir toutes sortes d'avantages pour les desseins qu'ils se proposaient.

La Tortue est placée au 20° 10' de latitude septentrionale du nord de Saint-Domingue, dont elle n'est séparée que par un canal de deux lieues de large et à laquelle elle est parallèle, courant comme elle de l'est à l'ouest dans l'étendue d'environ huit lieues de longueur sur deux au plus de largeur du nord au sud, de sorte que son contour est à peu près de dix-huit lieues. Ce n'est proprement qu'une montagne qui, dans sa longueur, s'élève insensiblement de ses deux extrémités en dos d'âne, ou plutôt comme le dessus d'une tortue qu'elle représente, si bien que le nom de cet amphibie lui est resté depuis que Christophe Colomb le lui donna premièrement, lors de sa découverte.

On la parcourt aisément de l'ouest à l'est pardessus sa cime le penchant en étant fort doux, mais il est difficile de la traverser sur sa largeur, surtout du côté du nord où la descente est fort rude et fort escarpée, sans qu'il y ait la moindre plaine au pied, ni vallée habitable, ni encore aucun endroit où un canot seulement puisse prendre terre.

On a donné le nom de « Côte de Fer » à toute cette côte, comme pour exprimer l'horreur dont on se sent saisi en la voyant de près hérissée de toute part de rochers affreux.

La pente de cette montagne n'a, à beaucoup près, tant de chute du côté du sud où presque toutes les vallées sont praticables et susceptibles de culture. L'on y voit même, au pied, de petites plaines fort fertiles le long de la mer dont la côte est partout accessible mais aux chaloupes seulement, à l'exception d'un endroit appelé la Rade, à deux lieues de la pointe de l'Est où les plus gros vaisseaux peuvent mouiller en sûreté sur un bon fond de sable. Cette rade a, de plus, un autre avantage : de pouvoir être défendue facilement n'y ayant pour cela qu'à transporter quelques pièces de canon sur un rocher qui la borde et la commande et qui, étant inaccessible, peut en quelque sorte passer pour imprenable.

Toute l'île est revêtue de grands bois qui y viennent si naturellement qu'il naît de grands arbres d'entre les fentes des rochers sans qu'on s'aperçoive où ils peuvent tirer leur nourriture. Les acajous y sont beaucoup plus communs que dans Saint-Domingue et c'est là ce qui fait en partie le mérite de cette île, parce que cette espèce de bois est beaucoup estimée partout, aucune n'étant plus propre pour la menuiserie et pour construire des canots.

Le terroir, quoique montagneux, est d'un bon rapport, à l'exception de quelques cantons, qui ne sont que pur rocher. Il n'y a aucune rivière et peu de fontaines, surtout sur la côte nord. La sud est beaucoup mieux partagée, quoiqu'on puisse dire que

toute l'île est dépourvue d'eau en comparaison de Saint-Domingue.

La source la plus abondante de la Tortue se voit près de cette roche dont j'ai parlé, dont il sort un jet d'eau, gros comme le bras, ce qui est une grande commodité pour les vaisseaux qui peuvent mouiller dans la rade voisine.

Le cochon sauvage n'y est pas moins commun que dans la grande île ; s'il est plus petit, il est, en revanche, plus délicat. Les côtes sont aussi plus poissonneuses, particulièrement celles du sud, et le bon air qu'on respire partout la relève infiniment sur sa voisine, que les vapeurs de ses marais rendent fort malsaine et fiévreuse.

Tel est encore aujourd'hui l'état de la Tortue que les boucaniers et les flibustiers se proposèrent alors d'occuper. Mais ils furent prévenus par les Espagnols qui, avec leur prévoyance ordinaire, s'en étaient déjà saisis et y avaient mis vingt-cinq hommes de garnison.

Ceux-ci s'acquittèrent pourtant mal de leur devoir, car ils regardaient leur séjour dans cette île comme un exil et cédèrent sans difficulté la partie à nos gens qui les en firent sortir, et prirent leur place avec la même satisfaction qu'on la leur abandonnait (1632).

Dès qu'on eut appris à Saint-Christophe ce qui venait d'arriver, plusieurs en sortirent pour se rendre à la Tortue, dans l'espérance d'y faire fortune plus prompte et plus sûre par la facilité qu'on avait de commercer, en toute liberté, avec les étrangers, et de tomber de toutes parts sur les Espagnols qui naviguaient sur les mers.

Il y vint de cette façon beaucoup de monde. La plupart n'étant pas tout à fait si rustiques que les premiers, et, sachant déjà ce que c'était que des habitations, ils se mirent à cultiver la terre, et engagèrent quelques anciens à faire de même, pour ne pas donner tous dans le même genre de vie et subsister autrement que les bêtes carnassières, ainsi que les boucaniers et les flibustiers qui ne vivaient que de pure viande semblaient avoir fait jusque-là.

D'ailleurs les Hollandais qui, seuls, les visitaient encore, les pressaient de s'occuper de la culture du tabac, qu'on nommait alors « pétum »; il y avait lieu de promettre de plus grandes richesses de ce commerce, que de celui des cuirs des bœufs ou même de la course aux Espagnols. Il y en eut plusieurs qui, pour ce nouveau motif, quittèrent leur profession de boucanier et de flibustier et qui s'appliquèrent à l'exemple des nouveaux venus à former des habitations.

Ils changèrent de nom comme ils avaient déjà fait de manière de vivre, et furent appelés « Habitants » pour les distinguer de leurs camarades boucaniers et flibustiers.

Comme ces trois espèces de gens tendaient, chacune à sa manière, vers un même but qui était de faire fortune, par des voies où ils marchaient, ce semble, à l'aventure et en courant de fort grands risques pour leur personne, ils s'appelèrent tous d'un nom commun : « Aventuriers ».

Les uns et les autres commençaient de réussir assez bien dans leurs desseins à l'aide des Hollandais qui ne les laissaient manquer de rien, mais ce qui a contribué davantage à faire prospérer de plus en

plus cette colonie naissante, fut que tous les marchands français, les Dieppois surtout, commencèrent en ce temps-là à suivre l'exemple des Hollandais.

Ils firent plus ; ils amenèrent des hommes faits et des jeunes garçons qu'on nomma « Engagés ». Ils les vendaient aux Aventuriers pour trois ans, pour les servir pendant ce temps en qualité d'esclaves, comme ils s'y étaient engagés par contrat passé en bonne et due forme par-devant notaire avant leur départ de France.

Les Engagés firent alors comme une quatrième classe de la colonie française de Saint-Domingue, avec cette différence qu'étant dans la servitude ils n'avaient aucune part au gouvernement. Celui-ci était dans ses débuts si démocratique que le nombre des chefs égalait celui des hommes libres, chacun des Aventuriers usant du droit de souverain dans l'enclos de ses possessions.

L'accroissement de tous ces gens-là ne pouvait qu'être préjudiciable aux Espagnols à qui il semblait présager en particulier la ruine prochaine de l'île de Saint-Domingue. Ils ne s'endormirent pas sur un intérêt aussi capital.

Le général des Galions eut ordre d'attaquer la Tortue et de faire main basse sur tout ce qu'il y trouverait d'étrangers, sans s'amuser à stipuler avec eux comme on avait fait à Saint-Christophe.

Il y fut, ayant choisi pour cela le temps où les boucaniers étaient à la chasse dans la Grande-Ile et les flibustiers en course (1635) ; si bien que n'ayant à faire qu'aux habitants, il en eut fort bon marché. Il les passa presque tous au fil de l'épée, sans même donner quartier à ceux qui furent se rendre après la

reddition de l'île et qu'il fit pendre sans rémission. Il y en eut toutefois quelques-uns qui se sauvèrent la nuit, dans des canots, et d'autres qui gagnèrent la montagne.

L'Espagnol, fier de son exploit, ne laissa pas de garnison dans l'île, s'étant persuadé que les Français prendraient bien garde de ne plus s'exposer, désormais, à de si fâcheux accidents; il se contenta, de retour à Saint-Domingue, de faire lever une compagnie de lanciers pour exterminer les aventuriers que l'on trouverait encore dans la Grande-Ile. Cette compagnie fut appelée la « Cinquantaine », quoiqu'elle fût composée de cinq cents hommes, mais qui se relayaient tour à tour, et n'allaient d'ordinaire en campagne que par escouades de cinquante à la fois.

Les Espagnols l'ont toujours entretenue sur pied depuis les guerres que nous avons eues contre eux.

Comme effectivement la « camisade » avait été furieuse les Français ne se pressèrent pas de retourner à la Tortue, crainte de pareils désastres. Quelques-uns reprirent la route de Saint-Christophe et d'autres continuèrent leur vie de boucaniers, mettant tout leur soin à se garder des surprises de la Cinquantaine, de sorte qu'il ne s'en trouva que très peu qui osèrent rentrer dans leurs anciennes demeures, où leur nombre s'accrut cependant peu à peu, jusqu'à trois cents hommes, parmi lesquels quelques Anglais. Il leur manquait un chef et ils comprirent que c'était une nécessité de s'en donner un afin de se conduire, sous son autorité, avec plus d'ordre et de discipline. Un nommé Willis, quoique Anglais, eut l'adresse de se procurer cette préémi-

nence. L'Angleterre négligea alors l'occasion de se rendre maîtresse d'une si belle île qui semblait lui être dévolue d'elle-même. Il y a bien l'apparence que la Couronne ne fut pas avertie à temps. Quoi qu'il en soit, le Seigneur qui la destinait à notre nation à qui elle devait servir d'acheminement à la possession de l'île de Saint-Domingue, ménagea les moyens de la manière que nous allons voir.

Ce n'était pas sans chagrin que les aventuriers français s'étaient laissés surprendre en recevant un joug étranger. Se voyant privés de la possession d'une île dont ils avaient fait la conquête, ils firent plus d'une fois quelques efforts pour rentrer dans leur droit, mais qui furent rendus inutiles par l'adresse de Willis, qui s'était fortifié d'Anglais jusqu'à ne plus rien appréhender.

II

M. LE VASSEUR A LA TORTUE SES CRIMES ET SA MORT

C'en était fait de cette île et de Saint-Domingue pour la France sans un de nos aventuriers dont je voudrais savoir le nom pour en conserver la mémoire. Il sortit de l'île secrètement et passa à Saint-Christophe, où il donna avis de tout à M. de Poincy qui y faisait sa résidence comme lieutenant du roi pour les îles de la Guadeloupe et de la Martinique.

Cet illustre chevalier de Malte, qui n'avait pas moins de pénétration que de bravoure, reçut comme il convenait cet avis dont il semblait dès lors entrevoir les conséquences. Il résolut de débusquer les Anglais de la Tortue tandis qu'ils y étaient encore peu fortifiés, et s'y porta avec d'autant plus d'ardeur et de diligence qu'il craignait que Willis, leur chef prétendu, qui jusqu'alors était sans aveu, ne se ménageât une commission de la Cour d'Angleterre, laquelle

en ferait une affaire d'Etat de se maintenir dans l'usurpation de cette île sous prétexte que les Français n'y avaient plus de droits depuis qu'ils en avaient été expulsés par les Espagnols.

Il y avait à Saint-Christophe un nommé Le Vasseur, qui avait accompagné M. d'Enambuc à la conquête de cette île. C'était un homme d'esprit, bon ingénieur et bon officier. M. de Poincy en faisait tant d'estime qu'il semblait ne prendre conseil que de lui, mais comme il était protestant les ennemis du général avaient pris là l'occasion de l'accuser d'être le protecteur des hérétiques et cela lui avait attiré quelques reproches de la Cour. L'affaire pouvait tirer à conséquence pour sa fortune s'il n'eût travaillé à détruire ces soupçons par où il ne donnait que trop de prise. Il crut trouver dans l'avis qu'on venait de lui donner le moyen de contenter, du moins en apparence, la Cour et les catholiques des îles. Il s'agissait d'engager la plupart des calvinistes qui étaient établis à Saint-Christophe d'en sortir sous quelque prétexte honnête et spécieux.

Dans cette vue, il proposa à M. Le Vasseur l'entreprise de la Tortue dont il l'établirait gouverneur après qu'il en aurait chassé les Anglais et, pour l'engager plus fortement à ne rien négliger pour la réussite de cette expédition, il convint avec lui, par un article secret, qu'il y aurait dans l'île une entière liberté de conscience et qu'on n'y inquiéterait personne sur l'article de la religion.

Le Vasseur ayant ainsi fait ces propositions aussi avantageuses qu'il le pouvait désirer, assembla, ce que M. de Poincy avait prévu qu'il ferait, tout ce qu'il put trouver de huguenots avec lesquels il s'em-

barqua, lui environ quarantième. Il fut mouiller au Port-Margo dans l'île de Saint-Domingue, à sept lieues au vent de la Tortue (1641). Il séjourna là près de trois mois, s'occupant uniquement à concerter son entreprise avec quantité de boucaniers qui avaient leurs boucans dans ce quartier; il en engagea environ cinquante à le suivre, la plupart de la même religion que lui.

Quoique, même après cette jonction, ses forces ne fussent nullement proportionnées à celles des Anglais, il se détermina d'aller attaquer, ne doutant pas que les Français, qui étaient toujours à la Tortue, ne se déclarassent pour lui dès qu'ils le verraient paraître.

Il ne se trompait pas, car ayant fait descente dans l'île sur la fin d'août de cette année, il envoya dire au commandant anglais qu'il eût à sortir au plus tôt, lui et ses gens, le menaçant du reste, s'il différait en cela de vingt-quatre heures, de ne faire aucun quartier.

Les Français qui étaient dans l'île se soulevèrent incontinent et appuyèrent les menaces qu'on venait de faire, de sorte que Willis, qui ne s'était pas attendu à cette révolution, n'eut d'autre parti à prendre que celui de se retirer, ce qu'il fit avec ses gens. Les Français se saisirent aussitôt d'une espèce de fort que les Anglais y avaient bâti et où l'on trouva quelques pièces de canon.

M. Le Vasseur, pour être maître de l'île, ne s'y crut pas pour cela en sûreté s'il ne se précautionnait, en même temps, contre les Espagnols et contre les Anglais, qu'il avait à craindre également. Les Anglais toutefois le laissèrent en repos parce que,

ayant abandonné, depuis ce temps-là, leur dessein sur la Tortue, ils auraient eu affaire à deux nations puissantes pour s'en assurer la possession. Ils tournèrent leur vue vers la Jamaïque, à laquelle ils commencèrent à livrer quelques assauts. Si elle ne succomba pas dès lors tout entière sous les rudes coups qu'ils lui portèrent, elle fut beaucoup entamée et disposée à ne plus tenir longtemps contre leurs efforts.

Il n'en fut pas ainsi des Espagnols, piqués au vif et furieusement embarrassés de voir que les Français, déjà maîtres de la Tortue, menaçaient d'envahir l'île de Saint-Domingue qui leur a servi de fondement à la conquête du Nouveau-Monde. Ils crurent qu'il fallait, sans se lasser, multiplier les armements contre eux et les harceler tellement, qu'on les obligeât à reprendre la route de l'Europe, ou du moins des Petites-Antilles si l'on ne pouvait arriver à bout de les détruire.

La Cour d'Espagne prit cette affaire fort à cœur ; mais pendant qu'elle prend des mesures pour attaquer la Tortue, Le Vasseur n'en prend pas de moindres pour faire avorter les projets de ses ennemis.

Il fallait, avant toutes choses, bâtir un fort pour la sûreté de l'île, mais qui fût mieux situé que celui qu'avaient fait les Anglais, lequel, pour être commandé de toutes parts, ne pouvait donner lieu à une longue résistance. Le Vasseur ne tarda pas à découvrir que la roche, dont j'ai parlé, qui est assise sur une montagne qui domine le port, était précisément ce qu'il lui fallait. Il fit élever une maison sur ce sommet où il faisait sa demeure. L'on ne pouvait y

monter que par des échelles, ce qui donna lieu aux railleurs de l'appeler son « colombier ». Il y monta quelques pièces de canon outre celui que les Anglais avaient laissé, il fit faire de plus des terrasses régulières autour de la plate-forme de la montagne où il fit aussi dresser une batterie. Après quoi, il crut ne plus avoir rien à appréhender des Espagnols qui ne tardèrent point à aller l'attaquer.

Après qu'ils eurent équipé à Saint-Domingue six bâtiments sur lesquels ils embarquèrent cinq à six cents hommes, ils vinrent se présenter devant le havre de la Tortue (1643). Le Vasseur les laissa approcher pour mieux appliquer les coups qu'il leur gardait jusqu'à ce que, les ayant à bonne portée, il fit décharger sur eux toute son artillerie, ce qui les déconcerta, d'autant plus qu'ils s'étaient figuré qu'il n'y avait, sur cette île, ni fort, ni canon. Ils se retirèrent aussitôt en désordre et ils prirent le large où ils tinrent conseil sur le parti qu'ils prendraient. Le résultat fut qu'on irait mouiller plus bas, vis-à-vis d'un endroit nommé Cayonne, et qu'après y avoir débarqué, on pousserait droit au fort des Français qu'on tâcherait d'emporter de vive force.

La descente se fit sans que personne s'y opposât parce qu'on voulait les laisser tomber dans une embuscade dans laquelle ils ne manquèrent pas de donner. Comme ils tiraient droit au fort, ils furent chargés si vivement par les aventuriers qu'ils se virent obligés de tourner le dos et de reprendre au plus tôt la route des chaloupes dans lesquelles ils se rembarquèrent avec précipitation. Cet échec coûtait aux Espagnols deux cents hommes demeurés étendus sur la plage.

Le bruit de cette victoire s'étant répandu dans les îles, on n'y parla plus que de M. Le Vasseur qu'on élevait jusqu'aux nues à tel point que M. de Poincy parut jalouser la gloire de cet aventurier. Quoi qu'il en soit, pour ce motif ou parce qu'il commençait à se lasser de Le Vasseur, M. de Poincy résolut de le retirer de la Tortue et d'en donner le gouvernement à quelque autre.

Il envoya pour ce sujet M. de Lonvilliers, son neveu, sous le prétexte de congratuler Le Vasseur sur sa victoire et de faire dans l'île un établissement, mais en réalité pour tâcher de l'engager à faire un voyage à Saint-Christophe et de s'emparer du gouvernement pendant son absence.

Le Vasseur pénétra les desseins du général et prit bien garde de ne pas donner dans le piège qu'on lui tendait; il reçut le neveu avec tout le respect qui était dû à l'oncle et lui fit en sa considération mille amitiés, mais, comme il craignait que, s'il laissait Lonvilliers faire un long séjour dans l'île, il n'y pratiquât des créatures à son préjudice, il sut, avec beaucoup de dissimulation, l'obliger à se rembarquer et à retourner à Saint-Christophe après avoir reçu à la Tortue plus d'honneurs que de contentement.

Tous ces succès enflèrent tellement le cœur de M. Le Vasseur qu'il se méconnut bientôt.

D'homme assez modéré qu'il avait été jusqu'alors, il parut hautain, violent, cruel. Il chargea ses habitants de tribut et de corvées, aussi leur devint-il bientôt un sujet d'horreur et d'aversion. Il entreprit en tyran de s'en faire redouter lorsqu'il n'eut plus lieu de rien prétendre à leur affection.

Il fit pour cela construire une cage de fer où l'on

ne manquait pas d'être logé dès qu'on avait le malheur de lui déplaire en la moindre chose. Elle était si étroite que le patient ne pouvait s'y tenir debout, ni couché de son long. Il connaissait si bien lui-même que cette machine était un supplice sans égal qu'il l'appelait : « l'enfer ». Son fort, pour être plus spacieux et par là moins incommode pour les prisonniers qu'il y mettait, avait reçu de lui, par dérision, le nom de « purgatoire ».

Il ne s'en tint pas à la moquerie par rapport à la religion catholique, il l'extermina entièrement de son île où il ne voulut pas qu'il y eut d'autre exercice que celui de la protestante. Il en fit chasser un prêtre et le Père Marc d'Angers, capucin, qui s'y trouvait pour lors, et puis ne s'accordant pas mieux avec son ministre, il l'interdit aussi de son ministère. Ce ministre était M. de Rochefort, qui a donné au public une *Histoire des Antilles*.

M. Le Vasseur, néanmoins, n'avait pas encore, alors élevé tout à fait l'étendard de la rébellion, car quoique depuis quelque temps il vécût dans une espèce d'indépendance de M. de Poincy, il ménageait toujours, en apparence, ce général dont il redoutait la valeur ; outre qu'en gagnant du temps, il affermissait de plus en plus son autorité. M. de Poincy, qui ne le craignait pas, et qui appréhendait d'avoir du dessous s'il fallait en venir à la force, ne négligea rien pour le tirer de la Tortue par de nouvelles adresses que l'autre savait toujours éluder. Ce ne fut longtemps entre eux qu'un combat de civilités et de caresses apparentes, par où ils tâchaient de se surprendre mutuellement. Le Vasseur en sortait toujours victorieux, parce que, outre qu'il parait

adroitement les coups de M. de Poincy, il avait encore la hardiesse de se moquer quelquefois de lui assez ouvertement, comme lorsque ce général lui envoya demander une Notre-Dame d'argent que les flibustiers avaient prise dans les navires espagnols. Le Vasseur en envoya une de bois toute semblable, lui marquant que les catholiques étaient trop spirituels pour croire que la matière fît rien à leur dévotion, mais que, pour lui, il avait trouvé tant d'art et de délicatesse dans celle d'argent, qu'il ne pouvait se résoudre à s'en défaire qu'il n'en eût, à loisir, considéré toutes les beautés.

M. de Poincy n'était pas homme à souffrir plus longtemps de pareilles insolences, qu'un air railleur ne faisait qu'assaisonner d'un nouveau sel qui les rendait plus piquantes. Il n'eût pas manqué d'en tirer raison au plus tôt sans une guerre civile qui survint dans les îles du Vent et qu'il avait allumée lui-même en refusant de reconnaître M. Thoisi Patrocles que le roi lui avait substitué dans la lieutenance générale de toutes les îles françaises. Le Vasseur songea à se prévaloir de l'embarras où il vit son général et d'où il ne crut pas qu'il pût se tirer ni tôt, ni si bien qu'il fît. Il crut alors n'avoir plus rien à ménager, et comme il était déjà tout accoutumé à trancher du souverain et à s'en donner des airs, il n'eut presque d'autre démarche à faire que de se porter ouvertement pour tel et en usurper publiquement, comme il le fit, toute l'autorité sous laquelle le peuple de son île, qui était déjà presque fait au joug et pour la plupart calviniste, plia sans résistance pour l'amour de leur religion à laquelle ils se proposaient que cette île servirait d'asile assuré.

Après que M. de Poincy eut terminé à son avantage son conflit avec M. Patrocles, il ne manqua pas, comme il lui tardait de le faire, de tourner toutes ses pensées vers la Tortue, ne pouvant plus souffrir de s'y voir joué impunément par un homme de néant comme était Le Vasseur. D'ailleurs les anciennes accusations qui le chargeaient d'être le protecteur des hérétiques s'étaient renouvelées tout de nouveau, car, quoiqu'on n'eût encore aucune certitude de son traité avec Le Vasseur pour la liberté de conscience à la Tortue, on en avait déjà de forts soupçons et il était à craindre que la chose vînt à se rendre publique comme il arriva en effet, quoique après la mort de M. de Poincy seulement. Indépendamment de tout cela on le blâmait fort d'avoir envoyé des hérétiques à la conquête d'une île où ils s'étaient rendus indépendants, dont il y avait lieu d'appréhender de funestes suites. Tous ces motifs étaient trop puissants pour ne pas l'engager à ne rien ménager dans une affaire de si grande conséquence pour son honneur, sa fortune et sa religion, mais je ne sais pas s'il eût réussi dans sa tentative sans une révolution qui éclata à la Tortue pendant que ce général faisait travailler à ses armements.

Il y avait déjà neuf ou dix ans que la Tortue, devenue une petite Genève, gémissait sous le joug de Le Vasseur lorsque cet homme, également en révolte contre son dieu et contre son roi, fut assassiné d'une manière tout à fait tragique.

Deux capitaines de l'île, nommés Martin et Thibault, qu'on disait être ses neveux et qui du moins étaient ses compagnons de fortune, conspirèrent de lui ôter la vie, quoiqu'il les aimât si tendrement que,

n'ayant pas d'enfants, il les avait adoptés comme tels, ou du moins avait testé en leur faveur.

On tient que le sujet de leur querelle vint d'une maîtresse que Le Vasseur avait ravie à Thibault qui l'entretenait.

Ces ingrats furent d'autant plus portés à accomplir ce parricide, qu'ils crurent qu'étant ses héritiers et des premiers officiers de l'île, ils lui succéderaient sans peine à ses biens et à son autorité, à quoi tout le monde donnerait volontiers la main, ne fût-ce que pour reconnaître le service rendu en cela à la colonie, en la débarrassant d'un homme qui la tyrannisait.

Ils prirent leur temps, qu'un jour que M. Le Vasseur descendait du fort pour se rendre dans un magasin près de la mer, comme il était sur le point d'y entrer, l'un des deux assassins qui l'observaient, c'était Thibault, déchargea sur lui son fusil dont il ne fut que légèrement blessé. Le Vasseur courut promptement à son nègre qui le suivait portant son épée, mais il fut prévenu dans ce moment par Martin qui le saisit au corps. Comme ils étaient tous les deux à se débattre, Le Vasseur aperçut, en tournant la tête, Thibault qui arrivait sur lui le poignard à la main. Il attendit le coup en s'écriant, comme autrefois César à Brutus : « C'est donc toi, mon fils, qui me tue ! » et il tomba mort en disant ces paroles.

Quelques-uns ajoutent qu'il se déclara catholique en mourant, mais je n'ai pu vérifier cette circonstance par le rapport des gens qui demeuraient alors dans l'île et que j'ai consultés là-dessus.

Quoiqu'il n'y eût personne à la Tortue qui ne détestât dans son cœur l'attentat qu'on venait de commettre, l'on eût dit, à voir comme tout y demeura

tranquille, que cette mort avait été ordonnée par arrêt public et pour le seul bien de la colonie.

Les assassins prirent, sans qu'on les troublât en aucune manière, possession des biens de Le Vasseur, comme s'ils n'eussent fait que recueillir une légitime succession. On ne fit même aucune difficulté à les reconnaître comme gouverneurs de l'île avec une autorité égale en la place du mort, tant l'homme a de penchant et de facilité à pardonner aux crimes les plus odieux, à condition qu'ils deviennent favorables à son intérêt.

III

M. DE FONTENAI REPREND LA TORTUE IL EN EST A NOUVEAU CHASSÉ PAR LES ESPAGNOLS

Cependant M. de Poincy, qui ne savait encore rien de la mort de Le Vasseur, avait déjà pris des mesures pour le déposséder de son gouvernement dont il venait de revêtir M. de Fontenai, chevalier de Malte, à peu près aux mêmes conditions qu'il avait accordées à Le Vasseur dix ou onze ans auparavant.

Ce chevalier était l'homme qu'il fallait pour cette expédition. Il s'était déjà signalé en plus d'une occasion contre les Turcs dans le Levant. Il n'était que depuis peu passé en Amérique pour y marcher sur les traces de M. de Poincy et s'y faire également craindre, comme lui, des nations espagnole et anglaise.

Il ne s'agissait plus entre ces deux chevaliers que de trouver le moyen de déloger sûrement Le Vasseur de la Tortue.

Cette entreprise était pleine d'écueils et de dangers. Le secret leur parut être le point le plus essentiel pour le faire réussir, parce qu'il y avait lieu de craindre que si Le Vasseur en était averti il n'appelât les Anglais à son secours et ne leur livrât son île s'il ne se sentait pas assez fort pour la garder.

On convint donc que M. de Fontenai armerait, mais en apparence, pour suivre seulement son premier dessein qui était de courir contre les ennemis de l'Etat. Il fut en effet croiser pendant quelque temps devant Carthagène où il fit des prises assez considérables. Il avait le mot de M. de Poincy pour se rendre, à certain jour, au fort de l'Ecu, dans l'île de Saint-Domingue, à quelques lieues à l'ouest de la Tortue, où il devait être joint par un autre vaisseau qu'on commença d'équiper après son départ et dont M. de Poincy donna le commandement à son neveu M. de Tréval (1652).

Ces deux illustres aventuriers, étant arrivés vers la fin de cette année au temps et au lieu dont on était convenu, apprirent d'abord par quelques boucaniers qu'ils trouvèrent là la fin tragique du sieur Le Vasseur et tout ce qui l'avait suivie. Cette nouvelle ne leur fut pas tellement d'un heureux présage pour le succès de leur entreprise qu'ils n'eussent lieu à appréhender que les assassins ne se défendissent en désespérés. Ils s'avancèrent avec leurs vaisseaux jusqu'à l'entrée du havre, comme pour sonder les dispositions où l'on était dans l'île, mais ils ne furent reçus qu'à bons coups de canon qu'on leur tira de la forteresse dont, n'ayant pu soutenir le feu, ils se retirèrent promptement et furent

mouiller plus bas vers Caïonne où ils se proposaient de tenter la descente comme avaient fait les Espagnols en pareille occasion. Ils le firent sans aucune difficulté, parce que les meurtriers avaient déjà pris le parti de se rendre, s'étant aperçus que les milices de l'île étaient peu disposées à se défendre.

Ils députèrent aussitôt vers M. de Fontenai, à qui ils offrirent de livrer la forteresse, à condition qu'on ne recherchât pas de la mort de M. Le Vasseur et qu'on les laissât en possession de ses biens. On leur accorda tout et la Tortue rentra aussitôt dans l'obéissance au Roi sans effusion de sang.

Dès qu'on sut le changement arrivé dans cette île, ceux que la rigueur du précédent gouvernement avait éloignés ou qui en étaient sortis par principe de religion, ne tardèrent point à y rentrer ; d'où il arriva que cette île devint en peu de temps plus florissante qu'elle n'avait encore été jusque-là. Comme elle commençait à avoir plus de monde qu'il ne lui en fallait, elle se vit en état d'établir une colonie dans la grande île dans le quartier appelé la Grande-Anse, à la côte de l'ouest. On choisit exprès ce lieu pour être un des plus éloignés des bourgades espagnoles et par là moins exposé à leurs incursions.

Nos gouverneurs, qui avant ce temps-là ne prenaient que le titre de gouverneur de la Tortue, commencèrent à y ajouter celui de Saint-Domingue en cette manière : Nous, gouverneurs pour le Roi de l'île de la Tortue et côtes de Saint-Domingue. Et c'est ainsi qu'ils se qualifient encore aujourd'hui, par où l'on voit qu'une île de peu de conséquence telle qu'est celle de la Tortue, qu'on a même depuis abandonnée, est nommée la première, soit pour

conserver son droit d'ancienneté sur celle de Saint-Domingue, soit parce que cette dernière n'appartient pas tout entière aux Français, et que celle de la Tortue a servi d'acheminement à conquérir ce qu'ils en possèdent.

Cependant les Espagnols furent presque autant alarmés de l'établissement des Français à la Grande-Anse que s'ils les avaient déjà vus aux portes de la ville de Saint-Domingue, mais n'osant les aller troubler par terre, à cause des grandes forêts qu'ils auraient eues à traverser pour pénétrer jusqu'à eux, ils entreprirent de le faire par mer. Ils armèrent à cet effet quelques pirogues qui sont des espèces de demi-galères, et furent piller les cases de ces nouveaux habitants et en tuèrent et enlevèrent quelques-uns. Ils revinrent plusieurs fois, faisant toujours la même exécution, quoique souvent ils y perdissent eux-mêmes bien du monde. Mais quoi qu'ils pussent faire, nos gens y tinrent toujours bon et s'affermirent, dans leur nouvelle demeure, sous la protection des boucaniers et des flibustiers qui les secouraient au besoin et accouraient à eux de la Tortue.

Les Espagnols déconcertés plus que jamais, et effrayés des malheurs dont ils étaient menacés, tournèrent encore une fois leurs efforts contre la Tortue, d'où ils avaient vu partir tous les coups qu'on leur avait portés jusqu'alors. Il ne s'agissait plus seulement de préserver tout Saint-Domingue de la domination française qui commençait à s'y faire sentir, mais il y allait encore de la perte entière de leur commerce dans l'Amérique où leurs vaisseaux n'osaient presque plus tenir la mer, car,

comme le chevalier de Fontenai avait passé toute sa jeunesse dans les courses, à quoi d'ailleurs son génie martial et plein de feu le portait beaucoup, il équipait à cette fin autant de corsaires qu'il pouvait. Ses gens, à son exemple, donnaient presque tous dans ce genre de vie, en sorte que la plupart des boucaniers, et habitants avec leurs engagés, s'embarquèrent indifféremment avec les flibustiers de profession pour gagner les bonnes grâces de leur gouverneur qui ne se prenaient que par là.

Mais ce fut cela même, qui sans y penser, causa la perte de l'île parce que les Espagnols, qui furent avertis par leurs espions de ce qui s'y passait, armèrent de nouveau pour tâcher à la reprendre sur les Français. Ceux-ci ne songeaient à rien moins qu'à se voir attaquer. Quand ils reçurent les premières nouvelles de cet armement, toute l'île était alors à se divertir au sujet de l'arrivée de M. Hotman, cadet de M. de Fontenai, qui ayant appris en France le poste que son frère occupait à la Tortue y était parti pour venir paraître avec lui sur le théâtre du Nouveau-Monde.

Un boucanier étant arrivé en diligence au milieu des réjouissances publiques, raconta qu'étant à la chasse vers la tête de l'île où est la péninsule de Samana, il avait eu connaissance d'une escadre de vaisseaux espagnols qui tiraient vers Saint-Domingue. On ne douta point, sur ce rapport, que cette flotte ne fût destinée pour la Tortue. La fête finit aussitôt et l'on ne songea plus qu'à se bien défendre.

Le chevalier fit faire pendant quelques jours l'exercice du canon, de la mousqueterie, et de tout

ce qu'enseigne l'art militaire pour soutenir ou attaquer l'ennemi avec ordre et succès, et il y en eut plusieurs, en particulier, qui s'éprouvèrent à jeter des grenades au bas des bastions, ce qui donna lieu à un étrange accident.

Thibault, un des deux meurtriers de M. Le Vasseur, prit, à l'émulation des autres, une grenade qui lui ayant crevé dans la main, avant de la pouvoir jeter, la lui fracassa entièrement. C'était un spectacle épouvantable que de la lui voir pendante plus d'un pied au-dessous du poignet où elle n'était plus attachée que par quelques nerfs allongés par la violence du coup. On la lui coupa pendant une défaillance de plus de deux heures où il était tombé. Etant revenu à lui, il déclara que sa main lui faisait mal, et il fut si effrayé de la voir dans une serviette, qu'il s'évanouit tout de nouveau jusqu'à ce qu'on le crût mort.

Il s'en réchappa néanmoins. L'on fit à cette occasion quelques réflexions sur la justice divine, sans cependant se distraire du soin de se bien défendre si l'on était attaqué, comme il arriva.

La flotte qu'on avait vue était effectivement destinée contre les aventuriers, de sorte qu'après que les Espagnols eurent fait à Saint-Domingue les préparatifs qui leur manquaient encore, ils parurent au vent de la Tortue avec cinq gros vaisseaux et plusieurs barques qu'ils remplirent de monde (1654), dans la résolution que si cela ne suffisait pas, de tirer de nouveaux et plus amples secours de la grande île selon leurs besoins. Ils firent mine d'abord d'entrer de vive force dans la rade, mais, se ressouvenant de la réception qu'on leur avait faite autrefois, et voyant

qu'on leur répondrait encore sur le même ton, ils prirent route vers Caïonne où ils mirent leurs gens à terre malgré M. Hotman qui fit feu sur eux et qui, après quelques décharges de mousqueterie, voyant que la partie n'était pas tenable, se retira et fut se poster sur une colline où il espérait tenir bon et combattre. Mais il y fut encore forcé et se vit obligé de prendre la route du fort, ce qu'il fit en bon ordre. Les Espagnols avancèrent et campèrent dans une petite plaine où ils furent trois jours à concerter sur les moyens de se rendre maîtres du fort qui, vu son assiette sur une roche escarpée, avait jusqu'alors passé pour imprenable. L'on demeura d'accord qu'on ne pouvait le prendre qu'en montant du canon sur la montagne qui le commandait, mais cela n'était pas aisé. La montagne semblait en cet endroit être inaccessible, et les Français l'avaient aussi supposé, aussi se moquèrent-ils de leur ennemi lorsqu'ils le virent se mettre en mouvement pour prendre de ce côté-là. Mais peu de choses sont impossibles au flegme espagnol. Ils vinrent à bout de tracer un sentier dans la montagne et de dresser une batterie sur sa cime, au grand étonnement et à la confusion des Français qui se virent tout d'un coup salués par des bons coups de canon, dont il n'y avait aucun qui ne portât, parce que le chevalier, par grande imprudence, avait fait faire de grands abatis d'arbres, à quelque cents pas à la ronde, autour du fort de peur de surprise, lesquels, s'ils eussent été laissés debout, eussent pu garantir les assiégés dont ils auraient dérobé la vue aux ennemis. Les Français, quoique un peu déconcertés, ne perdirent pas courage. Ils travaillèrent au plus tôt à un épaule-

ment qui les mît à couvert du feu des assiégeants. Mais ceux-ci firent aussitôt une nouvelle batterie à mi-côte de la montagne, d'où ils battaient d'un bout à l'autre de l'épaulement. M. de Fontenai vit alors sa perte inévitable s'il n'enclouait pas le canon des ennemis. Son frère s'offrit à faire le coup. Il partit à trois heures de nuit avec trente flibustiers qui devaient être soutenus par autant d'autres, mais un esclave étant furtivement sorti du fort alla donner avis aux Espagnols de ce qui se passait et fit par là échouer l'entreprise. Cela n'empêcha pas que M. Hotman qui, à l'approche des batteries, s'aperçut bien qu'il était attendu, ne donnât tête baissée sur les ennemis, mais ce fut avec plus de gloire que de succès, parce qu'ayant affaire à trop forte partie, il fallut songer à la retraite. Le peu de réussite qu'eut cette sortie acheva les Français, d'autant plus que les Espagnols, qui continuaient toujours à les presser vivement, dressèrent encore d'autres batteries qui donnaient de toutes parts en flanc sur eux, en tuant beaucoup et blessant la plupart des autres. Les habitants s'écrièrent alors en tumulte qu'ils voulaient se rendre, et un nommé Noël Bedel, plus hardi que les autres, en fut faire les propositions à M. de Fontenai.

— Comment, se rendre, repartit le chevalier tout en colère ; ah ! traître, si j'en suis réduit là, tu n'en seras pas témoin ! Et il lui déchargea au même instant son pistolet dans la tête.

Les mutins furent un peu étonnés du coup, mais dès le lendemain, la conspiration éclata tout de nouveau, cependant que les Espagnols, s'ennuyant eux-mêmes beaucoup de la longueur et de la difficulté

du siège, songèrent tout de bon à le lever lorsqu'un des conjurés s'étant évadé du fort fut les avertir de ne rien précipiter, que les assiégés ne pouvaient plus tenir longtemps à cause de leurs dissensions, ce qui releva le courage des ennemis qui recommencèrent à canonner avec plus de furie qu'auparavant. M. de Fontenai fit une deuxième sortie, mais qui fut encore plus inutile que la première, de sorte que se voyant pressé au dedans et au dehors, il ne songea plus qu'à obtenir une capitulation honorable qui lui fut accordée telle qu'il la demanda. Il sortit du fort avec toutes les marques d'honneur, emmenant avec lui dix esclaves nègres qu'il avait. Il y eut quelques aventuriers qui se scandalisèrent de ce qu'il n'eût pas tout perdu comme eux et qui osèrent encore l'accuser de trahison comme ayant vendu son fort à prix d'argent, mais sa longue et courageuse résistance et ce qu'on lui vit faire par la suite, le justifient pleinement et le mettent à couvert de tout soupçon.

L'on était convenu, par un article de la capitulation, que les Français remettraient à flot deux navires, échoués dans le port, dans lesquels ils s'embarqueraient pour se retirer où ils le jugeraient à propos, et ce fut à quoi ils s'employèrent, après qu'ils furent sortis du fort; mais comme ils n'avançaient pas assez au gré des Espagnols, on les menaça de les passer tous au fil de l'épée si, dans les trois jours, ils n'amenaient pas leur ouvrage à la perfection.

Ces menaces redoublèrent leurs efforts et ils se trouvèrent en état de mettre à la voile avant que le troisième jour fût expiré. Mais les Espagnols, pendant ce temps, avaient changé d'avis. Leur général fit

réflexion qu'ayant déjà renvoyé à Saint-Domingue les gros vaisseaux de son escadre et ne lui restant plus que les barques pour s'y rendre, il pourrait être attaqué sur la route par les aventuriers s'il les laissait partir avant lui. Dans cette appréhension, il leur demanda des otages et M. de Fontenai ne put se dispenser de lui donner son frère. L'Espagnol ne se crut pas encore assez en sûreté s'il ne partait lui-même en premier. Il le fit, emmenant avec lui son otage, après qu'il eut laissé dans le port ce qu'il fallait de monde pour le garder. Etant arrivé à Saint-Domingue, où il fut reçu en triomphe comme s'il eût été de retour de la conquête d'un royaume entier, il renvoya M. Hotman à la Tortue d'où à son arrivée les Français eurent la permission de partir.

Thibault et Martin entrèrent, en qualité de capitaines, dans l'un des deux vaisseaux avec une partie des habitants et le peu de femmes et d'enfants qu'il y avait alors dans l'île. Après avoir longtemps battu les mers sans trop savoir où ils allaient, ni où ils voulaient aller, ils se décidèrent de tirer sur le continent à dessein d'y croiser sur les Espagnols lorsqu'ils seraient remontés d'un bâtiment à la place du leur qui prenait eau de toutes parts. Mais ces âmes sanguinaires soutinrent encore en cette occasion leur caractère, ils ne retinrent avec eux que les hommes les plus sains et les plus robustes, et débarquèrent les autres comme meubles inutiles avec les femmes et les enfants, sur deux petites îles désertes qu'on appelle les Caïmans, situées à trente ou quarante lieues de la Jamaïque, au danger inévitable de mourir de faim et de misère, ce qui serait arrivé sans un vaisseau hollandais qui surgit par hasard et

les ayant pris dans son bord les conduisit dans les Petites-Antilles.

Il y a apparence que la mesure de Martin et de Thibault se trouva pleine après cette dernière et infâme démarche, et que la main du Tout-Puissant ne tarda pas à s'appesantir sur eux.

Comme on n'en eut plus de nouvelles, on a toujours cru qu'ils avaient sombré en mer ou échoué sur quelque côte déserte, ou habitée seulement par des sauvages qui les auraient dévorés.

Le chevalier de Fontenai et son frère Hotman, avec la plus grande partie des habitants, eurent en partage l'autre vaisseau qu'ils conduisirent à Port-Margo pour le radouber et pour délibérer à loisir sur le parti qu'il y aurait désormais à prendre pour eux. Ils y trouvèrent heureusement un vaisseau hollandais qui venait, selon la coutume de cette nation, négocier avec les aventuriers. Le capitaine eut pitié de ceux-ci et les aida à remettre leur bâtiment en état de tenir la mer. Il leur donna pour cet effet un mât, des voiles et des provisions, comptant que leur dessein était de regagner la France ; mais ce n'était nullement l'intention des deux illustres frères.

Dès qu'ils se virent remontés, ils songèrent tout de bon à retourner à la Tortue et à la reprendre sur les Espagnols. Quoiqu'un pareil projet ne pût guère paraître que chimérique, eu égard à l'état où ils se trouvaient cependant, outre tout leur équipage qui fut du même avis, quelques boucaniers, qui étaient en grand nombre au Port-Margo, se mirent de la partie et s'engagèrent par serment à la suite des deux chevaliers.

Avec ce secours ils firent route sur la Tortue où, ayant mis à terre, ils marchèrent sur le ventre des Espagnols qui voulurent s'opposer à la descente. Puis, continuant à pousser leur pointe, ils se mirent aux trousses des fuyards qui se retiraient vers le fort et dont ils firent un grand carnage. Ils ne se proposaient rien moins que d'entrer pêle-mêle avec les autres dans la forteresse, lorsqu'ils furent arrêtés tout court par une embuscade où ils allaient donner sans un chien qui avait pris le devant et qui, ayant éventé les Espagnols, se mit à aboyer. Quoique le chevalier de Fontenai y fût un peu engagé, il sut se démêler adroitement, il fit même en se retirant une décharge si à propos sur eux, qu'il les obligea de se retirer au plus vite vers le fort où il les suivit du même pas. Les Espagnols, qui de sur leur rempart s'aperçurent de sa précipitation, ne doutèrent pas que les Français, suivant toujours leur génie bouillant et impétueux, ne fussent se désaltérer à la fontaine qui coule au pied de la roche et ils se préparèrent à donner sur eux dans ce moment ; mais le chevalier, ayant prévu ce qui pourrait arriver, eut soin de tenir la moitié de son monde sous les armes tandis que l'autre se rafraîchissait. Les Espagnols fondirent sur eux comme ils l'avaient projeté, mais à leur propre malheur, en ce qu'ils furent si bien reçus qu'ils laissèrent quarante hommes des leurs sur le carreau. Les autres, s'étant réfugiés dans le fort, eurent à peine le temps d'en fermer les portes et d'empêcher les Français de les y suivre. De si heureux commencements semblaient tout promettre, mais ce n'était pas là le plus difficile.

Il s'agissait de se rendre maîtres d'une forteresse

défendue par plusieurs batteries de canons sans en avoir aucun.

En eût-on eu, il n'y avait nulle apparence de les pouvoir élever sur la montagne parce que les Espagnols y avaient conservé leurs batteries.

Ce fut cela même qui donna de bonnes espérances au chevalier. Il se persuada que s'il pouvait s'emparer du canon de la montagne que les Espagnols n'avaient renfermé que dans une espèce de réduit de gros troncs d'arbres, il lui serait ensuite aisé de les prendre comme il avait été pris.

Dans ce dessein, il attaqua donc brusquement le réduit en plein midi, et, l'ayant emporté d'assaut, il fit main basse sur cinquante hommes qui le défendaient. Il fit à l'instant pointer le canon sur le fort et il allait dans peu l'emporter sans un secours de deux cents hommes qui vint de la grande île aux assiégés, ou s'il eût eu assez de poudre pour continuer le siège.

Ce fut pour lui une nécessité de le lever, ce qu'il fit en se rembarquant et en retournant à Port-Margo où une partie de ses gens restèrent et reprirent leur vie de flibustiers et de boucaniers.

Pour lui, ne jugeant pas que la Tortue pût se reprendre de sitôt, ni l'établissement des Français à la Grande-Ance se soutenir désormais, il reprit la route de France avec ceux qui le voulurent suivre ; mais comme son bâtiment était tout criblé et faisait beaucoup d'eau, il put à peine le conduire jusqu'aux Açores où il l'échoua. De là il repassa en France où il est mort.

Les Français furent ensuite longtemps sans rien entreprendre sur la Tortue. Les boucaniers qui

étaient restés mirent tous leurs soins à se garder eux-mêmes des Espagnols et, pour cela, ils établirent leurs boucans dans les lieux les plus éloignés d'eux. Ceux qui avaient été habitants et qui voulurent continuer le même genre de vie, se retirèrent à la Grande-Ance où ils perfectionnèrent et multiplièrent le peu d'établissements qu'il y avait mais non pas sans recevoir, de temps en temps, de rudes attaques de la part des Espagnols.

Pour ce qui est des flibustiers, comme ils ne demandaient qu'une retraite où ils pussent en toute sûreté réfugier leur butin, ne la trouvant plus parmi leur nation, ils furent la chercher à la Jamaïque, parmi les Anglais à qui ils ne serviront pas peu pour leur assurer la possession entière de toute l'île qui passa alors au pouvoir de cette nation de cette manière (1655).

Le tyran Cromwell dominait en ce temps-là en Angleterre sous le nom spécieux de protecteur de la nation ; voulant apparemment lui donner des marques de son zèle, il fit travailler à un gros armement dans la vue de s'emparer de quelque nouvelle île ou place considérable dans le Nouveau-Monde quoique les Anglais fussent alors en paix avec tous leurs voisins.

Cet armement était composé de soixante voiles sur lesquelles il y avait dix mille hommes de débarquement commandés par l'amiral Pen. Cette flotte passa au travers des Petites-Antilles sans s'y arrêter et fut aborder à Saint-Christophe où M. de Poincy commandait toujours pour la France.

Pen lui demanda la permission de passer par le quartier français pour se rendre aux habitations anglaises de la même île, ce que notre général n'osa

lui refuser, se rassurant sur la paix. Mais pour faire en même temps bonne contenance et montre de ses forces au delà de ce qu'il avait, il fit ranger toutes les milices en haie comme pour faire honneur à l'amiral anglais ; mais à mesure que celui-ci passait, il leur avait ordonné de quitter leurs rangs et d'aller par un chemin détourné se poster à l'autre bout, de sorte que de cette façon, elles firent une très longue file qui donna à l'Anglais une idée très avantageuse de nos forces prétendues.

L'on n'a jamais cru pourtant que Pen eût des vues sur notre colonie de Saint-Christophe, au contraire il renouvela les conventions passées entre ces deux nations pour les limites établies entre elles sur cette île.

Quoi qu'il en soit, après s'y être rafraîchi pendant quelques jours, il fut fondre sur la ville de Saint-Domingue où il parut que son principal dessein le conduisait. Mais les Espagnols s'y défendirent si fermement qu'ils lui coulèrent bas plusieurs de ses vaisseaux, tuèrent deux mille hommes de ceux qui avaient été mis à terre et obligèrent les autres à se rembarquer en désordre.

Cette ville a depuis toujours solennisé cette victoire par une fête qu'on y fait tous les ans.

Après cet échec, les Anglais, ne voulant pas s'en retourner sans rien faire pour ne pas perdre le fruit d'un si gros armement, furent tomber sur la Jamaïque dont ils étaient déjà maîtres en partie et qu'ils enlevèrent entièrement, ayant été secondés par les flibustiers de l'une et l'autre nation.

Cependant, les Espagnols de la Jamaïque étaient moins assujettis que domptés ; ils n'avaient fait

qu'abandonner leurs bourgades pour se retirer dans les montagnes d'où ils menaçaient chaque jour de descendre et de rentrer dans leurs anciennes demeures. Il n'y avait que les boucaniers qui fussent capables de les déloger de leurs tanières et les Anglais n'en avaient aucun. Ils eurent le secret de mettre à prix les têtes des Espagnols, ce qu'ils firent savoir aux boucaniers français de Saint-Domingue, dont plusieurs ne manquèrent pas, par la haine qu'ils portaient à cette nation, de se rendre au plus tôt à la Jamaïque. L'avarice en conduisit d'autres. Ils s'acquittèrent tous si bien de leur commission, qu'après avoir détruit une partie des Espagnols, ils obligèrent l'autre à se rendre à composition et à évacuer l'île.

Mais il était temps que nos boucaniers, après avoir travaillé pour une nation étrangère, retournassent au service de la leur et lui aidassent à se remettre en possession de la Tortue, ce qui n'arriva toutefois que cinq ans après la réduction de la Jamaïque par l'amiral Pen.

Il y avait six ans que la Tortue était aux mains des Espagnols sans que M. de Poincy, qui vivait encore, eût formé le moindre dessein pour en tenter la reprise. Il mourut cette année-là à Saint-Christophe après avoir parfaitement bien soutenu la gloire de la France dans le Nouveau-Monde où cette couronne lui doit, après M. d'Enambuc, les établissements qu'elle a maintenant dans les Petites-Antilles.

Je ne sais si le Seigneur n'avait permis que la Tortue fût enlevée par les Espagnols que pour confondre la mauvaise politique de ce général, qui s'en

était emparé une première fois au préjudice de la vraie religion; du moins il parut que sa mort fut comme l'époque du retour de notre nation sur cette île.

Elle s'y est depuis toujours maintenue et en a fait le fondement de ses autres colonies dans l'île de Saint-Domingue.

Voici comment cette nouvelle révolution arriva.

Les nouvelles de la mort de M. de Poincy étant parvenues en France, un gentilhomme périgourdin, nommé du Rossey, prit le parti de retourner aux îles où il avait eu autrefois quelque commandement, dans celle de Saint-Christophe, en qualité de lieutenant et même, selon d'autres, d'associé de M. d'Enambuc. Dans l'expédition que Frédéric de Tolède fit, comme nous l'avons vu, contre cette île, du Rossey, qui commandait dans le quartier où les Espagnols firent leur descente, les avait laissé mettre à terre sans s'y opposer, et puis, les voyant descendus, il avait crié le premier « sauve-qui-peut », et s'était sauvé effectivement jusque dans le quartier où était M. d'Enambuc, qui n'avait pu le rassurer, ni l'obliger à tourner tête devant l'ennemi. Il avait encore poussé sa lâcheté plus loin. Après que la colonie française eût été embarquée, au lieu d'imiter M. d'Enambuc qui n'avait fait que se retirer dans une île voisine, d'où il était ensuite retourné à Saint-Christophe, ce lâche du Rossey avait pris voile pour la France, avec une partie de la colonie. A son arrivée à Paris M. le cardinal de Richelieu l'avait fait mettre à la Bastide[1], où il était demeuré

1. La Bastille.

plusieurs années à faire, comme l'on va voir, des réflexions salutaires pour son honneur.

Après qu'il fut sorti de prison, il n'avait osé suivre le penchant qui le portait à retourner aux îles, parce que M. de Poincy qui n'avait rien tant en aversion que les lâches, lui eût probablement fait un mauvais parti. La mort de ce général le tira d'inquiétude. Il n'osa cependant, ou ne voulut pas retourner à Saint-Christophe, soit qu'il ne vît pas qu'il pût y trouver matière à quelque belle action qu'il se proposait pour but de son voyage, ou qu'il crût que rien ne pourrait effacer jamais la honte et l'infamie dont il s'était couvert à la face de toute cette île.

La Tortue, qu'il savait depuis des années au pouvoir des Espagnols, lui parut plus propre à son dessein. Il se persuada que s'il pouvait la reprendre sur eux, non seulement il réparerait avantageusement le passé mais encore qu'il immortaliserait son nom par une conquète de cette nature, qui lui vaudrait pour le moins le Gouvernement de ladite île. Il n'ignorait pas quels gens c'était que les boucaniers, toujours restés en très grand nombre à Saint-Domingue, ni l'usage que l'on pouvait en faire si l'on mettait à leur tête un chef entendu et expérimenté. Il crut être l'homme que le ciel avait destiné pour cela et il ne douta nullement que s'il allait leur offrir ses services ils ne le choisissent pour leur général.

Sa naissance, son grand âge, et les liaisons qu'il avait eues autrefois avec quelques-uns d'entre eux à Saint-Christophe, le rendaient digne de cette prééminence. Dans cette résolution, il partit pour la Tortue

dans un vaisseau qui allait négocier les cuirs avec les boucaniers et fut mouiller l'ancre au Port-Margo, où était le grand rendez-vous de ceux-ci. En faveur de leur ancienne connaissance, ils le reçurent parfaitement bien. Du Rossey de son côté savait comment il faut prendre ces sortes de gens : il les régala abondamment de vin et d'eau-de-vie, et ce fut au milieu de ces réjouissances qui durèrent plusieurs jours qu'il leur fit part de ses desseins.

Les boucaniers, qui ne demandaient pas mieux que de se rétablir dans leurs anciennes possessions, entrèrent dans toutes ses vues et s'offrirent à le suivre partout où il les conduirait. Ils le promirent même avec serment dans la chaleur du vin qui les animait.

Il assembla de cette façon jusqu'à trois ou quatre cents hommes avec lesquels il s'embarqua sans plus tarder dans des canots et il fut mouiller au Port-de-Paix, afin d'aviser de plus près au moyen d'entamer et de mener à bonne fin cette grande affaire.

L'on convint que cent hommes iraient descendre à la sourdine sur la côte nord de la Tortue et se tiendraient cachés jusqu'à l'approche de la nuit. Ils tenteraient ensuite de surprendre les Espagnols postés sur le haut de la montagne qui commandait le port de la Roche. Pendant ce temps, les autres mettraient à terre sur la côte sud et investiraient le fort de ce côté-là. Ceux qui furent choisis pour descendre au nord partirent les premiers et, après avoir franchi mille précipices par où homme qui vive n'était encore passé, ils tombèrent à la pointe du jour sur les Espagnols qui, pris au dépourvu, y perdirent presque tous la vie. Ceux qui étaient restés dans le fort

crurent que leurs gens se battaient entre eux, et coururent pour y mettre ordre, ce qui fut observé par les boucaniers qui étaient descendus au sud. Sans être aperçus ils se glissèrent entre le fort et les Espagnols qui étaient sortis, les empêchèrent par là d'y rentrer et les forcèrent de se rendre à discrétion. Le fort, où après ces pertes il ne restait pas assez de monde pour le défendre, se rendit le même jour après qu'on eut permis à ceux qui y étaient de se retirer la vie sauve avec les prisonniers qu'on y avait faits. Ce fut ainsi qu'en peu d'heures un peu d'industrie soumit aux aventuriers cette place que d'autres qu'eux n'auraient pu réduire que par un siège dans les formes.

M. du Rossey, après ce succès presque inespéré, s'appliqua à mieux garder la Tortue qu'on n'avait fait auparavant. Il réussit si bien que les Espagnols ne firent plus mine depuis d'en renouveler l'attaque, ennuyés peut-être de ces fréquentes reprises et des grosses dépenses qu'il leur fallait faire pour entretenir la garnison, sans que cette terre produisît rien au domaine de Sa Majesté Catholique.

La terre ayant ainsi changé de maîtres fut incontinent remplie d'habitants qui y abordèrent de toutes parts. Ils se soumirent par provision à M. du Rossey jusqu'à ce que le Roi l'eût pourvu de ce gouvernement, mais il ne put jamais l'obtenir sans qu'on sache pourquoi, sinon que la belle action qu'il venait de faire n'avait pas encore effacé le souvenir de ses fautes passées. Se croyant mal servi de ses amis, il fut lui-même en France où ses poursuites furent également inutiles, de sorte qu'après s'être vu réduit à une extrême pauvreté il n'eut pas d'autre

ressource dans son malheur, que de revenir, après six ou sept années, mendier en quelque sorte son pain à la Tortue où il est mort dans la maison d'autrui (1662).

Pendant son absence il avait établi M. de la Place, son neveu, pour gouverner la colonie. Comme la Cour tardait à nommer à ce gouvernement il y resta assez longtemps pour faire connaître que personne n'en était plus digne que lui si c'était une nécessité que son oncle en fût exclu.

Il rendit toujours la justice avec beaucoup d'intégrité et de désintéressement, à la satisfaction de tous les différents corps d'aventuriers qui l'aimaient et le craignaient comme leur commun père. C'est de son temps que l'on commença à s'établir sur la côte nord de Saint-Domingue et lui-même en donna l'exemple en y faisant défricher une habitation au Port-de-Paix. Mais ce qui commença à donner un nouveau lustre à cette colonie naissante fut une prise de nègres que les flibustiers firent sur les Espagnols, et qu'ils conduisirent à la Tortue, où l'on ne connaissait guère encore cette sorte d'esclaves, quoiqu'on y en eût déjà fait glisser quelques-uns, du temps de M. Levasseur et de M. de Fontenai.

Les engagés continuèrent encore fort longtemps à y être plus en vogue et il s'est vu des particuliers qui en avaient jusqu'à deux et trois cents; mais enfin, par l'arrivée de ces nègres, la colonie se trouva composée d'un cinquième corps qui, pour être le plus vil, ne laisse pas d'être en soi très considérable, puisqu'il est aujourd'hui trois fois plus nombreux que tous les autres réunis et qu'un homme n'est ici estimé riche et opulent que par le nombre de ses

noirs, la terre étant encore à la discrétion de ceux qui en demandent des concessions aux gouverneurs qui la donnent gratis et sans aucune redevance ou servitude.

IV

LES BOUCANIERS ET LA LUTTE CONTRE LES ESPAGNOLS

Ce qui se passa de plus singulier sous ce gouvernement est encore ce qui regarde les boucaniers. Ils se trouvèrent en ce temps-là au plus haut point d'élévation où on les ait encore vus, tant à raison de leur nombre qui n'avait jamais été si grand, (on l'estimait à trois mille), qu'à cause des combats qu'ils eurent à soutenir contre les Espagnols auxquels ils furent alors plus en butte qu'ils n'avaient jamais été par le passé ni qu'ils ne furent jamais depuis. Les Espagnols en effet les regardaient comme le boulevard des colonies françaises et comme le principal fondement sur qui portaient les établissements de la Tortue et de Saint-Domingue ; ils ne doutèrent pas que s'ils venaient à bout d'exterminer ces boucaniers, ils ne ruinassent du même coup tous les projets de la France dans ces deux îles. Mais avant que d'entrer dans le détail de ce qui se fit de part et

d'autre, l'on me saura peut-être bon gré que je fasse un peu mieux connaître quel genre d'hommes c'étaient que les boucaniers, dans quels endroits étaient leurs principaux boucans, quelle était leur manière de vivre, de se vêtir, de se loger, de s'armer et de faire la guerre,

Tout en général était singulier dans ces gens-là et leur habillement en particulier ne l'était pas moins que leur nom. Il ne consistait qu'en une chemise tout imbue et comme poissée du sang des animaux qu'ils tuaient et d'un caleçon, encore plus crasseux et tout ouvert par en bas en forme de jupe ou de çandale[1]. Ils se ceignaient, de plus, les reins avec une courroie qui servait à soutenir une gaine contenant quelques couteaux flamands avec une espèce de sabre fort, couramment appelé par eux « manchette[2] », à l'imitation des Espagnols de qui ils avaient emprunté cet instrument. Ils ne portaient sur la tête qu'un cul de chapeau où il restait seulement un bord sur le devant comme aux Caripoux et leurs souliers s'appelaient « souliers de cochon » pour n'être faits que de peau de ces animaux. Leurs fusils étaient d'un plus gros calibre que ceux ordinaires, le canon avait environ 4 pieds et demi de longueur et tirait les balles de seize à la livre.

C'est de leur nom que ces sortes d'armes ont été appelées « boucanières », pour les distinguer des « giboyères », qui n'ont pas tant de portée.

Ils avaient à leur suite quelques engagés, les uns

1. C'est encore aujourd'hui le nom donné aux jupes portées par les mulâtresses.

2 Instrument servant à couper les cannes à sucre ; on dit plutôt « machette ».

plus, les autres moins, chacun selon les moyens qu'il avait d'en acheter, et outre cela une meute de vingt à trente chiens, parmi lesquels il y avait toujours un « brac » ou « venteur » qui prenant le devant et marchant sur la piste des animaux, conduisait les autres jusqu'à leur gîte.

Leurs principaux boucans étaient dans la presqu'île de Samana, dans une petite île qui est au milieu du port de Baiaha, au Port-Margo, dans la Savane brûlée, vers l'embarcadère de Mirbalet, et au fond de l'Ile-à-Vache.

Ils habitaient sous des espèces de baraques qu'ils nommaient à l'imitation des Indiens « ajoupas ». Ces petites loges qu'on pouvait faire à la hâte et presque sans travail étaient fort à leur goût, parce qu'en les mettant suffisamment à couvert de la pluie, elles les laissaient exposés au vent, qui en tout temps fait autant de plaisir ici qu'il est souvent fâcheux et incommode dans les pays septentrionaux.

Comme famille, les boucaniers n'avaient ni femmes, ni enfants, ni aucune sorte d'héritier, chacun d'eux s'associait d'ordinaire avec un de ses camarades, tant pour avoir un aide dans les besoins de la vie que pour être assisté quand il serait malade. Ils vivaient ensemble, en communauté de biens, et le dernier vivant emportait tout. Ils appelaient cela « s'amateloter » ils se traitaient en conséquence de matelots et de là vient qu'on donne encore vulgairement dans l'île le nom de « matelotage » à toute société que plusieurs personnes font ensemble, pour faire valoir en commun leurs intérêts.

Ils en usaient les uns avec les autres avec beaucoup de droiture, de familiarité et de franchise.

C'était un crime capital parmi eux que de tenir rien sous clé, comme c'en était un autre, qu'ils punissaient par un entier retranchement de leur corps, que de dérober la moindre bagatelle, mais il était permis à chacun de s'accommoder sans façon dans le coffre d'autrui de ce qu'il trouvait à sa bienséance, pourvu seulement, qu'il en prévînt le propriétaire qui ne pouvait avoir à redire-sans passer pour infâme, à lui permis seulement, d'user de représailles envers qui que ce fût en pareille occasion.

Ils vivaient ainsi en bonne intelligence n'y ayant point de mien et de tien qui les troublât. Ils avaient cependant, quoique très rarement, de légers démêlés. Leur manière de se menacer dans ces occasions était telle : « Prends garde, matelot, je te coulerai un plomb », mais leurs amis communs les raccommodaient bientôt, et sans peine ils les empêchaient d'en venir à de fâcheuses extrémités.

Ils se réglaient selon une certaine coutume, qui n'était qu'un composé de bizarres lois, qu'ils s'étaient faites entre eux. Le plus habile jurisconsulte eût entrepris en vain d'en redresser ou réformer quelques-unes conformément au code ou au digeste. Ils répondaient froidement à tout ce qu'on pouvait dire au contraire : « Ce n'est point là la coutume de la Côte ». Ils fondaient ce droit prétendu de se conduire suivant leur caprice, sur ce qu'ils avaient, disaient-ils, passé le Tropique et, par une certaine cérémonie que les mariniers y pratiquaient et à laquelle on a impertinemment donné le nom de « baptême », ils comptaient avoir été délivrés ainsi de leurs anciennes obligations. C'était beaucoup pour eux que de se souvenir encore un peu du Dieu de leurs pères.

A celà près, ils affectaient de mettre tout en oubli, jusqu'aux noms de leurs familles auxquels ils en substituaient d'autres plus ridicules, comme Brisgalet, Vent-en-Pane, Passe-Partout, Chasse-Marée, et mille autres de cette nature, qu'ils affectaient de porter jusqu'à la fin de leurs jours, sans qu'il fût jamais possible de les faire décliner leur véritable nom, à moins qu'ils se mariassent, ce qui a donné lieu à un proverbe qui a encore cours aujourd'hui : « Qu'on ne connaît les gens dans les îles que lorsqu'ils se marient. »

Comme ils faisaient beaucoup d'exercice et qu'ils ne vivaient que de viandes fraîches ils jouissaient d'ordinaire d'une assez bonne santé. Ce n'est pas que les fièvres ne fussent très communes parmi eux, car ils étaient souvent obligés de marcher dans les marécages et d'essuyer la pluie sur le dos, mais ou elles n'étaient qu'éphémères ou, tout au plus, lentes si elles se rendaient continues. Ils faisaient si peu de cas de ces sortes d'incommodités qui ne les empêchaient pas d'agir que si l'un d'eux demandait à son camarade comment il se portait. « Fort bien, répondait-il, je n'ai que la fièvre ! »

La chasse des taureaux faisait tout leur exercice et toute leur application. S'ils donnaient, quelquefois, quelques moments à celle du cochon sauvage, ce n'était que pour se divertir et se régaler lorsqu'ils s'ennuyaient de manger de la bête à corne. Ils partaient le matin, à l'aube du jour, seul à seul pour l'ordinaire, suivis seulement de leurs engagés et de leurs chiens, et marchaient à travers mille précipices au gré de leur « venteur » qui les conduisait sur le premier animal dont il avait suivi la piste. Pendant

que les chiens l'arrêtaient en aboyant autour de lui, le boucanier survenant le tirait droit au-dessus de la poitrine et, après l'avoir jeté bas d'un coup, il courait lui couper le jarret pour l'empêcher de se relever. Il lui était d'une grande conséquence de ne pas manquer de terrasser sa bête parce que, s'il ne la blessait que légèrement, le taureau en furie fonçait sur lui et sur ses gens et ne manquait pas de les attraper à la course et d'en éventrer quelques-uns. Cela n'arrivait pourtant que très rarement, car le boucanier était d'ordinaire sûr de son coup, et que, s'il le manquait, il avait le temps et la précaution de se couvrir de quelque arbre ou de se guinder dessus. Quand le taureau était demi-écorché le maître en tirait les plus gros os qu'il cassait sur le champ et dont il suçait la moelle. Cela lui servait de déjeuner. Il laissait un de ses valets pour achever de lever le cuir, avec un bon morceau de viande qu'il avait ordre de porter au boucan pour y préparer le dîner pour le retour de la compagnie, qui cependant continuait sa route jusqu'à ce que le boucanier eût tué autant de bêtes qu'il avait de personnes avec lui.

Après quoi il s'en retournait le dernier au boucan chargé, lui aussi, d'un cuir. Il y trouvait la table mise, mais quelle table ! Chacun avait la sienne : un copeau de bois, une pierre, tout était bon. Sans nappe, sans serviette, sans façons. L'on n'y servait que de la viande sans pain, sans vin, sans rien qui pût tenir lieu de l'un ou de l'autre, sans autre assaisonnement que celui du piment ou poivre long, mêlé avec du jus d'orange ou de citron ; c'est ce qu'on appelle encore, après eux, une « pimentade ». Mais ce qui rendait leur repas extrêmement agréable et

divertissant, était le bon appétit avec lequel ils mangeaient et les mille gentillesses que leur esprit content de son sort leur faisait débiter. Le lendemain ressemblait au jour précédent et le boucanier continuait le même train de vie, autant de temps qu'il était nécessaire pour ramasser le nombre de cuirs qu'il s'était proposé de ramasser et qu'il allait vendre à la Tortue.

Les plus gens de bien parmi eux achetaient du provenu de ces cuirs quelques esclaves nègres ou engagés et, quittant la vie de boucaniers, devenaient habitants. Ils appelaient cela se retirer, comme voulant marquer par là qu'ils allaient mener une vie plus humaine et plus chrétienne. Les plus libertins, après avoir tout dissipé dans les cabarets, retournaient dans les forêts pour y trouver de quoi fournir à de nouvelles débauches.

La vie de boucanier, quoique très dure en soi et exposée à de très grands dangers, avait cependant pour eux des charmes si puissants qu'on a vu des enfants de famille y persévérer jusqu'à la mort et refuser de retourner en France recueillir de riches successions qui leur étaient échues, tant l'homme se plaît de vivre à sa manière et ne trouve presque pas de mal qu'en ce qui n'est pas de son choix. Le mal était que, quoiqu'il ne leur fût pas impossible de sanctifier cette profession, ils n'y persévéraient que par le même esprit de libertinage qui les y avait engagés de sorte que tout ce que l'on peut dire à l'honneur de ces anciens fondateurs de nos colonies, est qu'ayant toujours eu grand soin de se tenir vêtus ils n'ont pas imité, en cela seul, les autres sauvages de l'Amérique ; pour le reste, on peut sans façon

leur donner rang parmi ces gens-là, pourvu qu'on les mette au nombre de ceux que les Espagnols appellent « Indios-Bravos » pour n'avoir jamais pu les dompter, comme ils ne purent venir à bout des boucaniers contre lesquels on les va voir tourner tous leurs efforts.

Les boucaniers avaient cette mauvaise habitude d'aller d'ordinaire à la chasse seuls ou peu accompagnés. D'où il arrivait que plusieurs avaient donné dans des partis ennemis qui les épiaient. Les Espagnols enflés de ces petits succès se persuadèrent qu'ils n'avaient qu'à multiplier leurs soins pour surprendre tous les boucaniers les uns après les autres. Dans cette vue ils mirent toute la « Cinquantaine » en campagne, et divisant leurs gens en pelotons et escouades différents ils les envoyaient dans les lieux où étaient les chasses ordinaires des boucaniers. Il y en eut effectivement beaucoup qui tombèrent dans ces pièges qu'on leur tendait partout et qui furent tués ou faits prisonniers ce qui était pour eux presque la même chose, car les Espagnols ne leur donnaient quelquefois la vie que pour s'en faire une espèce de trophée et les envoyaient enfin sur le continent pour les faire servir de manœuvres aux maçons qui travaillaient à la construction des forts des villes maritimes.

Les boucaniers étaient si bien persuadés de l'usage que l'on ferait de leur personne s'ils étaient pris qu'ils aimaient mieux se faire tuer sur place que de se rendre à quelque condition que ce fût. Cette résolution désespérée de vendre chèrement leur vie la leur sauvait souvent. L'on vit plus d'une fois en ce temps-là un seul homme tenir tête à toute une com-

pagnie d'Espagnols, dont aucun, étant tous armés de lances, n'osait se détacher le premier pour l'attaquer. Mais ils n'avaient pas toujours le temps de se mettre en défense, ou bien ils succombaient enfin après l'avoir fait vigoureusement. Ainsi il en était déjà péri un grand nombre, quoique pas assez au gré des Espagnols à qui il tardait de les voir tous exterminés.

Pour en détruire un plus grand nombre, ils entreprirent de les surprendre la nuit dans leurs boucans, dont ils s'appliquèrent par leurs espions à découvrir les endroits. Quand ils en avaient une fois connaissance, c'en était fait des boucaniers qui s'y retiraient parce qu'à la faveur de la nuit, les Espagnols allaient les y surprendre à travers les bois et les avaient percés de leurs lances dans leurs tentes où ils étaient à se reposer avant qu'ils fussent réveillés et qu'ils pussent se servir de leurs armes. Ils en firent périr quantité de cette façon, vu l'adresse singulière de cette nation pour user de telles surprises, se donnant toute la patience et le temps qu'il faut pour les faire réussir. Je ne sais s'il serait resté à la fin un seul des boucaniers, sans les mesures qu'ils prirent pour pousser, à leur tour, leurs ennemis.

Ils n'avaient eu ce semble jusque-là d'autre but que de se tenir sur la simple défensive, car, comme ils cherchaient moins à établir l'autorité de leur nation sur l'île de Saint-Domingue qu'à y vaquer pour leurs intérêts particuliers à l'exercice de la chasse qui faisait d'ailleurs tout leur plaisir, tout leur soin n'avait encore été que de se garder des surprises des Espagnols mais lorsqu'ils s'en virent pressés de fort près et que leurs pertes se multi-

plièrent coup sur coup, ils firent comme les taureaux qu'ils chassaient lorsqu'ils se sentaient blessés : ils donnèrent en furieux sur ceux qui les persécutaient, furent les chercher partout où ils espéraient pouvoir les trouver et, comme leur nombre secondait alors leur courage, animés d'une sorte de désespoir, ils en eurent bon marché dans toutes les occasions.

Ce ne fut plus pendant quelque temps par toute l'île qu'une cruelle boucherie d'hommes qui s'égorgeaient les uns les autres sans miséricorde. Le grand fond espagnol, qui est une plaine de grande étendue vers le milieu de l'île, a servi de théâtre à la plupart de ces scènes sanglantes, de là vient que l'infâme nom de « Massacre » ou « Matésie », du nom espagnol de « Matésia » signifiant la même chose, est demeuré jusqu'à ce jour à plusieurs cantons particuliers pour avoir été arrosés du sang de l'une ou l'autre nation. L'on eut avis à la Cour d'Espagne de ce qui se passait à Saint-Domingue. Sa Majesté catholique approuva la conduite qu'on y tenait envers les Français et elle exhorta ses officiers à les harceler sans relâche pour les empêcher de prendre terre sur la noble île espagnole, promit des récompenses à ceux qui se distingueraient dans cette guerre, permit que l'on tirât des troupes des îles voisines et du continent et envoya pour les commander un vieil officier flamand nommé Vandelmof qui l'avait bien servi dans les guerres de Flandre (1663).

Cet officier arriva à Saint-Domingue, avec des ordres très précis d'aller attaquer les Français partout où il connaîtrait qu'ils avaient leur retraite. Il ne fut pas longtemps pour les chercher, car, s'étant

rendu à cet effet au bourg de Goava, il fut informé que la partie la plus considérable des boucaniers avait son boucan à la Savane brûlée vers les Gonaïves. Il se fit suivre aussitôt de 500 hommes d'élite et marcha en diligence vers ce quartier, croyant y surprendre les Français d'autant plus aisément qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués de jour, ce qui ne leur était pas encore arrivé. La marche des Espagnols ne put être si secrète que les boucaniers n'en eussent connaissance par un d'entre eux qui, étant à la chasse du côté de la province de l'Artibonite, aperçut cette armée s'avançant en bon ordre. Il en fut aussitôt avertir ses compagnons qui, sans rien craindre et sans attendre le retour de quantité de boucaniers qui étaient dispersés çà et là dans leurs chasses, s'en furent au nombre d'environ cent, qui se trouvaient alors au boucan, au-devant des Espagnols. Ils les rencontrèrent précisément à un détroit de montagne qui sépare le grand et le petit fond. Les Espagnols, surpris de trouver si tôt ceux qu'ils cherchaient, furent un peu déconcertés. On se battit d'abord avec ardeur de part et d'autre, mais, Vandelmof ayant été tué dès la première décharge des boucaniers, ce ne fut bientôt plus parmi les Espagnols qu'une déroute générale. Bien leur en prit en cette occasion d'avoir des chevaux pour s'échapper, comme ils firent pour la plupart, avec une perte de 25 des leurs seulement, parce que les boucaniers qui étaient à pied ne purent les suivre. Ce détroit de montagne a été depuis appelé la « coupe de Vandelmof. »

Ce premier échec rebuta entièrement les Espagnols qui n'osèrent plus depuis attaquer les bouca-

niers qu'au dépourvu, en quoi, comme ils avaient mieux réussi par le passé, ils n'eurent pas moins de succès dans la suite parce que les boucaniers qui, du génie qu'ils étaient ne pouvaient se gêner, ni contraindre longtemps, se lassèrent bientôt de l'interruption de leur chasse. Ils la reprirent sur le même pied qu'auparavant et laissèrent en repos les Espagnols, qui n'usant pas de même à leur égard en surprirent encore plusieurs dans les bois où ils continuèrent à leur tendre des pièges. Des malheurs trop souvent redoublés apprirent aux boucaniers à devenir plus circonspects et à user de précautions. Car d'un côté ne pouvant se passer de la chasse au taureau qui faisait toute leur subsistance et de l'autre se voyant à tous moments exposés à tomber dans les mains des Espagnols, ils trouvèrent une espèce de milieu à tout cela qui fut de transporter leurs boucans dans de petites îles à proximité de la grande, où ils furent passer la nuit en sûreté. Pour le jour, ils résolurent, quand ils iraient à la chasse, de s'accompagner tous, jusqu'à un certain endroit, et de revenir de même sur le soir plusieurs ensemble. Telle fut la manière de chasser que les boucaniers gardèrent depuis constamment et qui déconcerta un peu les Espagnols, quoiqu'ils continuèrent toujours de leur faire la guerre à outrance et sans quartier. Il est incroyable combien de fois les uns et les autres en sont venus aux mains. Il suffira de rapporter ici une ou deux de leurs actions pour achever de donner une idée entière de ce qui se passait entre les boucaniers et les Espagnols, sous ce gouvernement et même sous celui qui le suivit.

Il y a, à la côte nord de l'île de Saint-Domingue,

un port nommé Baiaha qui peut passer à juste titre, non seulement pour le plus beau et le plus spacieux de toute l'île, mais encore pour l'un des plus sûrs et des plus commodes de l'Amérique. L'on y voit vers le milieu une petite île, qui en commande l'entrée d'ailleurs fort étroite, et où les plus gros navires peuvent mouiller si près de la terre qu'ils y touchent leur beaupré. C'est sur cette île que la plus grosse partie des boucaniers se retira pour se garantir des surprises de leurs ennemis. Ils choisirent ce lieu de préférence à tout autre, tant pour son heureuse situation au milieu d'un beau port, que parce que la chasse des environs dans la grande terre passait pour être la meilleure et la plus abondante de cette île depuis que les Espagnols, redoutant le voisinage de la Tortue, qui n'en est qu'à vingt-cinq lieues sous le vent, s'étaient retirés plus à l'Est et avaient laissé en proie aux Français leurs propres bestiaux qui avaient étrangement multiplié.

Cette proximité de la Tortue facilitait aux boucaniers le transport de leurs cuirs dans cette île, vu qu'ils n'avaient qu'à faire vent arrière pour s'y rendre en peu d'heures dans leurs canots. Il n'était pas même toujours nécessaire qu'ils fissent ce voyage, les navires français et hollandais les allaient souvent chercher chez eux. Il s'était déjà formé sur la petite île un assez beau bourg, où l'on trouvait chez les marchands et chez les cabaretiers toutes les nécessités et même la plupart des commodités de la vie.

Les boucaniers vivaient dans une espèce d'indépendance du gouverneur de la Tortue auquel ils se contentaient de rendre de temps en temps quelques

légers hommages. Pour eux leur unique but était de chasser et ils ne s'appliquaient qu'à cela.

Ils partaient le matin tous ensemble, jusqu'à une certaine colline, que l'on voit des Savanes de Baiaha, et que l'on a depuis appellée la Morne à Vigné, parce qu'étant arrivés sur son sommet ils portaient la vue de toutes parts pour tâcher de découvrir les partis espagnols, s'il y en avait qui rôdassent de ce côté-là. Puis ils se séparaient, qui d'un côté, qui d'un autre, et chacun allait tuer sa bête; ils revenaient leur chasse finie au même rendez-vous et les premiers arrivés attendaient les derniers pour s'en retourner tous de conserve, comme ils étaient venus, jusqu'à un embarcadère dit, encore aujourd'hui, du Flacon, où leurs canots les attendaient pour les reporter à la petite île.

S'ils s'apercevaient, lorsqu'ils étaient de retour aux boucans, qu'il leur manquait de leurs gens, ils jugeaient qu'il fallait qu'ils eussent été pris ou massacrés par les Espagnols et alors, en vertu d'un règlement qu'ils s'étaient faits entre eux, il y avait incontinent survéance de chasse jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré ou vengé leurs morts. C'est ce qui arriva un jour entre autres qu'à leur retour sur le soir ils virent qu'ils avaient faute de quatre hommes, de ceux qui étaient partis le matin. Il fallait en avoir des nouvelles. Ils firent à ce dessein un gros parti qui eut ordre de pousser, s'il était nécessaire, jusqu'à la ville de San-Iago pour savoir ce qu'ils étaient devenus. Les boucaniers apprirent sur leur route, par quelques prisonniers qu'ils firent, que ceux qu'ils cherchaient avaient été massacrés par les Espagnols, qui ne leur avaient voulu faire aucun

quartier. Les boucaniers, à cette nouvelle, entrèrent dans une sorte de fureur et après avoir sur l'heure usé de représailles sur les prisonniers qu'ils avaient sous la main, ils se répandirent en furieux dans les Hatos des environs, où ils firent la même exécution sur les bêtes et sur les hommes, indifféremment.

Les Espagnols avaient de temps en temps leur revanche. Une fois entre autres que des boucaniers passaient une rivière, chargés à l'ordinaire chacun d'un cuir sur le dos, ils fondirent à l'improviste sur eux et leur firent teindre cette rivière de leur sang. Elle a depuis toujours porté le nom de « Massacre » et sert encore aujourd'hui de limite provisionnelle entre les possessions françaises et espagnoles.

Un autre échec que les boucaniers reçurent fit encore plus de bruit et servit longtemps de sujet à leurs lamentations. Une partie d'entre eux, qui avaient à leur tête une sorte de chef appelé Toré, avait établi un fameux boucan dans un lieu nommé Lacul des Pins d'où ils n'avaient pas voulu s'en retourner sur la petite île de Baiaha jusqu'à ce qu'ils eussent réuni un certain nombre de cuirs, ce qui étant fait, ils s'en chargèrent et reprirent la route de la mer. Les Espagnols, qui les observaient depuis longtemps et qui avaient assemblé de grandes forces pour les surprendre au retour, tombèrent sur eux quand ils traversaient les Savanes de Baiaha. Les boucaniers se défendirent en braves gens, mais ils furent accablés sous le nombre et il n'y en eut pas un qui réchappât.

Telle était la manière de vivre des boucaniers qui s'étaient retirés dans la petite île de Baiaha. Ceux qui

avaient leurs boucans ailleurs se conduisaient de la même façon.

Après que les Espagnols eurent tenté en vain toutes sortes de moyens pour les chasser de Saint-Domingue, ils eurent recours à une dernière adresse qui leur réussit, mais autrement qu'ils ne se l'étaient proposé.

Ce fut de détruire les bêtes à cornes autant que cela se pourrait, se persuadant que lorsqu'il n'y en aurait plus une grande quantité, la nécessité obligerait les boucaniers à quitter leur profession devenue inutile. Ils armèrent pour cela leur Cinquantaine, et firent une chasse générale par toute l'île, où il fut fait une tuerie incroyable de taureaux sauvages, de sorte que les boucaniers qui voulurent chasser après, ne firent pour ainsi dire que glaner et perdre leur temps.

Le métier ne valut plus rien, et plusieurs le quittèrent, mais les Espagnols gagnèrent peu ou rien à ce changement qui ne fit que transformer les boucaniers en habitants. C'est en ce temps qu'on commença à défricher les quartiers du Grand et du Petit-Goava et de Léogane, à la côte de l'Ouest, et que celui du Port-de-Paix à la côte du Nord s'accrut considérablement. Ceux d'entre les boucaniers pour qui la vie d'habitant, comme trop régulière et trop sédentaire, n'eut pas d'attrait se rangèrent parmi les flibustiers dont le nombre prit alors le dessus.

V

LES FLIBUSTIERS

C'est pour cela que, comme il sera dans la suite souvent parlé de leurs expéditions qui, avec celles des boucaniers, ont servi au fondement de nos colonies, je me crois obligé, avant de passer outre, de faire une espèce d'anatomie de ces gens-là, comme j'ai fait des autres.

Tout d'abord les flibustiers se distinguent des autres corsaires en ce que n'ayant ni bâtiments pour faire la course, ni les munitions nécessaires pour les équiper, leur génie venant à suppléer à tout, ils trouvèrent le moyen de se procurer tous ces avantages sans faire aucune dépense. Ils s'associaient plusieurs ensemble, ce que selon leur ancien langage ils appelaient « s'amateloter » et, pour serrer plus fortement en cet état le nœud de leur union, ils se traitaient par une expression des plus burlesques de « frères de la Côte ». Ils achetaient alors en commun, s'ils n'aimaient mieux le fabriquer eux-mêmes, un canot

dans lequel ils s'embarquaient vingt-cinq ou trente hommes, sans autres provisions le plus souvent que celles qu'ils attendaient de leur fusil. Leur but en cet état n'était pas encore de prendre de gros navires marchands et encore moins des navires armés en guerre, ils étaient trop faibles pour cela. Ils se proposaient seulement de surprendre quelque barque de pêcheur ou autre petit bâtiment afin de se monter. L'étaient-ils une fois, ils se croyaient en état de tout entreprendre.

Ils s'en retournaient alors à la Tortue pour y faire de nouveaux hommes qu'ils entassaient les uns sur les autres pour ainsi dire, jusqu'au nombre de cent cinquante dans une seule barque. De là ils se rendaient au port de Baiaha s'ils voulaient faire des vivres en bœuf ou en cochon, et à la côte Sud de l'île de Cuba s'ils n'avaient dessein que de se pourvoir de tortue qui est là très abondante.

Avant de se mettre tout de bon en mer, ils se choisissaient un capitaine qui était amovible à leur volonté et qui n'avait d'autre prééminence que celle de commander dans l'action et de lever un double lot dans le partage des butins qui se feraient. L'on payait à frais communs le coffre du chirurgien qui, si l'on faisait prise, tirait un lot comme les autres, après toutefois qu'on avait récompensé avant toute chose les blessés de la manière de tout temps reçue parmi eux. La plus grande de ces récompenses était de six cents écus ou six esclaves pour ceux qui avaient perdu les deux yeux, ou les deux pieds. S'il y avait eu des estropiés dans le combat sans qu'on eût fait prise, ceux qui en avaient échappé sains et saufs étaient obligés de continuer la course

aussi longtemps qu'il était nécessaire pour récompenser leurs frères blessés.

Ils appelaient cette convention « chasse-partie [1] » et c'était là, comme ils parlaient, faire la course à « compagnon-bon-lot. »

Il serait difficile de dire précisément à qui ils en voulaient dans les premiers temps, à moins qu'on ne dise que c'était à tout le genre humain. L'Espagnol toutefois était leur ennemi favori; paix ou guerre ils attaquaient cette nation partout où ils la rencontraient et ils semblaient se délecter singulièrement dans le mal qu'ils pouvaient faire de quelque manière que ce fût.

Les Espagnols de leur côté ne les épargnaient pas. Ils les traitèrent d'abord de « Perros Herejes » (chiens d'hérétiques), soit qu'ils ne crussent pas que des catholiques pussent leur faire tant de mal, soit parce qu'effectivement les premiers flibustiers étaient Anglais, et de là le nom qui est tiré de leur langue.

Mais lorsqu'ils surent qu'il y avait des Français parmi eux et même qu'ils en faisaient le plus grand nombre, ils ne les appelèrent plus que du nom commun de « Ladronés » (brigands), et ils ne manquaient pas de leur faire porter la peine quand ils le pouvaient.

Les flibustiers se faisaient d'ordinaire honneur de ce dernier nom, souhaitant seulement que leurs ennemis leur donnassent lieu de le vérifier souvent par les effets ; quelquefois pourtant, il leur prenait envie de s'en offenser et bien loin de vouloir passer

1. Evidente corruption de charte-partie.

pour des voleurs et pour des brigands, ils prétendaient pouvoir se donner sans contredit pour les plus honnêtes gens qui fussent dans l'Amérique. Ils n'estimaient rien moins que leur guerre fût illégitime, prétendant au contraire avoir la plus juste action du monde contre les Espagnols qui les avaient souvent empêchés par des voies de fait de chasser et de pêcher le long de leurs côtes. Ils fondaient ce droit prétendu de chasse et de pêche sur la nature qui, disaient-ils, le donnait à tous les hommes. Nos gouvernements, qui semblaient en cela penser comme les flibustiers, pour les autoriser davantage et affermir peu à peu l'autorité de la France dans le Nouveau-Monde, leur donnaient des commissions de chasse et de pêche. Le plus grand mal était que les flibustiers prenaient les navires pour des poissons et entraient dans les villes et bourgades espagnoles comme dans une forêt quand ils y pouvaient faire descente.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à la faveur de ces titres spécieux, tout ce qui leur tombait sous la main leur paraissait acquis le mieux du monde. Ils ne s'avisaient seulement pas de fonder là-dessus le moindre doute et de là vient qu'avant de se mettre en route ils recouraient à Dieu par des prières publiques et ne manquaient pas d'en user de même à leur retour si leurs affaires avaient eu une issue favorable.

Tout était divertissant et singulier chez ces gens-là, mais il ne se passait pas de scène plus plaisante que lorsqu'ils étaient une fois en mer.

Comme ils étaient indépendants les uns des autres, chacun vivait à sa manière, dormant ou chantant

quand bon lui semblait, et c'était à celui qui jouerait la plus belle farce à son camarade. Ils n'étaient néanmoins pas toujours disposés à folâtrer et à rire parce qu'étant trop pressés sur leurs barques ils y souffraient tout ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux et de plus rebutant, et en outre ils étaient continuellement exposés au soleil et à la pluie, la faim les talonnait souvent et le chagrin de ne rien prendre les poussait parfois à une espèce de désespoir.

C'était cette rude gêne où ils étaient dans leurs bâtiments qui leur inspirait en partie autant de courage qu'ils en faisaient paraître dans l'occasion.

Car, dès qu'ils apercevaient quelque navire, il n'y avait sorte de danger auquel ils ne s'exposassent dans l'espérance de se trouver moins à l'étroit et de remédier dans le même coup à leur indigence.

Gros ou petit, ils l'abordaient résolument au travers de mille coups de canons qui quelquefois les coulaient en un instant et les faisaient pour jamais disparaître. Cela n'arrivait toutefois que rarement parce qu'étant tous excellents fusiliers et leurs petits bâtiments gouvernant avec beaucoup de facilité, ils ne présentaient jamais que leur proue à ceux qu'ils attaquaient et déconcertaient tous les canonniers en tirant droit dans les sabords où personne ne paraissait impunément pour pointer le canon.

Quand ils étaient une fois à bord du vaisseau ennemi ils s'en rendaient maîtres ou ils mouraient tous à la peine. La victoire toutefois demeurait presque toujours de leur côté, parce qu'en quelque nombre que fussent les Espagnols ils n'osaient tenir contre des gens qui, à leurs yeux, étaient des « demo-

nios », comme ils disaient, plutôt que des hommes. Aussi ils prenaient d'ordinaire le parti de se rendre et de demander quartier, ce que les Français leur accordaient de bon cœur quand la prise était riche ; mais, quand il n'y avait que peu de chose, ils jetaient de dépit les vaincus à la mer.

Les côtes que les flibustiers français fréquentaient le plus étaient celles de Caraque, de Carthagène, de Puerto-Belo, de l'embouchure de la rivière de Chagre et des lacs Maracaïbo et Nicaragua, ainsi que les côtes de la Nouvelle-Espagne et de l'île de Cuba.

Ils n'étaient pas fort désireux de prendre les vaisseaux qui venaient d'Espagne, car ils n'étaient guère chargés que de vin, de farine et de toile, et nos colonies encore trop faibles alors pour consommer toutes ces provisions n'étaient pas en état de leur en donner ce qu'elles valaient. Ils ne fondaient leur espérance que sur le retour de ces mêmes bateaux qui rapportaient soit des piastres, pour le prix de leur traite, soit des marchandises de grand prix, telles que sont la cochenille, l'indigo, la vanille, le cacao, le sucre et quelquefois des perles, des émeraudes et mille autres raretés et curiosités du Nouveau-Monde.

Ils jetaient surtout des yeux de concupiscence sur la flotte des galions du Roi d'Espagne. C'eût été pour eux une entreprise trop hasardeuse que de l'attaquer avec des engins si petits que ceux qu'ils montaient, et quelque téméraires qu'ils fussent, ils n'étaient pas assez dépourvus de jugement pour oser une pareille entreprise. Ils se contentaient de suivre les galions en queue jusqu'à leur débarquement à Baiaha. Ils ne risquaient rien du reste à faire ce

manège, parce que leurs esquifs étaient très légers. Ils s'approchaient et s'éloignaient comme ils voulaient de ces lourdes masses, autour desquelles ils voltigeaient sans cesse en attendant le moment favorable. Qu'un gros temps ou quelque autre accident laissât un bâtiment à l'arrière, ils ne manquaient pas de fondre aussitôt sur lui comme sur leur proie.

Picore, le grand flibustier de ce temps-là, enleva de cette façon le grand amiral des galions, qu'il emmena en France. Le Basque, autre aventurier, fit encore un coup plus hardi, qui fut d'aller enlever sous le canon du Puerto-Belo un vaisseau de la même flotte appelé « Marguerite », chargé d'un million de piastres.

Ils conduisaient leurs prises où bon leur semblait. C'était d'ordinaire à la Tortue ou à la Jamaïque. Avant d'en venir au partage, un chacun levait la main comme il avait fidèlement apporté à la masse tout ce qu'il avait pillé. S'il y en avait qui fussent surpris dans de faux serments on les débarquait à la première occasion dans une île déserte où ils mouraient de faim, si leur industrie ou quelque hasard n'aidait à les en tirer. Quand leur prise avait été faite en vertu d'une commission légitime, on levait sur elle le dixième de l'amiral, ou plutôt du gouverneur, qui avait donné la commission, car la France ni son amiral ne se mêlaient guère encore de ce qui se passait à Saint-Domingue. Si l'on était en paix avec les Espagnols et que les flibustiers eussent fait quelques prises sur eux, ils allaient la partager dans un quartier éloigné et ils en étaient quittes à leur retour à la Tortue pour faire un présent au gouverneur qui, en conséquence, faisait semblant de tout ignorer et

qui d'ailleurs, eût-il entrepris de punir les coupables, eût manqué d'autorité pour le faire. Dès que les lots étaient distribués il y en avait peu qui ne fussent aussitôt dissipés au cabaret où les flibustiers portaient la débauche jusqu'aux derniers excès, de même que leur abstinence et leur jeûne forcé pendant le temps de leur course avaient souvent été jusqu'au prodige. C'étaient des gens qui ne vivaient jamais dans un juste milieu : leur sort les conduisait toujours à une joie excessive ou à une misère insupportable.

Ils ne comptaient sur rien moins que la durée de leurs jours, mais c'était au sens des impies, mourir ou faire fortune, en attendant courir de toutes ses forces au plaisir, quoique par les voies les plus risquées. C'était là toute leur maxime. L'espérance de se voir par quelque bon coup plus à leur aise les rassurait sur les dangers de la vie présente et leur impiété consommée étouffait presque en eux toute pensée de l'éternité. Ce n'est pas qu'ils ne parussent quelquefois rentrer en eux-mêmes et penser à leur salut, particulièrement avant le combat ; on les voyait alors s'embrasser les uns les autres en signe d'une réconciliation parfaite et se donner de gros coups sur la poitrine pour marquer une componction qu'ils n'avaient apparemment pas, car ils n'étaient pas plutôt échappés du danger qu'ils continuaient avec plus de fureur que jamais leurs blasphèmes, leur crapule et leur brigandage.

Les boucaniers qui les connaissaient bien, quelque peu qu'ils fussent eux-mêmes réglés dans leur joie, ne regardaient leurs frères les flibustiers que comme des libertins de profession, auprès desquels ils se croyaient fort dévots.

Ils aimaient à plaisanter les uns sur les autres. Les premiers firent sur ceux-ci le conte suivant que l'on me permettra de rapporter quoique trop peu sérieux pour une histoire, mais qui achèvera de marquer le caractère que je décris.

L'on supposait que plusieurs flibustiers, ayant été tués dans un combat, furent frapper à la porte du Paradis, où l'on n'avait voulu en recevoir encore aucun jusqu'alors. Mais saint Pierre ayant cette fois ouvert sans trop s'informer qui ce pouvait être, nos aventuriers ne manquèrent pas d'y entrer au plus vite, et de tenir bon, malgré la sommation qui leur fut faite de sortir dès qu'on les eut connus pour qui ils étaient. Jamais, dit-on, saint Pierre n'avait été si embarrassé, lorsqu'il s'avisa d'un expédient qui lui réussit.

« Navire ! » s'écria-t-il, tout d'un coup. « De quel côté » ? demandèrent les flibustiers. « Sous le vent à nous », repartit saint Pierre en leur montrant un endroit hors du Paradis. « Chasse dessus » ! s'écrièrent les flibustiers s'imaginant courir après. Mais dès que saint Pierre les vit dehors, il ferma bravement la porte sur eux, et l'on ajoute qu'il a toujours pris garde depuis de tomber dans de pareilles surprises.

Quoique ce ne soit mon dessein de rapporter ici les expéditions des flibustiers de Saint-Domingue, qu'autant que nos colonies y ont une part, ou qu'elles ont servi à leur agrandissement, néanmoins pour faire voir dans un exemple ce que je viens de raconter sur leur manière de vivre, je raconterai succinctement la vie du plus fameux aventurier qui se soit vu sous le gouvernement de M. de la Place, d'autant

plus que ses entreprises contre les Espagnols n'ont pas peu contribué à imprimer à cette nation la terreur du nom français, et à affermir nos colonies, encore chancelantes dans leur commencement.

L'aventurier dont j'ai à parler, l'Olonnais, ainsi nommé parce qu'il était natif des Sables-d'Olonne en Poitou, avant de commander avait été engagé, boucanier et simple flibustier. Lorsqu'il fut une fois à la tête d'un parti de ces derniers, il fit mille belles actions qui le firent surnommer le « Fléau des Espagnols ». Comme il eut un jour par malheur échoué le vaisseau qu'il montait il retourna à la Tortue, où M. de la Place qui connaissait sa valeur lui en donna un autre avec lequel il fit de bons coups jusqu'à ce qu'il ait tenté une descente en terre ferme où il eut à faire à trop forte partie; la plupart de ses gens y furent tués, les autres faits prisonniers et menés à Campêche; lui seul échappa par l'adresse qu'il eut de se barbouiller de sang le visage et de se mêler parmi les morts, d'où étant sorti il fit rencontre de quelques esclaves qu'il engagea, sous promesse de liberté, à enlever un canot avec lequel il se rendit à la Tortue où il leur tint parole.

Il ne songea plus après cela qu'à détromper les Espagnols sur sa mort, et il s'y prit d'une telle sorte qu'ils ne restèrent pas longtemps dans l'erreur. Ceux de Cuba ayant appris qu'il rôdait à son ordinaire le long de leurs côtes, mais dans un canot seulement armé de ses hommes parce qu'il n'avait pas encore eu le temps de se remonter, engagèrent leur gouverneur à envoyer contre lui une frégate légère de dix pièces de canon et de quatre-vingts hommes d'équipage, avec ordre au capitaine qui le comman-

dait de ne point donner de quartier : des ordres semblables furent envoyés à quatre barques qui étaient au port de Principe[1] pour seconder la frégate au cas de besoin.

Notre aventurier fit rencontre de cette frégate avant qu'elle se fût jointe aux barques, et il lui fallut combattre avec son faible canot contre ce vaisseau armé et équipé de toute pièce. Il fut à l'abordage, c'est tout ce qu'il pouvait faire, et après un long et sanglant combat il en demeura maître. Comme il était cruel, il fit achever les Espagnols qui n'étaient que blessés ; pendant cette exécution un esclave fut se jeter à ses pieds et le pria tout en tremblant de ne point le tuer, promettant de dire la vérité. A ce mot de vérité l'Olonnais comprit qu'il y avait là quelque mystère, il interrogea l'esclave qui découvrit tout, ajoutant qu'il avait été embarqué comme bourreau pour le pendre avec toute sa suite. Dès que notre aventurier eut entendu parler de bourreau il devint tout furieux, et dans le moment il fit ouvrir l'écoutille et commanda à tous les Espagnols qui étaient à fond de cale de monter un à un sur le pont. Il leur coupait à tous la tête à mesure qu'ils sortaient et pour donner des marques de la satisfaction qu'il en recevait, à chaque nouvelle exécution il léchait la pointe de son sabre.

Comme il eut en même temps avis des ordres envoyés aux quatre barques qui étaient au port de Principe, il fit voile de ce côté-là et il s'en saisit ; il en fit jeter sans pitié les équipages à la mer, n'ayant fait grâce qu'à un seul homme qu'il envoya avec une

1. Puerto Principe.

lettre au gouverneur pour l'informer de cette horrible exécution.

On compte qu'il périt en cette occasion plus de deux cents Espagnols dans le carnage. L'Olonnais, manquant de monde pour armer ses prises, les échoua toutes à l'exception de la frégate qu'il retint pour se monter et dans laquelle il reprit la route de la Tortue. Là il s'associa avec le Basque, dont j'ai déjà parlé, et ils dressèrent ensemble un plan d'une entreprise qu'ils tinrent secrète ; ils firent seulement publier par toute la côte que tous ceux qui voudraient être de la partie eussent à se rendre à certain jour à Baiaha où ils allaient travailler à un armement considérable.

VI

L'EXPÉDITION DE MARACAIBO

Le concours d'hommes et de vaisseaux fut assez grand, il s'y trouva six bâtiments y compris ceux de l'Olonnais et du Basque, et sur toute la flotte quatre cent quarante hommes d'équipage. Ils partirent de Baiaha et tirèrent vers l'est sans déclarer encore leur dessein ; à peine avaient-ils doublé la pointe de l'île qu'ils firent rencontre de deux vaisseaux qu'ils prirent aisément ; l'un était chargé de cacao et l'autre de munitions de guerre. L'Olonnais retint celui-ci et renvoya l'autre se décharger à la Tortue avec l'ordre de le revenir joindre au rendez-vous qu'il leur donna à l'île de Crosot. Y étant arrivé, il fit la revue de son monde et il leur déclara que son dessein était d'aller piller la ville de Maracaïbo.

Cette ville est située sur le bord occidental du lac du même nom, vers le onzième degré de latitude septentrionale, elle passait pour l'une des plus opulentes que les Espagnols eussent sur la côte, depuis

la Vera-Cruz jusqu'à l'embouchure de la rivière Orénoque. On y compte aujourd'hui de sept à huit mille âmes, il y avait alors environ un tiers en moins.

Il s'y fait un grand commerce de tabac, de cuirs et de cacao par le moyen du lac qui d'un bout aboutit à la mer et se termine de l'autre à plus de cinquante lieues dans les terres.

La nature a formé à son embouchure un banc de sable qui en rend l'entrée difficile et dangereuse, ce qui oblige les Espagnols à entretenir exprès un pilote pour entrer et sortir les vaisseaux qui se présentent. Mais l'Olonnais n'était nullement embarrassé de ce côté-là, parce qu'il avait avec lui un pratique qui lui avait répondu sur sa tête de faire franchir sans risque à toute la flotte le passage de cette barre. La difficulté était de se rendre maîtres d'un fort qui commande l'entrée du lac et où l'on savait qu'il y a toujours deux cent cinquante hommes de garnison. Mais le nombre ne sert de rien quand on manque de valeur contre des gens qui en ont beaucoup. L'Olonnais fit attaquer ce fort et il l'emporta après une faible résistance de la garnison qui prit la fuite; puis, sans tarder, profitant de son avantage et de la terreur de ses ennemis, il se mit à leurs trousses et entra presque aussitôt qu'eux dans Maracaïbo, qui était alors ouverte de toute part et dont le salut dépendait uniquement du fort qu'on venait d'enlever.

Quoique l'Olonnais se fût beaucoup pressé il arriva encore trop tard, parce que les plus riches bourgeois, au premier bruit du canon du fort, se doutant bien qu'il ne ferait pas une longue résistance, s'étaient promptement jetés dans des canots avec leur argent

et leurs meubles les plus précieux et s'étaient retirés à Gibraltar, bourg situé de l'autre côté, vers le fond du lac. La faute que firent alors les flibustiers fut de manquer à les y suivre. Ils s'amusèrent pendant quinze jours à faire bonne chère et à piller le peu qui était resté dans la ville. Ils passèrent ensuite à Gilbraltar, mais ils y trouvèrent les Espagnols bien retranchés, de sorte qu'il fallut combattre non sans grande perte de part et d'autre, quoique la victoire se déclarât à l'ordinaire pour les flibustiers. Mais quelque recherche qu'ils firent ils ne purent trouver qu'une bien petite partie de l'or et de l'argent que les Espagnols avaient caché. Ils brûlèrent le bourg, de dépit, et s'en retournèrent à Maracaïbo où ils menacèrent les bourgeois d'en faire autant de leur ville s'ils ne la rançonnaient. Ceux-ci, qui ne demandaient pas mieux que de se délivrer au plus tôt de tels hôtes et de se rédimer de l'incendie, leur trouvèrent ce qu'ils demandaient et leur firent, outre cela, présent de cinq cents bêtes à cornes pour les aider à subsister pendant leur retour.

L'Olonnais, n'étant qu'à demi satisfait de son butin, n'était pas d'avis de reprendre si tôt la route de Saint-Domingue ; il proposa à ses camarades d'aller attaquer la ville de Merida qui est bien avant dans les terres et où ils pourraient achever de s'enrichir. Mais le plus grand nombre n'étant pas de son sentiment, il n'insista point davantage, et, après avoir mis à la voile, emmenant aussi avec lui un vaisseau chargé de tabac qu'il avait rencontré, il fit route vers le port de Saint-Louis à la côte du sud de Saint-Domingue ; mais ne s'étant pas tous trouvés d'accord de partager là leur butin, ils en sortirent et furent faire ce

partage au port des Gonaïves, à la côte de l'ouest.

Le pillage consistant en joyaux, pierreries, or et argent, tabac, cacao et esclaves, fut estimé environ quatre cent mille écus. Un chacun leva son lot et puis l'on appareilla pour la Tortue. Après que l'Olonnais eut dissipé ce que lui avait valu le sac de Maracaïbo, il forma un autre dessein qui fut de tenter sur le lac de Nicaragua ce qu'il venait d'exécuter sur le premier. Soixante flibustiers avaient depuis peu surpris la ville de Granada, située sur le fond de ce lac, qui n'a sa tête qu'à quatre lieues de la mer du sud[1], bien qu'il se dégorge dans celle du nord. Quoique ces aventuriers n'eussent pillé que quelques maisons, étant en trop petit nombre pour y faire un plus long séjour, ils n'avaient jamais fait de si bon voyage. L'Olonnais ne se proposait pas d'en sortir sitôt lorsqu'il y serait une fois et ne se flattait de rien moins que d'en enlever des richesses immenses. Il arma donc dans ce dessein et, comme il y eut de l'émulation entre les flibustiers à qui serait de cette partie, il se vit en peu de temps à la tête d'un armement beaucoup plus fort que le premier. Le rendez-vous fut à Matamano, sur la côte sud de Cuba ; de là, il tira droit vers l'embouchure du lac. Mais les courants l'ayant insensiblement dérivé jusque dans le golfe de Honduras, il ne s'en put tirer quelque effort qu'il fît, ce qui le déconcerta entièrement.

Cependant, pour ne pas perdre tout à fait son temps et sa peine et se dédommager le plus qu'il pourrait des frais de son armement, il se mit à piller quelques petites villes qui donnent sur ce golfe, entre

1. L'Océan Pacifique.

autres *San-Pedro* et *Puerto Cavallo*, mais il y trouva peu de chose, surtout peu d'argent, à quoi il visait presque uniquement.

Il eut, là, avis de l'arrivée de la Hourque qui est un bâtiment de sept à huit cents tonneaux, qui vient tous les ans d'Espagne aux Honduras pour pourvoir aux besoins de la province *Guatémala*. Il fut la prendre à l'ancre, là où elle était mouillée, et il eut fait effectivement une riche prise si les marchandises les plus précieuses n'eussent déjà été déchargées et transportées plus avant dans les terres.

N'y ayant plus grande espérance de rien faire, toute la flotte se débanda et les différents capitaines flibustiers qui la composaient furent chacun chercher fortune où ils espéraient la plutôt rencontrer. Moyse Vauclin, qui en était vice-amiral, fut croiser devant La Havane où il ne tarda pas à faire une prise qui valait plus de cinquante mille écus.

Il n'y eut que l'Olonnais qui ne se laissa pas abattre par ce revers de fortune et qui n'abandonna pas son premier dessein. Il ranima ses gens et il appareilla tout de nouveau pour le lac ; mais son bâtiment étant fort grand et peu maniable, il eut beaucoup de peine à gagner le cap de Gracias à Dios, qu'il lui fallut nécessairement doubler.

Y étant arrivé, il fut accueilli d'un autre malheur. Son vaisseau échoua sur des récifs d'où l'on ne put jamais le tirer. Cet accident ne l'abattit pas encore, il ramassa au plus tôt les débris de son bâtiment et en fit faire quelques barques longues avec lesquelles il appareilla pour continuer sa route. Chemin faisant, il eut la curiosité de descendre à terre à un endroit nommé des Espagnols Boca del Drago, et des Fran-

çais Boucderague, où il y a des Indiens que les Espagnols n'ont encore pas domptés. Mais, à peine avait-il mis le pied hors du canot qui le portait, qu'une troupe de ces sauvages tomba sur lui et le prit. L'on a su depuis, par quelques-uns de ses compagnons qui s'échappèrent, qu'il avait été rôti et mangé par ces anthropophages. Les autres flibustiers, ayant perdu leur chef, s'en retournèrent sans plus rien tenter à la Tortue où il était cependant arrivé de grands changements.

VII

M. OGERON

Depuis quatre ans que l'île était rentrée au pouvoir du Roi, Sa Majesté ne l'avait pas encore pourvue d'un gouverneur et l'on y avait laissé une entière liberté de commerce. Les choses changèrent de face, lorsqu'une troupe de marchands s'étant établie sous le nom de Compagnie d'Occident, fit comprendre la Tortue dans ses limites et y envoya un officier nommé M. Ogeron pour y commander, avec un ordre du Roi pour M. de la Place de quitter le gouvernement et de repasser en France. M. Ogeron vint mouiller au Port-Margo, d'où il envoya donner avis aux habitants de la Tortue de son arrivée et de sa commission, n'osant d'abord y aller lui-même parce qu'il craignait qu'on ne l'y reçût pas. Il savait par sa propre expérience, car il était déjà venu aux îles, quels gens c'était que les aventuriers et combien il serait dangereux de leur rompre d'abord en visière, en les forçant de se soumettre à une compagnie qui

s'était déjà rendue odieuse dans les îles du Vent et qui, après quelque interruption, ne faisait que se rétablir sous le nom de Compagnie d'Occident, au lieu de celui de Compagnie de l'Amérique qu'elle portait auparavant. Les habitants lui répondirent qu'ils n'accepteraient jamais l'établissement d'aucune compagnie dont ils dussent dépendre, mais que s'il ne venait qu'au nom du Roi pour les gouverner sous son autorité, ils le recevraient avec plaisir pourvu qu'on ne leur interdît pas le commerce avec les Hollandais, qui ne les avaient laissés manquer de rien dans un temps où l'on ignorait encore en France qu'il y eût des Français sur la Tortue et à la côte Saint-Domingue.

M. Ogeron fit semblant d'acquiescer aux conditions qu'on lui prescrivit et il se rendit sans tarder à la Tortue où il prit possession du gouvernement que M. de la Place, qui était un parfait honnête homme et bon serviteur du Roi, lui remit sans difficulté quoique pas sans chagrin de s'en voir dépouillé. Il repassa depuis en France et il se retira dans le Périgord dont il était originaire. Son départ affligea beaucoup la colonie, mais l'heureux caractère de son successeur l'eut bientôt consolée de cette perte. M. Ogeron était un homme également propre à gouverner en paix comme en guerre, très entendu pour l'établissement d'une colonie, sage, prudent, discret, équitable, désintéressé, aimant son Roi et sa nation auxquels il procura tant qu'il put la gloire. Il affectait en toute occasion de paraître plutôt le père et même le camarade de ses habitants que le maître et le gouverneur. Mais, par malheur, il dépendait d'une compagnie dont il ne put se dispenser de faire valoir

les droits, quoiqu'il connût bien qu'ils fussent des plus contraires à l'établissement d'une colonie.

Lorsqu'il vit son autorité un peu affermie et qu'il crut, par ses bonnes manières, avoir disposé ses habitants à plier sous le joug de la nouvelle compagnie, il ne balança plus à en publier les ordres ; mais il fut bien trompé, parce qu'au premier commandement qu'il fit de ne plus traiter avec les Hollandais, les habitants se recrièrent tous qu'ils s'étaient déjà expliqués là-dessus, qu'en tout cas, dans une affaire de cette importance, il fallait auparavant consulter leurs frères boucaniers et flibustiers, et surtout les autres habitants qui étaient sur la Grande-Ile, et qu'avant de passer outre, on attendrait leur réponse.

Elle vint, cette réponse, plus tôt qu'on ne l'attendait, mais telle, après tout, qu'on la pouvait attendre.

La déclaration de M. Ogeron fut partout rejetée, surtout à la côte de l'ouest où les habitants prirent les armes et firent une espèce d'association pour se défaire de tous ceux qui parleraient en faveur de la nouvelle compagnie.

Peu s'en fallut, à cette nouvelle, que ceux de la Tortue n'en fissent autant et n'embarquassent par voie de fait leur gouverneur pour le renvoyer en France. Mais le respect et l'affection qu'ils avaient pour lui les empêchèrent toujours de se porter à son égard à aucune violence. M. Ogeron n'était pas peu embarrassé au milieu de ces troubles, il prit encore une fois le parti de dissimuler et d'attendre tout du temps.

Il envoya cependant une barque aux Petites-Antilles, pour demander du secours au général ; mais, avant que ce secours arrive, il eut à souffrir

tout ce qu'on peut attendre d'un tas de révoltés d'aussi mauvaise trempe que le pouvaient être des gens accoutumés depuis longtemps à vivre sans règle et sans discipline et qui, tant boucaniers que flibustiers et habitants, s'intéressaient tous dans cette querelle.

Ils s'étaient les uns et les autres mis dans l'esprit, avec quelque raison apparente, que cette compagnie de marchands ne cherchait à établir au milieu d'eux son autorité que pour les asservir ensuite à son avarice, en prenant par une double usure leurs marchandises sur le pied qu'elle voudrait et leur vendant les siennes à un prix exorbitant.

Sur ces entrefaites, deux vaisseaux de la compagnie arrivèrent à la Tortue où il firent une partie de leur traite sans aucun trouble et en partirent ensuite pour aller l'achever à la côte de l'ouest de la Grande-Ile. M. Ogeron prévoyant que les habitants de ces quartiers-là, qui avaient paru les plus échauffés contre la compagnie, pourraient faire quelque difficulté pour les recevoir, s'embarqua dedans pour autoriser leur commerce et apaiser, s'il y avait lieu, les séditieux.

Dès que ces vaisseaux parurent vers Léogane, les habitants, qui en avaient déjà des nouvelles, leur envoyèrent signifier qu'ils ne les recevraient pas. M. Ogeron se moqua de leur refus et se jeta à l'instant dans une chaloupe pour aller à terre ; mais les mutins qui bordaient le rivage en grand nombre et en bonne contenance, lui crièrent de ne point avancer et tirèrent même quelques coups de fusil pour l'obliger à rebrousser. C'eût été une témérité pour lui que de se raidir contre des rebelles qu'il n'avait pas

la force de soumettre. Il rebroussa donc et reprit avec ses vaisseaux la route de la Tortue.

Y étant arrivé, il apprit qu'il y avait le long de la côte de Saint-Domingue deux vaisseaux hollandais qui cherchaient aussi à négocier. Il dépêcha au plus tôt un exprès à Léogane, pour défendre tout commerce avec ces étrangers, mais cela ne servit de rien. Ils furent, en dépit de leur gouverneur, à bord des Hollandais où ils vendirent et achetèrent ce qu'ils voulurent et promirent qu'ils continueraient toujours de négocier avec eux comme par le passé.

Leur révolte alla si loin que les plus mutins soutenaient déjà qu'ils ne devaient d'obéissance qu'à Dieu, après qui la terre où ils étaient n'avaient, disaient-ils, d'autre maître qu'eux-mêmes pour l'avoir conquise au péril de leur vie, sur une nation qui l'avait occupée elle-même sur les Indiens. Les plus modérés ne refusaient pas d'obéir au Roi, mais ils protestaient tous qu'ils ne souffriraient jamais qu'une compagnie de marchands associés, disaient-ils, pour leur couper la gorge, exécutât son dessein en venant recueillir pour elle seule tout le fruit de leurs travaux et de leurs conquêtes.

Les uns et les autres délibérèrent alors s'ils n'iraient pas attaquer la Tortue où ils ne manqueraient pas de bonnes intelligences, pour se saisir du gouverneur et des officiers de la compagnie, et les faire tous repasser en France. Mais, comme ils virent que M. Ogeron n'entreprenait rien contre eux, ils ne remuèrent pas eux-mêmes davantage, satisfaits d'avoir mis jusqu'alors la victoire de leur côté et ne doutant nullement vu leur résolution désespérée, de l'y retenir, qu'elle n'y dût toujours demeurer.

Ils se flattaient que M. Ogeron, ennuyé de se morfondre dans son gouvernement où il ne pouvait faire valoir ses ordres, quitterait de lui-même la partie et ne tarderait pas à s'en aller; mais ils se trompèrent fort dans leurs conjectures et il en arriva tout autrement.

Le secours que le gouverneur avait envoyé solliciter aux îles du Vent, arriva plus tôt et plus grand qu'on ne l'avait espéré. Le chevalier de Lourdis y était alors avec une escadre des vaisseaux du Roi. Dès qu'il eut appris ce qui se passait à la Tortue, il détacha M. de Gabaret avec trois bâtiments sur lesquels il mit quatre cents soldats qu'il envoya à M. Ogeron.

A l'approche de ces vaisseaux, les habitants de la Tortue firent mine de se mutiner, croyant qu'on voulait les réduire par la force, mais ils mirent bas les armes dès que M. Ogeron, avec sa douceur et sa modération ordinaires, leur eut promis qu'il ne leur serait fait aucun mal et qu'on leur donnerait une juste satisfaction sur les demandes qu'ils pourraient faire.

Enfin, après avoir bien disputé, on convint, de part et d'autre, que tout navire français aurait la liberté de trafiquer à la Tortue et côte Saint-Domingue, en payant cinq pour cent d'entrée et de sortie à la compagnie; mais que tout commerce serait interdit pour jamais avec les étrangers, spécialement avec les Hollandais.

Cet accord ayant été signé, des députés de la Tortue s'embarquèrent à l'instant dans les vaisseaux avec M. Ogeron, pour aller le faire ratifier par les habitants de Léogane où l'on s'attendait de trouver de fortes oppositions.

Les avis y furent, en effet, partagés ; le plus grand nombre opinait à y souscrire, mais d'autres, qui avaient à leur tête un nommé Limousin, insistaient à ce qu'on n'en fît rien, et voulaient qu'on levât tout de bon l'étendard de rébellion, puisqu'on était assez forts pour le faire impunément; les troupes, dont on voulait leur faire peur, n'étant pas capables de les réduire. Pourtant, commençant à appréhender les suites de leur révolte, s'ils continuaient d'y persister, ils finirent par signer et ce fut un nommé « la Plume » qui le fit, au nom de tout ce qu'il y avait là d'habitants, de boucaniers, et de flibustiers, dont le nombre allait à près de mille. La paix faite, on but en cérémonie, aux acclamations de la multitude, et, parmi le bruit du canon et de la mousqueterie, aux santés du Roi, de la Compagnie, de M. Ogeron et de M. de Gabaret. Après quoi ce dernier reprit la route de France.

M. Ogeron retourna aussi à la Tortue, mais sans avoir pu digérer l'affront que le nommé Limousin avait voulu lui faire à la tête de son parti.

Il résolut d'en tirer raison à quelque prix que ce fût, afin d'achever d'établir, par un coup d'éclat, l'autorité de la compagnie et la sienne sur ces nouvelles colonies.

S'étant, dans cette vue, rendu de nouveau à Léogane dans une barque, il fut, avec deux hommes, surprendre pendant la nuit le Limousin dans une espèce de hutte où il demeurait.

Comme cet homme se sentait coupable et qu'il craignait que tôt ou tard on ne se saisît de sa personne, il avait la précaution de ne jamais prendre de repos, qu'il n'eût un chien attaché au pied de son

lit, afin qu'il le réveillât au premier bruit ; mais le chien se tut cette fois-là et laissa prendre son maître sans aboyer. M. Ogeron conduisit sa proie à son bord où il voulait en disposer à loisir, mais s'apercevant que les aventuriers ne remuaient nullement pour ce qu'il venait de faire, et qu'ils paraissaient n'y point prendre de part, il voulut éprouver jusqu'où pourrait aller leur patience qui était déjà plus grande qu'on aurait pu l'espérer. Il leur envoya ordre de se mettre à certain jour sous les armes, et ils y parurent au nombre de plus de huit cents ; et puis, étant descendu à terre avec son prisonnier, un prêtre et le bourreau, il fit pendre le Limousin en présence de tout ce monde assemblé, à un arbre, appelé raisinier, dans un endroit nommé la Pointe, proche le bord de la mer.

Il n'y eut personne qui osa faire aucun mouvement en faveur du coupable, ce qui fit dire à M. Ogeron, en vaillant, « qu'il n'eût jamais cru que les aventuriers fussent de si bonnes gens. »

Cette manière de plaisanter, qui était fort de leur goût, et qu'il s'était rendu à dessein fort ordinaire, acheva de lui gagner le cœur d'un chacun. Ils lui promirent tout de nouveau une fidélité inviolable, dont ils ne s'écartèrent plus ; comme aussi M. Ogeron accomplit alors un point important auquel il s'était engagé et qui perfectionna beaucoup la colonie.

VIII

LES AVENTURIÈRES

Dans le fort de la révolte dont nous avons parlé, un jour que ce gouverneur faisait semblant d'être en grosse colère contre les aventuriers, il dit avec dessein, quoiqu'on crût que cela lui était échappé : — Corbleu, — c'était son jurement ordinaire, — je ferai venir à tous ces coquins-là des chaînes de France ! — On ne comprit pas alors ce qu'il voulait dire, mais le mystère ne tarda pas à se découvrir par l'arrivée d'un navire chargé de filles que la Compagnie envoyait pour fixer un peu, en les mariant, le génie inquiet et turbulent des aventuriers.

Il est à remarquer que jusqu'à ce temps-là, il n'y avait encore aucune femme à la côte de Saint-Domingue et qu'elles étaient des plus rares à la Tortue où l'on en comptait au plus que quatre ou cinq, quoique le nombre des aventuriers, qui avaient établi leur demeure dans ces lieux, fût de quatre mille environ.

Ce secours fit merveille, quoiqu'en soi fort petit,

et peu proportionné au besoin qu'on en avait, car elles n'étaient que cinquante en tout ; ce qui fit que, par allusion aux compagnies des lanciers espagnols, cette troupe fut appelée « la Cinquantaine », suivant la coutume qu'on avait d'attacher un nom bizarre à tous ceux qu'on incorporait parmi les aventuriers. L'on ne savait pas trop quel motif avait engagé ces filles à passer ainsi au bout du monde ; mais cela importait peu, et c'était de quoi l'on ne s'informait pas, parce qu'on n'y regardait pas de si près dans ces premiers temps. Elles ne tardèrent pas à trouver des partis avantageux par les alliances qu'elles firent avec les plus riches habitants à qui il ne manquait plus que cela pour les ramener à des mœurs plus douces et plus honnêtes, et pour leur faire perdre un certain esprit de libertinage et d'indépendance dans le temps de leurs courses sur mer ou dans les bois.

Ainsi la colonie acquit alors en quelque sorte sa perfection en recevant, par l'arrivée de ces femmes, l'unique et dernier ornement qui lui manquait encore.

Mais ces mères fondatrices de nos colonies ne ressemblèrent pas à la lumière qui se communique sans rien perdre de sa clarté et sans se souiller des mauvaises qualités des corps sur lesquels elle se répand. Les femmes servirent beaucoup à adoucir l'humeur brusque et bourrue des habitants, mais ce qu'elles leur communiquèrent de leur douceur fut autant de perdu pour elles et elles n'en reçurent en échange qu'un peu de leur air martial et trop libre, dont la modestie de leur sexe avait peine à s'accommoder.

Ces nouvelles boucanières et flibustières apprirent bientôt à manier des armes comme leurs maris et on les vit quelquefois, à leur exemple, courir les bois et abattre le taureau et le sanglier comme aussi, faire entre elles le coup de pistolet ou même contre de vieux guerriers, avec qui elles osaient se mesurer, en sorte qu'on les eût prises pour autant d'héroïnes et d'amazones.

Quoi qu'il en soit, rien ne vint plus à propos que ce secours pour établir la colonie ; et la compagnie en eut un si prompt placement, car elles furent vendues au plus offrant et dernier enchérisseur, que M. Ogeron renvoya le plus tôt qu'il put le même vaisseau en France pour en amener une nouvelle cargaison, qui ne tarda pas d'arriver.

Il eût été à souhaiter qu'on eût continué de la même façon à envoyer un nombre de femmes proportionné à celui des aventuriers, car, s'il avait été à propos que les premiers Français lors de la conquête de la Tortue et de Saint-Domingue n'eussent aucun engagement de crainte que les femmes, d'ailleurs plus embarrassantes qu'utiles, ne leur eussent amolli le courage ; ainsi il était temps, alors qu'on ne craignait plus guère l'Espagnol, d'arrêter, par le mariage, un nombre presque infini de garçons qui se trouvaient sur ces côtes ou qui y vinrent dans la suite et qui, faute de cela, ont passé ailleurs ou bien ont fini leurs jours sur les mêmes lieux, sans laisser de postérité. C'est là, à mon avis, une des plus grandes fautes qu'on ait commises dans l'établissement de ces colonies, qui, par l'omission d'un point si important, sont demeurées faibles et peu fournies jusqu'à ce jour, le petit nombre d'enfants qui sont

provenus des premiers mariages ayant été de beaucoup insuffisant pour remplacer les anciens habitants qui sont venus à mourir.

M. Ogeron qui, dès lors, prévoyait toutes ces suites, ne négligea rien pour les prévenir, mais il fut mal secondé ; pourtant, il vint encore de temps en temps de nouvelles recrues de filles, en qualité d'engagées pour trois ans, sans compter beaucoup d'autres qui y venaient libres ou avec leurs maris. Mais cet engagement de filles, qu'on rendait par là esclaves, a été défendu par la suite comme sujet à de grands inconvénients, de sorte que cette marchandise est aujourd'hui de contrebande sur ces côtes où elle serait d'ailleurs fort inutile depuis que Dieu a tellement donné sa bénédiction sur les mariages, que nos colonies commencent à fourmiller d'enfants et, qu'en particulier, l'on y verra avant peu, comme dans les autres pays, plus de femmes ou de filles que d'hommes et de garçons.

Après que M. Ogeron eut pacifié tous les troubles de la colonie et qu'il l'eut mise en état de se perpétuer par des alliances légitimes et sacrées, il s'appliqua à la faire fleurir et à l'augmenter par tous les moyens que son industrie animée et soutenue de son zèle lui put suggérer. Il avait déjà remarqué que plusieurs boucaniers et flibustiers ne continuaient leur vie libertine que faute de certains secours nécessaires à qui entreprend de s'établir. Pour remédier à cela, il engagea les Seigneurs de sa Compagnie à faire des avances à ceux qui voulurent se rendre habitants et il en avança beaucoup lui-même de ses propres fonds et sans intérêts.

Pour mieux mettre en pratique ses bonnes inten-

tions, il fit achat de deux navires qu'il envoya tour à tour en France pour son compte afin que, par ce voyage alternatif, il en tirât ou y envoyât en tous temps ce qu'il voulait. L'on eût dit que ces deux navires étaient moins les siens que ceux de toute la colonie. Un chacun y embarquait ses denrées à un fret très modique et, lorsqu'ils retournaient chargés de celles d'Europe, ce généreux gouverneur les étalait à la vue du public et les mettait pour ainsi dire à sa discrétion, sans rien exiger sur-le-champ des acheteurs, pas même de billet, mais se contentant d'une promesse verbale de le satisfaire quand ils pourraient ; jusque-là qu'il usait quelquefois d'une douce violence à cet égard envers ceux qui, par une certaine timidité naturelle, craignaient de s'engager mal à propos, ou n'osaient lui rien demander.

Les bonnes qualités d'un esprit si bien fait et d'un cœur si généreux, ne pouvaient manquer de lui attirer, de la part des aventuriers, un dévouement entier et une parfaite soumission, quoique ces esprits grossiers et brutaux ne fussent guère accoutumés d'obéir à des commandements et, encore moins, à marquer de la reconnaissance envers leurs bienfaiteurs. Sa réputation eut bientôt volé jusqu'aux Petites-Antilles, d'où le bruit de ses largesses attira quantité d'habitants. On eut aussi avis en France, comme on facilitait à Saint-Domingue les voies d'amasser du bien et il ne tarda pas à en venir des familles entières, particulièrement de la province d'Anjou où M. Ogeron était le plus connu parce qu'il en était originaire.

Les flibustiers de leur côté accoururent aussi de toute part à la Tortue, parce qu'y ayant guerre alors

entre les Espagnols et les Portugais, M. Ogeron avait eu soin de faire venir des commissions portugaises qu'il distribuait aux corsaires qui lui en demandaient et qui, munis de ces pouvoirs, faisaient tous les jours de riches prises sur les Espagnols, sans courir les mêmes risques qu'en faisant comme à l'ordinaire la course sans commission d'aucune autorité souveraine. Mais si M. Ogeron eut ainsi grand soin d'accroître le nombre de toutes les espèces d'aventuriers, ce n'était qu'en vue de changer un jour les flibustiers et boucaniers en habitants, et, en attendant, de les faire servir de défense et d'appui contre les incursions des Espagnols. De cette façon le nombre des habitants se multiplia de telle sorte, qu'ayant été jusqu'alors le plus petit, il commença à l'emporter sur celui des boucaniers et des flibustiers, mais non pas sur celui des engagés qui demeura encore longtemps le plus grand de tous. Il en arrivait quelquefois jusqu'à deux ou trois cents dans un seul navire.

Ce fut en ce temps-là qu'on commença de défricher la côte du nord de la Grande-Ile, depuis le Port-de-Paix jusqu'au Port-Margot inclusivement. M. Ogeron en donna lui-même l'exemple dans ce dernier quartier, par une belle habitation qu'il fit établir près de la mer, et sur laquelle il eut dans la suite jusqu'à deux cents engagés.

Ce n'était pas sans de grands risques qu'on s'enrichissait dans ces premiers temps, car l'Espagnol, qui avait trouvé l'adresse d'affamer les boucaniers, et d'en diminuer par là le nombre, ne s'attachait presque plus qu'à surprendre les habitants et à tomber sur eux au dépourvu. Plusieurs, de cette façon,

furent égorgés de nuit dans leurs lits ou de jour, même, au milieu de leurs habitations. Ils furent obligés, pour se garantir de ces surprises, de s'attrouper sur le soir plusieurs voisins ensemble et de former pendant la nuit un corps de garde. Pour le jour, ils n'allaient jamais au travail qu'armés, traînant leurs fusils après eux à mesure qu'ils avançaient dans les rangs de tabac. M. Ogeron, extrêmement irrité de cette manière d'agir des Espagnols, songea tout de bon à s'en venger et à leur faire voir que ce n'était rien moins que la peur qui l'avait obligé à se tenir jusqu'alors sur la simple défensive. En effet, il ne s'était tenu en repos depuis trois ans qu'il était parvenu au gouvernement que pour suivre les ordres du Roi de ne faire aucune hostilité contre l'Espagne avec laquelle on était en paix depuis le traité des Pyrénées, de l'an 1659.

IX

REPRISE DE LA GUERRE CONTRE LES ESPAGNOLS

La guerre s'étant allumée tout de nouveau en Europe entre les deux nations, les aventuriers se virent par là dans une entière liberté d'agir et de pousser à leur tour leurs ennemis, dont ils n'avaient pas été épargnés en pleine paix. Les Espagnols s'étaient crus en droit d'en user de la sorte, sous prétexte que la Tortue n'avait été cédée à la France par aucun traité, de sorte que ceux qui l'habitaient étaient, disaient-ils, des usurpateurs qu'on pouvait exterminer sans scrupules. Mais, n'ayant pu venir à bout de leur dessein, ils faillirent eux-mêmes se voir chasser de la Grande-Ile où ils ne se tinrent presque plus que sur la défensive. Le dessein de M. Ogeron était d'aller piller la ville de Saint-Domingue, mais cette entreprise parut trop hardie et le succès trop douteux à bien des gens, d'autant que cette ville pouvait, en moins de vingt-

quatre heures, mettre trois mille hommes sur pied et que ses habitants étaient encore tout fiers de la victoire remportée sur l'amiral Pen, douze ans auparavant. On se détermina donc pour la ville de *Santo Jago de los Caballeros* qui, quoique la seconde de l'île en grandeur et en dignité, n'avait pas dans toute sa dépendance plus de six à sept cents combattants.

Cette ville est assise à quatorze lieues de la mer, au nord de Puerto de Plata, qui est son embarcadère, dans une plaine des plus riantes et des plus fertiles de l'île, sur le bord de la Rivière Yaqui qui roule l'or parmi son sable et qui, se déchargeant dans la mer auprès de Monte-Christi, en prend le nom parmi les Français. La ville est mal bâtie, à l'exception des églises, et assez pauvre comme le sont communément les villes espagnoles de l'Amérique qui ne sont pas placées près de la mer, elle ne fait commerce que de cuir et de suif, toutes les richesses de ses habitants consistant en bétail dont l'on voit des troupeaux innombrables dans les savanes qui en dépendent.

C'étaient les habitants de cette ville qui incommodaient alors le plus des colonies françaises et ce fut aussi sur eux que fut fondre l'orage qui se préparait. L'on choisit pour chef de cette expédition un capitaine flibustier nommé de l'Ile, homme de cœur et d'expérience. Il fut mettre à terre à Puerto de Plata, avec trois ou quatre cents aventuriers qui voulurent être de l'entreprise, car M. Ogeron n'y contraignit personne, jugeant que ce nombre de volontaires qui s'étaient présentés d'abord était plus que suffisant, à cause de la supériorité de nos armes sur celles des

Espagnols. Il s'agissait, avant d'arriver à la ville, de faire quatorze lieues, presque toujours au travers des bois et, le plus souvent, par de certains défilés où deux ou trois hommes au plus pouvaient marcher de front. Les Français se tenaient sur leurs gardes, de crainte de donner dans quelque embuscade ; mais, à leur grand étonnement, il ne se présenta personne qui entreprît de leur disputer le passage, de sorte que, sans aucun combat, ils entrèrent dans San Jago, qu'ils trouvèrent entièrement abandonné. Les habitants n'avaient osé les attendre, et s'étaient retirés plus à l'est vers la bourgade de la Véga. Les aventuriers n'y trouvèrent que ce qu'on n'avait pu emporter ; pourtant, comme ils eurent tout le temps d'y faire des perquisitions, ils découvrirent à la fin quelques trésors cachés. Car, après tout, cette ville, qui avait été opulente autrefois et qu'on n'avait jamais pillée, n'était pas entièrement dépourvue de richesses, qu'on y apportait même d'ailleurs, comme dans un lieu sûr, pour être situé loin de la mer. Des partis furent détachés pour faire des courses dans les environs, d'où ils ramenèrent quelque peu de prisonniers qu'on rançonna. Mais comme on ne put prendre la plupart des maîtres des Hatos, on fit tout le dégât qu'on put parmi leur bétail, sans que, pendant toutes ces exécutions, les Espagnols aient fait mine de vouloir s'y opposer. Les flibustiers, ne trouvant plus rien à prendre ni à détruire, s'en retournèrent dans le même succès qu'ils étaient venus, après avoir, auparavant, obligé les Espagnols de foncer vingt-cinq mille piastres pour le rachat de leur ville qui, à ce prix-là, fut sauvée des flammes. Cette expédition valut à chaque aventurier trois

cents écus et donna beaucoup d'ascendant aux Français sur les Espagnols qui, depuis ce temps-là, commencèrent à désespérer de se rétablir jamais dans l'entière possession de Saint-Domingue. L'on ne parlait alors que des prises que les flibustiers faisaient, tous les jours, de vaisseaux espagnols et de leurs descentes sur les côtes de cette nation où ils pillaient, non seulement des villes, mais encore des provinces entières et en emportaient un butin incroyable en or, argent et esclaves. Les capitaines les plus fameux parmi les Français furent alors, outre celui dont nous venons de parler, Vauclin, Tributor, le Basque, Ouinet. Parmi les Anglais : Roc, David, Mansfeld, Morgan. Les villes de Comana, de Coro, de Sainte-Marthe, de Caraque, furent prises en différentes expéditions. Celle de Maracaïbo le fut une seconde fois par le Basque, quoiqu'il n'eût avec lui que quarante hommes. Il s'en rendit maître par surprise, s'étant saisi à la faveur de la nuit des personnes les plus considérables de la ville. Mais craignant d'être attaqué, dès que le jour paraîtrait, par une nombreuse bourgeoisie, il eut l'adresse d'enfermer ses prisonniers dans la grande église où il menaça de les faire tous périr en cas qu'on fît le moindre mouvement en leur faveur, et si l'on refusait de lui donner la rançon qu'il demandait. Il fallut en passer par tout ce que cet aventurier voulut; il sortit ensuite de la ville en plein jour, tenant, lui et ses gens, le pistolet ou le sabre sur ses prisonniers qu'il ne renvoya que lorsqu'il fut embarqué et hors de tout risque.

La paix qui se fit cette année à Aix-la-Chapelle, laissa un peu les Espagnols respirer des chaudes

alarmes qu'on avait commencé de leur donner. Les flibustiers avaient peine à s'accommoder de cette paix, sous prétexte, disaient-ils, de n'y avoir pas donné leur consentement et de n'avoir pas même été appelés aux conférences. Plusieurs succombèrent à la tentation de la rompre et se rendirent forbans. Celui qui se distingua le plus fut Morgan, anglais de nation, qui s'étant mis à la tête d'environ mille hommes, dont près de la moitié étaient français, entreprit d'aller saccager la noble ville de Panama; il fut débarquer son monde au bourg de Cruz, à cinq lieues de Panama. De là, il s'avança en ordre de bataille contre les Espagnols, qui, au nombre de trois mille, l'attendaient de pied ferme dans une grande savane. Ceux-ci avaient de plus à leur tête deux cents taureaux qu'ils prétendaient pousser en furie contre les flibustiers, au moment où ils paraîtraient. Mais, il en arriva tout autrement, parce que les taureaux, épouvantés des cris et du feu des flibustiers, se renversèrent sur leurs maîtres dont ils avancèrent, par ce moyen, la déroute qui fut entière, en sorte que les fuyards et les victorieux entrèrent ensemble dans la ville.

Les aventuriers la mirent au pillage pendant plusieurs jours ; ils retournèrent jusqu'au fort de Chagre où se devait partager le butin. Mais ils furent délivrés de cet embarras, parce que Morgan, d'intelligence avec quelques Anglais, en embarqua la nuit tout le meilleur dans un vaisseau et fit voile pour la Jamaïque, ne laissant guère pour partage à tous les autres que le désespoir et la confusion.

Ceux qui crurent pouvoir tirer raison de cette insulte, suivirent Morgan à la Jamaïque. Presque

tous les Français revinrent à la Tortue fort honteux d'avoir entrepris une guerre injuste dont ils avaient tiré si peu d'avantages. Cela en engagea plusieurs à abandonner la course et à se faire habitants.

X

GUERRE CONTRE LES HOLLANDAIS

On commençait alors à défricher la fameuse plaine du Cap Français, douze lieues à l'est de la Tortue. L'on commença par l'endroit où est aujourd'hui la ville de ce nom, dont la plus grande partie du terrain était occupée par un nommé Gobin, calviniste de religion, qui fut le premier habitant de cette plaine.

Les flibustiers qui voulurent continuer leur profession en trouvèrent bientôt l'occasion favorable dans la guerre qui s'alluma entre nous et les Hollandais. Il y avait de beaux coups à faire sur cette nation qui trafique par tout le Nouveau-Monde. Il s'en fit effectivement plusieurs, mais la colonie n'y eut de part en corps que dans la première expédition qui se fit sur l'île de Carasol, dont il nous faut maintenant parler.

Cette île qu'on peut compter au nombre des Antilles est au onzième degré de latitude septentrio-

nale. Les Indiens l'appelaient Curaçao, nom que les Espagnols lui ont conservé jusqu'à ce jour. Ce n'est qu'un rocher de quelques lieues de circuit, il n'a d'autres commodités que celle d'un beau port et d'être au voisinage du continent éloigné de treize lieues seulement ; cela donne une grande facilité aux Hollandais qui en étaient alors les maîtres pour entretenir avec les Espagnols un commerce réglé dont ils tirent, tous les ans, plusieurs millions de piastres.

M. de Baes qui commandait en ce temps-là sur toutes les colonies françaises des Antilles, en qualité de lieutenant-général, résolut de leur enlever ce poste en se servant de quelques vaisseaux du Roi, qui se trouvèrent alors dans les îles et auxquels il joignit tout ce qu'il put trouver de barques sur toutes ces côtes. Il détacha un des vaisseaux, nommé l'*Infante*, pour la Tortue où il envoya des ordres à M. Ogeron de l'aller trouver avec le plus de flibustiers qu'il pourrait.

M. Ogeron rassembla en diligence quatre cents hommes et s'embarqua avec eux dans ce vaisseau. Lorsqu'ils furent par le travers de Portorie, la mer grossit étrangement d'un furieux vent du nord, qui jeta le bâtiment à la côte où il s'échoua; mais, de bonne fortune, ce fut sur un banc de sable et si près de terre, qu'il fut aisé à tout l'équipage de s'y sauver avec leurs armes et une partie de leur bagage. M. de Baes, lassé d'attendre ce vaisseau qui n'arrivait point, ne laissa pas de poursuivre son entreprise. Il fut se présenter devant Corasol, dont il fit sommer le gouverneur de se rendre. Celui ci envoya des députés pour conférer avec le général français. L'on n'a pas su ce qui se passa dans ces conférences,

mais M. de Baes leva le camp et s'en retourna à la Martinique, sans rien faire, soit que par l'absence des flibustiers il ne fût pas assez fort pour réduire les Hollandais, soit qu'il se soit laissé corrompre par leur argent. Cependant, l'équipage de l'*Infante* échoué à Portorie ne savait quel parti prendre. Les flibustiers soutenaient qu'on ne pouvait en sûreté se rendre aux Espagnols, qui prétendaient encore en ce temps-là qu'on ne pouvait, sans leur permission, naviguer en Amérique, et qui se croyaient en droit d'en faire un crime à ceux qui l'entreprenaient autrement ; qu'en conséquence ils ne manqueraient pas de les arrêter tous et de leur faire un mauvais parti, si l'on était assez imprudent pour se rendre ; donc, il valait mieux se fortifier dans l'île et y tenir bon, en attendant des secours de la Tortue où l'on tâcherait cependant de donner avis de l'état où ils étaient réduits. M. Ogeron appuyait fort cet avis et fit ce qu'il put pour le faire prévaloir.

Mais M. de Montorquié, capitaine de ce vaisseau, ne pouvant se persuader qu'on pût être nulle part en danger, à l'abri de la paix, résolut d'user de bonne foi avec les Espagnols, et voulut absolument qu'on se rendît à eux, ce qui fut fait. La suite fit bien voir que les aventuriers ne s'étaient pas trompés et qu'ils étaient parfaitement instruits du génie des Espagnols de l'Amérique et, en particulier, de ceux de Portorie où il n'y avait guère que de la canaille et des gens de néant. On ne s'y fit effectivement aucun scrupule de violer en cette occasion le droit des gens. On les fit tous prisonniers et on les traita avec beaucoup d'indignité. Pourtant les Espagnols, qui n'avaient pas plus de quinze cents

combattants dans cette île, auraient pu remarquer qu'au nombre où ils étaient, les Français eussent pu s'en rendre les maîtres, s'ils avaient voulu se servir de l'avantage de s'y trouver, après leur malheur, les armes à la main.

Les plus distingués eurent pour prison la ville de Portorie, et on dispersa les autres deux à deux dans les Hatos de la campagne. M. Ogeron fut de ces derniers, parce qu'étant vêtu fort simplement les Espagnols ne purent se persuader qu'il fût le gouverneur de la Tortue ; peut-être ne faisaient-ils semblant de n'en rien croire que pour le perdre plus sûrement. Quoi qu'il en soit, ils déférèrent constamment les honneurs de gouverneur à M. de Pouancey, son neveu, qui avait plus l'air d'un « cavalier ».

M. Ogeron s'en mit fort peu en peine et, bien loin de faire aucune instance pour se faire reconnaître, il affecta au contraire de cacher son nom et sa qualité, ravi d'être à la campagne avec le commun des prisonniers, soit qu'il la considérât comme une prison plus spacieuse et moins incommode que la ville ou qu'il espérât y trouver plus aisément les moyens de se sauver, comme il arriva effectivement. Car, ayant fait rencontre d'un méchant canot échoué sur le rivage de la mer, il s'en saisit, et y étant entré lui quatrième, il se commit à la merci de ce léger esquif, sans vivres, sans aucune autre provision, n'ayant pour tout secours que des morceaux de planches qui leur servaient de rames et leurs chemises de voiles avec leurs chapeaux.

Ils arrivèrent en cet état plus morts que vifs à la presqu'île de Samana où ils eurent le bonheur de trouver quelques boucaniers qui ne négligèrent rien

pour rétablir leur gouverneur; l'un d'eux se dépouilla de sa chemise pour la lui donner.

Ils le reconduisirent ensuite dans leurs canots à la Tortue dont les habitants furent d'autant plus ravis de le revoir, qu'ils avaient extrêmement appréhendé pour sa vie, car d'autres prisonniers, échappés avant lui, avaient rapporté que les Espagnols avaient déjà massacré plusieurs Français d'entre ceux qui étaient retenus à la campagne, et qu'il y avait lieu d'appréhender qu'ils n'en fissent autant de ceux qui étaient restés. En effet, l'on apprit dans la suite qu'ils n'avaient donné quartier à aucun et que seuls s'étaient sauvés ceux qui avaient usé d'industrie à l'exemple de leur gouverneur.

Les officiers prisonniers dans la ville ne furent guère plus épargnés. On les embarqua, au nombre de dix-sept, dans un vaisseau dont le capitaine avait ordre de les passer en terre ferme, afin d'être ensuite conduits dans le Pérou d'où, apparemment, ils ne seraient jamais revenus. Mais ce vaisseau fut pris dans sa route pour la Havane où il devait se rendre d'abord, par un corsaire anglais, nommé Pitrians. Ce ne fut pas sans se défendre vigoureusement que le capitaine espagnol se rendit, et il perdit cent hommes dans le combat et y reçut lui-même cinq coups de fusil. Il ne s'attendait pas apparemment qu'on lui fît quartier, ni à ses gens, mais il fut heureusement trompé, car la générosité française alla si loin dans cette occasion qu'au lieu d'user de représailles sur des gens esclaves des ordres de leurs gouverneurs et peut-être même de leur prince, ils obtinrent par leurs prières, du capitaine anglais, qu'il ne serait fait aucun tort à ceux qui étaient

restés du carnage. M. de Pouancey, en particulier, prit un tel soin du capitaine espagnol, qu'après l'avoir fait guérir de ses blessures, il lui procura la liberté.

Outre la gloire que l'aventurier Pitrians acquit par une si belle action qui sauvait la vie à tant d'honnêtes gens, il eut encore la joie de trouver dans sa prise cent mille écus en réales ou escalins d'Espagne, destinés à payer la garnison de la Havane.

Quand M. Ogeron se fut un peu délassé à la Tortue de ses fatigues passées, il crut de son devoir de retourner armé à Portorie, pour se faire rendre les prisonniers, si par hasard il en restait encore quelques-uns en vie, ou, en tous cas, pour venger leur mort.

Il assembla, pour cet effet, quatorze à quinze cents hommes et, s'étant mis à leur tête, il fut prendre terre dans cette île. Il détacha aussitôt un officier vers le gouverneur, pour lui demander les Français qu'on retenait si injustement ; ce n'était que pour voir quelle serait sa réponse. L'Espagnol fut fort embarrassé à en faire aucune ; il répondit toutefois, pour gagner du temps, qu'on allait les chercher et qu'ils ne tarderaient pas à paraître. Mais M. Ogeron n'ignorait pas qu'ils étaient tous morts ou partis ; il se répandit sans tarder par toute l'île avec son armée, faisant main basse sur tout ce qu'il trouvait et ravageant tous les Hatos, où il fit un dégât inconcevable.

Les Espagnols n'osèrent l'attaquer pendant toute cette expédition ; mais, s'étant imaginé qu'ils pourraient aisément le surprendre à son retour vers le bord de la mer où ses bâtiments étaient à l'ancre, ils lui dressèrent une embuscade. Ils ne furent pas

tout à fait trompés dans leur conjecture, car, après que les Français eurent porté l'effroi et la désolation par toute l'île, ils furent à leur retour donner droit dans le piège. Ils perdirent quinze hommes dès la première décharge qu'on fit sur eux, mais s'étant ensuite reconnus et ranimés, ils donnèrent sur les Espagnols avec tant de résolution, qu'ils leur firent lâcher pied et en firent un horrible massacre.

M. Ogeron se rembarqua dans ses bâtiments et s'en retourna à la Tortue, un peu consolé de la mort de ses gens par la vengeance qu'il en venait de tirer et qui n'était qu'un léger prélude. Il formait en effet le dessein d'enlever toute l'île Saint-Domingue aux Espagnols, qui nous déclarèrent cette année la guerre, en faveur des Hollandais réduits à la dernière extrémité.

L'on peut dire qu'il ne put s'y mieux prendre qu'il ne fit. Sa vue était de renfermer de toute part les Espagnols, afin de les obliger de se ranger sous la bannière française, comme les Anglais avaient aisément réduit ceux de la Jamaïque, après qu'ils se furent saisis des côtes de cette île.

M. Ogeron commença, dans ce dessein, par faire habiter la côte du sud de l'Ile vers l'ouest où il n'y avait encore que des boucaniers ; il envoya en même temps une colonie dans la presqu'île de Samana afin que les Espagnols, serrés de tous côtés par les Français, n'eussent presque plus de sortie à la mer que du côté de la ville Saint-Domingue, qu'il se proposait de réduire par quelque autre moyen.

Ceux qui furent envoyés à la côte du sud dans la plaine dite le fond de l'Ile-à-Vaches, n'y tinrent pas longtemps, parce que les Espagnols furent à eux

dans des pirogues et détruisirent leurs premiers essais d'habitations. Cet échec ne rompit pas les mesures principales de M. Ogeron qui suspendit seulement celles prises de ce côté-là où il paraissait moins nécessaire de pourvoir, mais il s'appliquait à former et à faire fleurir la colonie de Samana qu'il crut être d'une extrême conséquence.

Samana est une péninsule vers la pointe de l'est de l'île Saint-Domingue, à laquelle elle est unie par un isthme d'un quart de lieue de large seulement et qui est aisé à défendre pour n'être qu'un pays marécageux. Elle a quatre à cinq lieues de largeur moyenne, sur quinze à seize de long et, environ, quarante de circuit. Elle court dans sa longueur à l'est sud-est et laisse ouverte au même vent une baie profonde de quatorze lieues entre elle et l'île Saint-Domingue. Le mouillage en est bon, sûr et si commode, que les vaisseaux peuvent s'y amarrer à terre. Son terrain, quoique montagneux, est des plus fertiles et, si l'on en croit ceux qui y ont autrefois fait leur séjour, nous en avons peu dans la grande île qui l'égale en bonté. Elle a du moins ce double avantage, étant placée à la tête de l'île, de servir d'atterrage à tous les bâtiments qui, venant d'Europe, vont d'abord la reconnaître et de pouvoir facilement lier commerce avec les Petites-Antilles dont elle est à portée par son voisinage.

Les aventuriers l'avaient regardée, dès les commencements, comme une seconde Tortue et ils n'avaient pas manqué d'envie de s'en emparer ; mais ils firent réflexion que si, de là, ils pouvaient porter des coups de bien près aux Espagnols, ils s'exposaient aussi à en recevoir, à cause de la proximité

de la ville de Saint-Domingue qui n'en est éloignée que de vingt lieues au plus. Ainsi ils s'étaient attachés de préférence à la Tortue où il leur était plus aisé de s'établir, ayant moins de risques à courir. Il était néanmoins passé de temps en temps des boucaniers à Samana pour y vaquer à l'exercice de la chasse, et c'était là la seule espèce d'établissement qu'il y avait eu jusqu'alors dans cette presqu'île, tant de notre part que de celle des Espagnols qui n'y ont jamais eu ni villes, ni bourgades.

Quelques habitants de la Tortue y passèrent alors, par ordre de M. Ogeron, sous la conduite d'un certain Jamet, à qui on donna le commandement sur les autres et qui, pour cette raison, était communément traité par les railleurs de marquis de Samana.

Il n'y passa d'abord que des hommes, mais il ne tarda pas à y arriver aussi des femmes par la voie d'un vaisseau malouin qui en était chargé pour la Tortue et qui relâcha en passant à Samana. A cette occasion, la plupart de ceux qui y étaient se marièrent. Ils se rendirent pour cela à bord du vaisseau d'où chacun enleva la sienne, après en avoir payé le prix au marchand.

Cette colonie encore naissante reçut plutôt par là un nouveau lustre qu'un véritable accroissement, car, dans le fond, il ne fallait pas là des femmes encore sitôt, afin de ne point amollir le courage de ces premiers coloniseurs, qui, ayant à être plus soldats qu'habitants, ne faisaient que s'embarrasser d'un meuble inutile et donner, par ce moyen, plus de prise à leurs ennemis.

M. Ogeron partit alors pour la France, tant pour y faire, comme il disait, de nouvelles cargaisons de ces

sortes de chaînes, que pour proposer à la Cour son dessein touchant l'envahissement de toute l'île Saint-Domingue sur les Espagnols. On dit qu'il eut l'honneur de parler à Sa Majesté qui entra fort dans ses vues. On entrevit dès lors, comme M. Ogeron le faisait remarquer, que, si une fois on se rendait bien maître de la presqu'île de Samana, il serait aisé ensuite de faire la conquête de la partie orientale de l'île Saint-Domingue, comme après la prise de la Tortue, l'on s'était saisi sans peine des provinces de l'Occident. Il s'offrit lui-même à faire le coup si on voulait le seconder d'une forte escadre par mer, pendant qu'il irait par terre la tête des gens de la côte attaquer la ville de Saint-Domingue. Il se promettait qu'après la conquête de cette place, la seule fortifiée dans l'île, les autres se rendraient d'elles-mêmes et que tout serait obligé de plier sous le joug de la domination française. Ce dessein était digne d'une grande âme telle que l'avait M. Ogeron et je ne sais, vu la disposition favorable où la Cour paraissait être à son égard, s'il lui eût été plus difficile de l'exécuter que de le former, sans la mort qui, l'ayant enlevé à Paris sur la fin de cette année, rompit le fil d'un si beau projet qui s'évanouit avec lui.

Il fut généralement regretté, tant à la Cour que dans son gouvernement dans l'étendue duquel il a contribué, par ses soins et par ses libéralités, à établir deux fois plus d'habitants qu'il n'en avait trouvé lorsqu'il y entra ; par où il paraît que c'est à juste titre que les colonies de Saint-Domingue le regarderont à jamais comme leur fondateur. S'il n'y a pas acquis de grands biens, comme ont fait presque

tous ses successeurs dans des temps moins favorables, nous avons en cela des nouvelles marques de son intégrité et de son désintéressement. Il n'eut pas laissé cependant de s'enrichir et cela, par les voies les plus légitimes et les plus innocentes, s'il n'avait été la victime de la compagnie d'Occident qui, ayant mal fait ses affaires, lui est demeurée redevable de grosses sommes jamais acquittées. Cette compagnie, encore plus funeste à nos colonies dont elle retarda beaucoup l'accroissement, fut obligée de remettre, cette même année, toutes les îles françaises entre les mains du Roi qui, depuis ce temps-là, en est le seul seigneur. Seule cette nouvelle fut capable de consoler un peu les habitants de la Tortue et côte Saint-Domingue, de la mort d'un gouverneur aussi cher que celui qu'ils venaient de perdre.

XI

MONSIEUR DE POUANCEY

Lorsque M. Ogeron était parti pour la France, il avait laissé deux officiers pour commander en son absence avec une autorité égale, chacun dans son département, savoir M. de Pouancey, son neveu, à la côte de l'ouest, et M. de Cussi à la Tortue et sur la côte du nord de l'île Saint-Domingue. Dès qu'ils eurent appris la mort de M. Ogeron, ils entrèrent en concurrence pour le gouvernement ; mais, le souvenir encore tout récent et extrêmement précieux que le Roi avait d'un aussi excellent homme que l'était M. Ogeron, fit que M. de Pouancey l'emporta aisément sur son compétiteur. L'on ne pouvait d'ailleurs faire un meilleur choix, car rien ne ressemblait mieux à l'oncle que le neveu. Il était brave comme lui, populaire, désintéressé et visait uniquement à la gloire de son Roi et de sa nation.

Il semblait né pour commander, tant il avait l'air noble et même une apparence un peu hautaine,

mais il sut la tempérer toujours par tant de douceur et de bonté, qu'il se ménagea constamment l'affection de tous. Il était grand ennemi, comme son oncle, des avocats et des procureurs et ils ne souffrirent jamais que de leur temps il en vînt aucun à Saint-Domingue, de peur que les procès n'y entrassent avec eux. Il est vrai que leur conduite ne fut pas en cela généralement approuvée et qu'il y en eut pour prétendre que s'ils en usaient de la sorte c'était afin de n'être pas éclairés par ces sortes de gens sur les lois, et pour demeurer seuls les arbitres souverains des biens et de la vie des habitants.

M. de Pouancey avait autant à cœur l'avancement de la colonie que M. Ogeron, mais il ne porta pas ses vues si loin, soit qu'il eût l'esprit moins vaste ou qu'il crût devoir agir avec plus de prudence. Il songea plus à maintenir les conquêtes déjà faites, qu'à en tenter de nouvelles. Bien loin de poursuivre le dessein de son oncle qui avait été en France pour se procurer un armement contre les Espagnols, il envoya des ordres aux habitants de Samana d'abandonner cette presqu'île et d'aller habiter au Cap français pour en fortifier la colonie naissante. Il en usa ainsi croyant impossible à ces deux colonies de se soutenir l'une sans l'autre, pour être trop au voisinage des Espagnols qui menaçaient tous les jours de les envahir.

Les habitants de Samana eurent peine à déférer à ces ordres et ils ne promirent de les suivre que lorsqu'ils auraient peu à peu retiré leurs effets et consommé leurs vivres ; mais ils n'en eurent pas le loisir et ils hâtèrent eux-mêmes leur ruine par une entreprise à contre-temps.

Il y a dans la grande île, environ à quinze lieues de Samana, un bourg appelé le Cotui, l'un des principaux que les Espagnols tiennent sur Saint-Domingue. Il ne s'y fait, comme dans tous les autres, d'autre commerce que de cuirs et de suif. Les Français de Samana allèrent l'attaquer et le prirent facilement, mais aussi sans y faire grand butin.

Cette entreprise de peu de conséquence irrita plus les Espagnols qu'elle ne les humilia. Ils résolurent d'en tirer vengeance, et ne tardèrent pas à trouver l'occasion favorable dans la perfidie d'un Français. Ce traître leur représenta qu'il y avait peu d'habitants sur cette péninsule où l'on ne trouverait presque que des femmes, une partie des hommes étant en mer et l'autre à la chasse et que, pour peu qu'on prît bien ses mesures, l'on pourrait en un même jour surprendre ceux qui étaient restés sur les habitations et envelopper les chasseurs qui avaient leur boucan dans un endroit appelé « la montagne ronde » et où il s'offrait de les conduire.

Les Espagnols profitèrent des lumières données par ce perfide et acceptèrent ses offres. Ils se mirent sous sa conduite et ils réussirent, comme il le leur avait fait espérer. Ils passèrent au fil de la lance les hommes et les femmes qui se trouvèrent sur les habitations et puis, étant tombés la nuit au dépourvu sur les chasseurs qui ne s'attendaient à rien, ils en firent la même boucherie. Il y eut cependant plusieurs des uns et des autres qui se sauvèrent dans les bois et qui, s'étant embarqués dans des canots, portèrent les restes de leur misérable colonie au Cap Français où quelques-uns de ces réchappés sont encore vivants en 1715.

Toutes les autres colonies de Saint-Domingue grossissaient à vue d'œil, en dépit des Espagnols qui faisaient des efforts inutiles pour en empêcher l'accroissement. Déjà, elles paraissaient entièrement affermies, lorsqu'il survint un accident qui en eût causé la ruine si l'ennemi avait eu l'adresse d'en profiter.

L'on fit, au commencement de cette année, un armement considérable en France, sans qu'on pût pénétrer d'abord à quoi il était destiné. Ceux qui crurent qu'on avait en vue une place de l'Amérique, ne virent pas d'autre ville que Saint-Domingue. L'on se souvenait encore de ce que M. Ogeron avait proposé là-dessus, peu d'années auparavant, mais il était mort et personne depuis lui n'avait poursuivi cette affaire.

C'était à l'île de Tabago qu'on en voulait. Les Etats de Hollande l'occupaient depuis quelque temps, mais c'était encore une assez faible colonie. Ce fut sur un endroit si chétif qu'un si gros orage fut fondre. M. le comte d'Estrées, depuis maréchal de France, qui commandait cette armée navale composée de vingt vaisseaux de ligne, sans compter les brûlots, enleva sans peine ce poste aux Hollandais mais il l'abandonna après en avoir chassé les habitants. L'île de Tabago est depuis toujours demeurée déserte, comme étant de peu de conséquence, marque trop certaine qu'elle ne méritait pas qu'on fît contre elle de si grands efforts.

Après cette expédition, M. d'Estrées voulut faire la même chose sur Corasol, encore peu fortifiée, mais qui passait pour une place de tout autre importance que Tabago. Comme l'on avait déjà échoué

une fois dans cette entreprise, il crut qu'il ne fallait rien tenter de nouveau sans le secours des aventuriers. Il avait eu la précaution, dès qu'il était arrivé aux Petites-Antilles, de dépêcher M. le commandeur de Flacourt avec trois vaisseaux vers M. de Pouancey, pour lui porter des ordres de rassembler le plus de gens et de vaisseaux de la côte qu'il pourrait, et de l'aller rejoindre avec eux au rendez-vous, qui était l'île de Saint-Cristophe, pour quelque grande expédition.

M. de Pouancey crut qu'on avait pour le moins en vue la plus forte place de l'Amérique ; il amassa jusqu'à quinze cents hommes, quoiqu'il vît bien que pendant son absence, nos colonies demeureraient fort exposées. Il jugea seulement à propos, avant de partir, de faire une apparition avec huit cents hommes du côté du bourg espagnol Goava, afin de marquer par là que les Français songeaient bien plus à attaquer qu'ils ne craignaient de l'être eux-mêmes.

Cela fait, il s'embarqua avec son monde, partie sur les trois vaisseaux du Roi et l'autre sur des bâtiments appartenant aux flibustiers. Ils furent obligés de relâcher chemin faisant à Puerto-de-Plata d'où un jeune garçon, qui échappa de la flotte, fut avertir les Espagnols de Santo Jago que les Français étaient presque tous partis et qu'il ne restait plus guère que les femmes et les invalides sur les habitations.

Cependant M. de Pouancey arriva à Saint-Christophe où il fut bien reçu de M. d'Estrées, dont il avait exécuté les ordres ponctuellement et d'une manière qui le mettait en état de tout entreprendre. Mais lorsqu'il sut que cet amiral n'en voulait qu'à

Corasol, il ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise de ce qu'on faisait de si grands préparatifs contre une bicoque de forteresse dont il offrit de se rendre maître avec trois cents flibustiers, pourvu que quelques vaisseaux de la flotte lui gardassent le port. Il se repentit alors d'être venu de si loin et avec de si grandes forces pour si peu de chose, au danger de perdre l'une des plus belles îles du monde pour gagner un rocher qu'on quitterait peut-être, comme l'on venait de faire de Tabago, quand on s'en serait emparé.

M. d'Estrées ne disconvint point qu'on ne pût réduire Corasol avec beaucoup moins de force qu'on en avait, mais enfin c'était à la flotte entière à faire le coup puisqu'elle n'était envoyée que pour cela. L'on mit donc à la voile après les fêtes de Pâques et on fit route sur Corasol, toute l'armée marchant dans une même pompe et avec une pareille ordonnance de bataille, que si l'on avait eu dessein d'aller affronter tout le continent de l'Amérique. Après quelques jours de marche, lorsqu'on n'était plus qu'à peu de lieues des îles d'Aves, qui sont entourées de brisants cachés sous l'eau, M. d'Estrées envoya sur le soir des ordres à tous les vaisseaux de courir toute la nuit une aire de vent qui portait directement sur ces îles, dont il se croyait bien loin, trompé en cela par une fausse estime. Du Breuil, son premier pilote, l'avertit qu'on allait échouer si l'on ne changeait au plus tôt de route.

M. d'Amblimont, qui commandait un des vaisseaux de l'escadre et qui fut depuis lieutenant-général au gouvernement des îles, lui envoya donner le même avis. Mais l'amiral fit peu de cas

de ces remontrances et ne révoqua point ses ordres, en sorte que sur le minuit, dix-huit vaisseaux de ligne qui marchaient de front ou à peu de distance les uns des autres, donnèrent presque en même temps sur les récifs où ils se brisèrent et s'ouvrirent en moins de rien. Il n'y eut que le *Bourbon*, commandé par Sourdis, le *Dromadaire*, grosse flotte, avec deux brûlots et l'hôpital de l'armée, qui eurent le temps de rebander, pour être restés un peu à l'arrière, ne marchant pas si bien que les autres. Ils servirent à retirer les équipages des bâtiments échoués, dont il y eut peu de monde de noyé ; encore ne fût-ce guère que des matelots qui s'amusèrent à défoncer des barriques de vin. Quoique les bâtiments flibustiers, qui étaient bien une douzaine, tirassent moins d'eau, plusieurs se perdirent de même pour n'avoir pas viré de bord à temps. M. de Pouancey s'embarqua avec ses gens dans ceux qui avaient échappé et il reprit en diligence la route de Saint-Domingue où il y avait lieu de craindre que les Espagnols, profitant de son absence, n'eussent fait quelque irruption dans nos colonies.

En effet, sur le rapport que leur avait fait le jeune garçon qui s'était réfugié chez eux, et qu'ils avaient vérifié par leurs espions, ils avaient assemblé tous leurs combattants dans le dessein de nous tomber dessus de toute part. Mais comme ils étaient dans une appréhension continuelle du retour de M. de Pouancey et qu'ils ignoraient la destinée de la flotte qu'il était allé joindre, ils se tinrent eux-mêmes sur leurs gardes, et n'entreprirent rien de considérable. Ils parurent seulement devant le cap Français où ils massacrèrent quelques misérables qu'ils trou-

vèrent à l'écart. Les Hollandais, de leur côté, voulurent avoir leur revanche. Ils parurent, avec quelques vaisseaux, à la hauteur du petit Goave, sur la côte de l'ouest, où ils nous enlevèrent le long de cette côte douze vaisseaux chargés de tabac et puis, en achetèrent encore une plus grande quantité des habitants. M. du Casse, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, et qui était alors un bon marchand, acheta des Hollandais son vaisseau, lequel était du nombre de ceux qui tombèrent entre leurs mains.

Cependant M. de Pouancey, de retour à la Tortue, cherchait à consoler ses gens qui étaient au désespoir d'avoir, comme ils parlaient, perdu leur voyage. Il leur proposa une entreprise sur la ville de Santo Jago de Cuba, ancienne capitale de cette île, mais à qui la Havane dispute aujourd'hui cette prééminence. Huit cents hommes s'enrôlèrent pour cette expédition. Grammont, fameux capitaine flibustier de ce temps-là, devait les commander par mer et M. de Franquenai, lieutenant du Roi au cap Français, quand on serait à terre. Le débarquement se fit sans aucun risque et sans être découvert au sud-est de la ville. Ils s'en approchaient déjà à la faveur d'un beau clair de lune et comptaient la surprendre au point du jour, lorsqu'un accident troubla leur marche et les déconcerta entièrement. Ils ne firent, faute d'un bon guide, que tournoyer autour d'une colline; et ce qu'il y eut de plus plaisant fut que l'avant-garde était venue par ce manège à rencontrer ceux qui marchaient à la queue. On se chargea de part et d'autre avant de se reconnaître ; ce qui ne se fit que lorsqu'on s'entendit parler français et crier « tue, tue! » Le feu cessa aussitôt, mais c'en fut assez

pour faire manquer l'expédition, car le jour étant survenu et les Espagnols s'étant assemblés au bruit des coups de fusil qu'on avait tirés, il y aurait eu de la témérité à aller attaquer une ville qui peut mettre en peu d'heures sur pied quatre mille combattants.

On appareilla à l'instant pour s'en retourner à la Tortue où l'on rit longtemps de cette méprise.

Les flibustiers ne furent pas partout si infortunés, car, sans parler de leurs exploits sur mer qui sont sans nombre, les villes de Puerto del Principe, dans l'île de Cuba, de Saint-Thomas ou d'Orénoque sur la rivière de même nom, celle de Truxillo dans le continent et plusieurs autres, furent prises et pillées. Celle de Maracaïbo le fut une troisième fois par Grammont qui y demeura six semaines à s'y divertir. Le plus fameux flibustier de ce temps-là, outre ce dernier dont il sera encore parlé, fut un certain Bernanos que le Roi a honoré, depuis, de la majorité de Port-de-Paix.

Il y eut même alors des aventuriers de la plus haute qualité en la personne du marquis de Maintenon, qui vint aux îles se mettre à la tête de quantité de flibustiers avec lesquels il ravagea en particulier les îles de la Trinité et de la Marguerite sur les Espagnols. Mais la paix s'étant conclue cette année, le dix d'août, à Nimègue entre la France, d'une part, et l'Espagne et la Hollande de l'autre, les aventuriers se virent contraints de mettre fin à leurs expéditions. Cette paix est proprement l'époque de l'affermissement des colonies françaises dans Saint-Domingue. Car les Espagnols, à qui l'expérience de longues années avait appris qu'il n'y avait nulle apparence de débus-

quer les Français de la partie de cette île qu'ils avaient occupée, semblèrent alors la leur céder tacitement. Ils firent dans nos colonies ce qu'ils n'avaient pas fait après les autres traités de paix, et nous fûmes aussi parmi eux avec une liberté entière pour le commerce de part et d'autre, au grand avantage des deux nations.

M. de Pouancey ne survécut que de deux ans à la conclusion de la paix sans que, pendant ce temps-là, il se soit rien passé de considérable, qu'une révolte de nègres au Port-de-Paix, qui fut comme un dernier danger couru par nos colonies.

Il y avait au Port-de-Paix un nègre, appelé Padrejan, qui avait été autrefois au service des Espagnols mais d'où il s'était sauvé à la Tortue, pour avoir tué son maître. On lui avait donné la liberté en qualité de transfuge et il s'était mis à défricher une habitation dans le quartier du Massacre, dit aujourd'hui de Saint-Louis.

Comme un mauvais naturel ne se corrige pas aisément et qu'une méchante action ne lui sert d'ordinaire que d'acheminement à quelque autre, il débaucha secrètement quelques-uns de nos esclaves avec lesquels il entreprit de massacrer tous les Français de ces quartiers-là et de se retirer ensuite chez les Espagnols de qui il espérait, à la faveur de cette nouvelle perfidie, obtenir le pardon de la première.

Il n'y avait encore en ce temps-là qu'assez peu de noirs dans la colonie, et ceux qui y étaient avaient la plupart été enlevés aux Espagnols dans les descentes que les flibustiers faisaient souvent sur leurs terres. Comme il était resté à plusieurs d'entre eux quelque envie de retourner chez leurs anciens

maîtres, Padrejan n'eut pas de peine à en intéresser quelques-uns dans sa conspiration.

Il grossit sa troupe jusqu'au nombre de 25 qui, tous, s'armèrent de ce qu'ils purent et se mirent à courir le pays entre le Port-Margot et le Port-de-Paix, tuant et massacrant tout ce qu'ils rencontraient. L'on compte qu'il y eut plus de 25 personnes qui périrent, d'abord dans les quartiers du Borgne, de Sainte-Anne et de Saint-Louis, qu'on commençait seulement d'habiter ; après quoi les révoltés, ne se sentant pas encore assez forts pour attaquer le Port-de-Paix, ils furent se poster sur l'une des plus hautes montagnes de l'île, la montagne de Tarare, entre les quartiers de Sainte-Anne et de Saint-Louis. Là, ils se firent une espèce de fort, par de grands abatis de bois qu'ils mirent les uns sur les autres. Ils prétendaient y tenir ferme jusqu'à ce qu'ils fussent renforcés de leurs autres camarades, qu'ils présumaient devoir se révolter à leur exemple, afin d'achever tous ensemble leur ouvrage d'iniquité. Ils allaient cependant en partie de côté et d'autre, à dessein de débaucher d'autres esclaves ou de les enlever de force et de tuer les Français qu'ils pourraient trouver à l'écart ou peu sur leurs gardes. M. de Pouancey, qui était au Port-de-Paix, ne fut pas peu embarrassé dans cette conjoncture. Il n'était pas aisé de réduire les rebelles dans un lieu qui, par sa situation, était presque inaccessible, et, comme l'on supposait qu'ils s'y défendraient en désespérés, il était encore plus difficile de trouver qui voulût courir les risques d'une telle entreprise. Il n'y avait aucun habitant qui se présentât pour cela, les uns s'excusant sur leur santé, et les autres sur le peu d'usage de courir les bois,

depuis qu'ils s'étaient mis à défricher des habitations.

Cependant le danger pressait, et l'on entendait tous les jours parler de désertion de nègres ou de nouveau massacre d'habitants, lorsqu'il vint à passer par le Port-de-Paix une troupe d'environ trente boucaniers qui revenaient de la province des Gonaïves où ils avaient leur chasse. M. de Pouancey leur proposa de rendre, en passant, un service essentiel à la colonie, qui serait d'aller attaquer les rebelles dans leur réduit et les dissiper ; ces gens intrépides, qui ne s'en firent pas même une affaire, donnèrent volontiers les mains à cela. Ils y furent sur-le-champ et, les ayant forcés dans leurs retranchements, ils en tuèrent sept, dont Padrejan. Les autres se sauvèrent dans les bois et tirèrent du côté des terres Espagnoles, dans le dessein de s'y rendre. Les boucaniers les poursuivirent longtemps, sans pouvoir les atteindre, tant la peur avait doublé leurs pas. Quand ils furent las de leur donner la chasse, ils envoyèrent avertir M. de Pouancey de leur faire couper chemin dans un endroit qu'ils indiquèrent et par où il fallait que les rebelles, à la route qu'ils faisaient, passassent nécessairement. Mais le gouverneur ne put commander du monde à temps, de sorte que les nègres s'échappèrent et se rendirent parmi les Espagnols qui les reçurent favorablement, parce qu'il n'y avait pas encore en ce temps-là de cartel établi entre eux et nous pour les esclaves fugitifs. M. de Pouancey, peu de temps après cette révolte, mourut au petit Goave où il s'était rendu pour quelque affaire ; il eut en mourant la consolation de laisser nos colonies en paix avec les Espagnols et en état

de se soutenir désormais, si la guerre avait à se déclarer de nouveau.

La plaine du cap Français à la côte du Nord se peupla beaucoup de son temps et celle du Cul-de-Sac, à la côte de l'Ouest, commença à se défricher.

XII

MONSIEUR DE CUSSY

Le gouvernement de l'île de la Tortue et côte Saint-Domingue semblait comme naturellement dévolu à M. de Cussy après la mort de M. de Pouancey, qui seul le lui avait disputé et l'avait emporté sur lui après celle de M. Ogeron. Il n'en était pas tout à fait indigne, personne n'étant plus que lui au fait de la colonie où il exerçait depuis longtemps la charge de premier lieutenant de Roi ; en sorte qu'il y eut eu une espèce d'injustice de lui refuser une place où la fortune l'avait jusqu'alors conduit pas à pas. D'ailleurs il avait des manières douces et populaires qui lui avaient gagné d'avance l'affection des aventuriers, mais il était de son aveu peu intelligent dans l'art militaire, n'ayant jamais servi en Europe ni fait, comme il disait, d'autre guerre qu'aux perdrix à la campagne. Ce n'était pas là toutefois son principal défaut ; il avait une passion extrême pour le commerce et l'on peut dire qu'il ne

fit autre chose pendant son gouvernement; outre qu'il faisait presque lui seul tout celui de dedans, il en entretint toujours un fort réglé au dehors avec les Espagnols, soit que nous fussions en guerre ou en paix avec eux ; il entrait là-dessus dans un détail qui allait jusqu'à la minutie, par où il s'attira peu à peu l'indignation et le mépris de ses habitants qui crurent que ces bas sentiments dans une âme si mercenaire et de pareilles liaisons et intelligences avec l'ennemi ne s'éloignaient pas beaucoup de la trahison dont il fut accusé jusqu'auprès du ministre.

Ce fut un malheur depuis irréparable pour la colonie que d'avoir eu en ce temps-là un gouverneur de ce caractère. Tout autre eût acquis toute cette île à la France par la conquête qu'il était aisé d'en faire pour peu qu'on eût voulu profiter des avantages que nous avions alors sur les Espagnols. Jamais leurs colonies n'avaient été si délabrées, si défaites, si humiliées ; on y tremblait au seul nom des flibustiers dont le nombre n'avait jamais encore été si grand, ni si formidable, et qui continua de s'accroître beaucoup.

La guerre s'étant déclarée entre la France et l'Espagne, tous les corsaires des autres nations vinrent se réfugier dans nos colonies pour y prendre des commissions françaises. L'on compte qu'il y eut alors au moins trois mille flibustiers sur ces côtes.

La ville de Saint-Domingue, forte par son assiette et par ses fortifications, n'était pourtant pas capable de tenir contre tant de gens et de résister à des forces si supérieures, qui eussent eu à leur tête un général entendu et expérimenté, du moins était-ce là le sentiment commun de toute la colonie, et

peut-être celui de M. de Cussy lui-même, mais les grandes expéditions ne tentent jamais les âmes peu sensibles à la gloire et toutes occupées d'un vil et sordide intérêt.

Cependant les flibustiers n'étaient pas gens à demeurer dans l'inaction et dans le repos à l'exemple de leur gouverneur et, comme par une espèce d'insulte et pour lui reprocher tacitement sa lâcheté qui lui faisait manquer le beau coup de se rendre maître de la ville de Saint-Domingue, ils furent prendre et piller plusieurs villes du continent dont quelques-unes surpassaient celle-ci en force et d'autres l'égalaient.

Les villes dont nos aventuriers se rendirent maîtres vers ce temps-là furent : Portobelo, Saint-François-de-Campêche, Saint-Thomas sur la rivière Orénoque, la Vera-Cruz et plusieurs autres. Les chefs qui eurent le plus de part à ces expéditions furent les capitaines Junqué, Michel, de Graffe, Vanhorne, Grammont, Le Sage, Grognet, Godefroi. Je les omets toutes ou je n'en toucherai qu'un mot en passant, aussi bien que les belles actions qu'ils firent en mer, comme faisant peu à mon sujet.

Il n'y a que l'expédition de la Vera-Cruz qui ayant eu des suites considérables pour cette colonie, mérite d'être rapportée plus au long. La Vera-Cruz, ville avec port sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, à la mer du Nord est environ au dix-huitième degré de latitude septentrionale et vers le deux cent soixante-dix-septième degré de longitude. Cette ville est proprement l'étape et le magasin de toutes les marchandises qui passent d'une Espagne à l'autre, ce qui la rend extrêmement opulente par le grand commerce

qui s'y fait ; peu l'égalent en richesses dans tout le Nouveau-Monde.

Les Espagnols qui en ont connu l'importance n'ont rien négligé pour fortifier son port où les vaisseaux mouillent entre le continent et une petite île appelée anciennement Vina. Ils ont bâti sur cette île une forteresse qu'on nomme Saint-Jean d'Olua[1] qui peut passer pour imprenable et qui a du moins cette commodité que les vaisseaux peuvent s'y amarrer tout le long aux créneaux sous le canon qui les défend de l'ennemi pendant que cette île les tient à l'abri des vents du nord, fort à craindre dans ces côtes-là.

La Vera-Cruz n'était alors fortifiée du côté de la terre que par une simple forteresse, où il y avait douze pièces de canon, ce qui n'empêchait pas cette ville de passer pour très forte, parce que, outre sa garnison royale et sa milice nombreuse, elle peut être secourue en peu de jours par toutes les forces de la Nouvelle-Espagne. C'est là où nous allons conduire nos flibustiers.

Le chef de cette entreprise fut le capitaine Laurent de Graffe, l'ennemi le plus formidable qu'eussent alors les Espagnols sur ces mers ; il rassembla douze cents flibustiers, tous gens d'élite, et qui avaient à leur tête les plus fameux capitaines de ce temps-là, avec lesquels il s'embarqua au petit Goave dans dix bâtiments, tant frégates que bateaux. Il montait un vaisseau de cinquante pièces de canon ; le capitaine Vanhorn, son vice-amiral, en commandait un autre de force à peu près égale, et avait

1. Ou d'Ulloa.

pour second le capitaine Grammont qui, par quelque coup de mer, avait été démonté du sien peu de temps auparavant. Les capitaines Junqué et Godefroi étaient aussi de la partie et commandaient chacun leur bâtiment. La difficulté était moins de se rendre maître de la Vera-Cruz que de la surprendre, et c'est à ce dernier point que visèrent uniquement nos flibustiers, persuadés que s'ils étaient découverts, on leur ferait dans la ville une mauvaise réception. Pendant qu'ils étaient à délibérer comment ils s'y prendraient, ils firent heureusement quelques prisonniers espagnols qui les tirèrent d'embarras en leur apprenant qu'on attendait à toute heure à la Vera-Cruz deux vaisseaux qui devaient y arriver de la côte de Caraque. Cette nouvelle servit de matière toute préparée au stratagème qu'on cherchait.

Les flibustiers mirent tout leur monde dans deux de leurs vaisseaux qui s'avancèrent la veille de l'Ascension de cette année jusqu'assez près du port de la ville, comme faisant mine d'y vouloir entrer, pendant que les autres tinrent le large hors de la vue. La ruse réussit ; l'on ne douta nullement dans la ville que ce ne fussent là les vaisseaux qu'on attendait, il n'y eut personne qui n'en témoignât de la joie et qui ne courût sur le rivage ou ne montât dans quelque tour pour les voir, car on les savait chargés de cacao dont on manquait presque absolument dans la ville et dont l'Espagnol ne se peut pas plus passer que des choses les plus nécessaires.

Pendant qu'on était attentif à les considérer, on s'aperçut que ces deux vaisseaux n'avançaient plus et semblaient même reculer, quoiqu'ils eussent tout le temps d'entrer et que le vent leur fût favorable ;

cela fit naître quelque soupçon aux plus défiants et l'on en fut avertir le gouverneur Don Luis de Cordoba. Celui-ci, qui avait ses lettres d'avis et qui voyait que le nombre et la grosseur de ces vaisseaux qu'on lui dépeignait répondaient parfaitement à ce qu'on lui en avait mandé, n'entra dans aucune défiance, pas même après que le commandant de la forteresse de Saint-Jean d'Olua fût venu lui-même l'avertir que certainement ces vaisseaux étaient ennemis et qu'il fallait s'en défier.

La nuit étant survenue là-dessus chacun fut se reposer tranquillement, sur cet air de sécurité que le gouverneur avait fait paraître. Vers minuit les flibustiers qui, cependant, avaient mis à terre dans un lieu appelé la vieille Vera-Cruz, à deux ou trois milles à l'ouest de la nouvelle, après avoir marché en diligence, arrivèrent dans la ville sans être découverts.

Ils se saisirent sans combat du gouverneur de la forteresse, de la ville et de tous les postes avantageux. Quelques soldats, qui s'échappèrent sur ces entrefaites, furent à la grande église sonner les cloches, ce qui, avec les coups de fusil qu'on avait entendu tirer, mit l'alarme parmi les bourgeois. Plusieurs, ne sachant encore ce que c'était, voulurent sortir de leur logis pour aller, à tout hasard, se ranger sous leurs drapeaux, mais trouvant toutes les avenues occupées et se voyant saluer par les mousquetades, ils rentrèrent dans leurs maisons plus promptement qu'ils n'en étaient sortis.

Les flibustiers furent les en déloger de bon matin et les enfermèrent tous, hommes et femmes, dans les églises où ces infortunés prisonniers furent sans

boire ni manger pendant trois jours que dura le sac de leur ville ; on leur fit rouler, après ce temps-là, quelques barriques d'eau ; plusieurs, ayant bu indiscrètement, moururent sur-le-champ. Il n'en fut pas ainsi des vivres qu'on leur envoya si petitement, que ces affamés n'eurent pas lieu d'en faire aucun excès et d'en étouffer.

Par bonheur pour ce peuple affligé, l'évêque de la ville des Anges[1], dont la Vera-Cruz dépend pour le spirituel, n'était pas bien loin de là à faire la visite de son diocèse ; il accourut aussitôt au secours de son troupeau. Etant arrivé près de la ville, il leva pavillon parlementaire, et ayant obtenu un sauf-conduit pour y entrer, il négocia la rançon des bourgeois et de la ville. Elle fut réglée à deux millions de piastres dont la moitié fut payée avant la fin du quatrième jour, et le reste dans les vingt-quatre heures suivantes, car les flibustiers couraient risque d'être accablés par le vice-roi du Mexique qui approchait avec de grandes forces.

Vers les onze heures du matin du cinquième jour, la rançon n'étant plus qu'à cinq lieues de la ville et le vice-roi à dix, les vigies françaises aperçurent du haut du clocher de la grande église une flotte de quatorze voiles qu'on ne douta nullement être celle de la Nouvelle-Espagne attendue d'Europe de jour en jour. Ils sonnèrent aussitôt les cloches et firent les signaux dont on était convenu, ce qui mit également l'alarme parmi les flibustiers et leurs prisonniers ; ceux-là craignant de se trouver entre deux feux, et ceux-ci appréhendant à tout moment d'être mas-

1. Los Angelès?

sacrés par les flibustiers afin de se voir moins d'ennemis sur les bras.

Les flibustiers étaient cependant les moins épouvantés parce qu'ils voyaient jour à la retraite, mais, comme il n'y avait point de temps à perdre, ils embarquèrent en diligence le meilleur de leur butin qui consistait en argenterie et en cochenille et temporisèrent tant qu'ils purent à s'embarquer eux-mêmes parce qu'ils attendaient à toute heure l'arrivée de l'autre moitié de la rançon qu'ils savaient n'être pas loin et qui, en effet, serait arrivée à temps si ceux qui la portaient, approchant de la ville, n'eussent entendu un grand bruit de canons dont ils ne purent deviner le sujet. Mais ce n'était que des décharges en l'air du canon de la forteresse de Saint-Jean que le commandant faisait faire comme pour insulter le gouverneur de la Vera-Cruz qui s'était laissé prendre si sottement. Il n'avait fait autre chose depuis le jour de la prise. Peut-être aussi que comme alors, il voyait la flotte espagnole s'approcher, il fit jouer plus qu'à l'ordinaire, son artillerie. Ce fut donc une nécessité aux flibustiers de partir, et ils le firent, dans des chaloupes et des canots, à l'entrée de la nuit, emmenant avec eux, à défaut de ce qui leur manquait encore de la rançon, tous les esclaves de la ville avec toutes les femmes ou filles noires ou mulâtresses quoique de condition libre, lequel nombre de prisonniers était environ de quinze cents personnes.

Ayant gagné leurs vaisseaux qui étaient mouillés à la baie du Sacrifice, à quelques lieues en mer de la Vera-Cruz, ils y passèrent le reste de la nuit en grande confusion et dans l'appréhension de se voir

insultés le lendemain par la flotte espagnole qui n'avait osé à son passage attaquer la flotte flibustine qu'elle n'avait vue que pour en être épouvantée elle-même, et se couler, comme elle avait fait, plus promptement dans le port de la Vera-Cruz, mais d'où il y avait danger qu'elle ne sortît après s'être un peu rassurée. C'est pourtant ce qu'elle n'osa faire tant les flibustiers étaient gens avec qui les Espagnols n'aimaient point d'avoir rien à démêler.

Cependant l'embarras de nos aventuriers était grand dans la baie du Sacrifice. Ils n'avaient ni eau, ni vivres et le départ pressait ; ils tinrent conseil au point du jour où les avis furent tellement partagés sur ce qu'on ferait des prisonniers que l'amiral et le vice-amiral s'étant pris de paroles et donné le défi, furent à l'instant se battre en duel sur une anse de sable où ce dernier reçut un coup d'épée. La querelle des capitaines devint celle des équipages qui allaient en venir aux mains si l'amiral Laurent n'avait sur l'heure mis à la voile avec la plupart des vaisseaux de la flotte, qui le suivirent après qu'on eut fait en hâte le partage du butin et des prisonniers auxquels on ne jugea pas à propos de donner la liberté. Après de longues contestations ces vaisseaux eurent une courte navigation et arrivèrent heureusement au petit Goave. Le vice-amiral Vanhorn, qui était blessé, resta encore un jour dans la baie du Sacrifice avec une patache et une barque longue qui l'accompagnaient ; après quoi il en partit pour faire route pour Saint-Domingue. Sa plaie, qui n'était qu'au bras, n'avait pas d'abord paru mortelle, mais le mauvais air du vaisseau l'ayant apparemment envenimée, il en mourut quelques jours après, fort

regretté de son équipage dont l'affection égalait l'estime qu'il avait pour lui. Il était Flamand de nation natif d'Ostende ; c'était bien l'un des hommes de son siècle des plus déterminés, il ne pouvait pas souffrir la moindre lâcheté dans aucun des siens qu'il ne leur cassât à l'instant la tête. Il laissa en mourant son vaisseau au capitaine Grammont qui le commanda depuis. Mais ce ne fut pas sitôt qu'il le put conduire dans cette île, parce que ce bâtiment faisant eau de toute part ne gouvernait presque plus.

Il fut, de cette façon, trois ou quatre mois en mer à combattre contre les vents et les courants, pendant lequel temps ils se virent réduits à une famine extrême, ce qui porta les plus impatients des flibustiers à demander qu'on jetât ce qu'ils avaient de prisonniers à la mer. L'affaire fut mise en délibération, mais la plus forte voix fut pour la négative.

La faim, la misère et la maladie arrachèrent bientôt à ces misérables une vie qu'un reste de pitié leur avait sauvée. Il en mourut près des trois quarts ; il n'en échappa guère que les jeunes filles qui eurent le plus de part au secours qu'une tendre compassion a coutume d'inspirer. Elles auraient enfin subi le même sort et tous les flibustiers après elles, sans l'heureuse rencontre qu'on fit d'un vaisseau espagnol chargé de farine et qu'on prit, ce qui sema la joie et l'abondance parmi nos aventuriers qui ne tardèrent point à essuyer d'autres épreuves.

Leur patache s'étant séparée du vice-amiral fut rencontrée et prise par l'armada espagnole, autrement la flotte qui croise continuellement sur ces mers pour en écarter les corsaires. Il n'y eut que les flibustiers qui étaient dedans et qui, s'étant jetés

dans leur chaloupe, eurent le bonheur de gagner la Jamaïque dont ils n'étaient pas beaucoup éloignés. Leur barque éprouva encore un plus funeste sort ; elle disparut tout à coup sans qu'on en ait jamais appris des nouvelles, ce qui fit croire qu'elle avait sombré. Peu s'en fallut qu'il n'en arrivât autant au vice-amiral, où l'on faisait continuellement jouer trois pompes depuis trois mois, mais enfin il arriva au cul-de-sac à la côte de l'Ouest où l'on fut d'autant plus surpris de le voir que l'on croyait constamment depuis longtemps qu'il était perdu.

Les prisonniers étant débarqués furent tous vendus indifféremment pour esclaves, comme l'avaient été ceux qui étaient arrivés les premiers. On stipula seulement, pour pallier un peu une injustice si criante, que les femmes et les filles mulâtresses ne serviraient que sept ans. Tous généralement obtinrent ce sort, dans la suite, quoique j'en aie connu plusieurs qui n'ont été mis en liberté qu'après plus de trente ans de servitude, tant les hommes ont peine à restituer ce qu'ils ont une fois mal acquis.

La plupart de ces filles mulâtresses et même des négresses eurent le bonheur de se marier assez bien dans la colonie alors qu'il y avait encore peu de femmes blanches et pas beaucoup de noires. Elles y ont presque toutes laissé postérité et c'est d'elles que descendent en meilleure partie ce que nous y voyons aujourd'hui de mulâtresses ou de gens de sang mêlé.

Il n'était pas extraordinaire aux flibustiers de faire de pareils coups pourvu que la France eût la guerre avec l'Espagne, aussi ne craignaient-ils rien tant que la paix. Les nouvelles qui survinrent cette

année d'une trêve de vingt-quatre ans conclue entre les deux couronnes les consterna entièrement, car d'un côté ils ne pouvaient plus désormais battre la mer qu'en qualité de forbans, métier un peu dangereux pour des gens qui, quelque mépris qu'ils affectassent pour la vie, n'aimaient point après tout de se voir hisser sur les potences, s'ils venaient à être pris, ce qui ne pouvait guère leur manquer tôt ou tard ; et, de l'autre, ils ne pouvaient se résoudre à quitter leur vie libertine qui, toute pénible et risquable qu'elle fût en soi, avait pour eux des charmes inexplicables.

L'embarras était grand pour des gens de ce caractère au milieu de ces deux extrémités, mais ils surent, avec leur adresse ordinaire, y trouver une espèce de tempérament qui fut de passer à la mer du Sud où ils savaient que les Espagnols de ces pays-là, gens d'ailleurs des plus lâches et des plus efféminés d'entre tous ceux du Nouveau-Monde, conduisaient souvent des richesses immenses dans des vaisseaux de peu de force et sans canons, parce qu'il était presque inouï jusqu'à ce temps-là, qu'aucun corsaire se fût encore avisé d'aller croiser sur ces côtes. La difficulté était de s'y rendre ; il y avait deux voies pour cela. La plus sûre et la plus ouverte, mais aussi la plus longue, était celle de la mer par le détroit de Magellan. Celle de terre était plus courte, il n'y avait que dix-huit lieues d'une mer à l'autre, depuis l'embouchure de la rivière de Chagre jusqu'à Panama, mais elle était la plus dangereuse et avait encore cet inconvénient que ceux qui la prendraient se trouveraient sans vaisseau lorsqu'ils auraient traversé le continent.

Chacun prit son parti et il y eut environ deux mille hommes, tant Français qu'Anglais, qui, la même année, la plupart sans se connaître et sans se consulter, partirent de Saint-Domingue et de la Jamaïque pour aller fondre sur les côtes de la mer du Sud, n'ayant de leur part d'autre dessein que de s'y enrichir à jamais, mais étant conduits par une main invisible à qui ils allaient servir de fléau pour châtier les Espagnols de ces pays-là.

Les Anglais prirent le plus communément la voie de la mer qui réussit à sept ou huit cents d'entre eux, lesquels franchirent heureusement le détroit de Magellan. Ils coururent aussi, avant les Français, les risques de la terre, car ce furent cent vingt-cinq hommes de cette nation qui, ayant débarqué au golfe de Darien et, de là, gagné la tête d'une rivière appelée Roca de Chica qui, les premiers, se rendirent par canots à la mer du Sud où cette rivière se décharge. Ils furent suivis dans cette route presque aussitôt par quatre cent trente-quatre Français, sous la conduite des capitaines Grogniet, l'Ecuier et le Picard. Plusieurs partirent, tant Français qu'Anglais, et voulurent, peu de temps après, prendre le même chemin, mais les Espagnols surent si bien intimider les Indiens en les menaçant de les exterminer s'ils donnaient encore entrée dans leurs pays aux étrangers, que ces sauvages firent depuis main basse sur tous ceux qui, de nouveau, tentèrent ce passage.

Deux cents Français, sous la conduite et dans le vaisseau du capitaine Le Sage, tentèrent aussi de passer à la mer du Sud par le détroit de Magellan et partirent du port du Cap, cette même année, sans que l'on en apprît de longtemps des nouvelles. Cepen-

dant ceux qui s'y étaient rendus tant par mer que par terre s'étaient joints, près de Panama, au nombre d'environ onze cents hommes dans dix bâtiments tant grands que petits; car, outre ceux que les Anglais y avaient conduits, ils avaient déjà fait sur cette mer plusieurs prises espagnoles, qu'ils cédèrent sans peine aux flibustiers français, d'autant plus que s'étant mis tous de société ils n'avaient plus qu'un même intérêt.

Leur premier but fut d'enlever à son passage la flotte du Pérou qui était attendue dans peu de jours à Panama. Ils se mirent, en attendant, à se divertir sur de petites îles qui sont proches de cette ville et où les bourgeois, qui y vont souvent passer le temps, ont des maisons de plaisance, accompagnées de jardins délicieux. Les flibustiers, plongés dans les délices de ces îles enchantées, ne songeaient point que la flotte du Pérou pût entrer dans Panama sans être aperçue, comme de fait il arriva. S'impatientant de ne pas la voir passer et ignorant qu'elle le fût, ils partirent croyant aller au-devant, mais ils ne firent rencontre que d'une barque qui leur apprit qu'il y avait déjà trois semaines que cette flotte était mouillée dans le port de Panama. Cette nouvelle inopinée fut un coup de foudre pour eux, mais il fallut s'en consoler quoiqu'ils eussent déjà dévoré des yeux les richesses du Pérou et qu'ils les vissent, pour ainsi dire, leur échapper des mains par leur négligence. Ce ne fut pas tout; après que cette flotte se fut rafraîchie à Panama, qu'elle y eut pris du renfort, elle en sortit pour aller chercher celle des flibustiers et la combattre. Elle parut forte de sept voiles dont l'amiral pouvait porter

70 canons, quoiqu'il n'y en eût que 56 de montés ; l'amiral flibustier n'en avait que 36, et il y avait encore moins de proportion entre les autres vaisseaux de l'une et de l'autre flotte.

Les flibustiers qui virent bien que la partie n'était pas égale, et qu'il n'y avait là que des coups à gagner pour eux, tâchèrent d'éviter le combat et retinrent tant qu'ils purent l'avantage du vent, mais ils ne purent si bien faire qu'ils n'eurent beaucoup à souffrir du canon de l'ennemi qui leur coula à fond une barque longue et incommoda plusieurs de leurs autres bâtiments ; après quoi, les deux flottes se séparèrent, celle des Espagnols rentra dans Panama, et celle des flibustiers prit la route de l'île de Saint-Jean de Cueblo à quatre-vingts lieues à l'ouest de Panama, à dessein de s'y radouber sans avoir fait d'autre perte que celle de deux hommes qui furent tués dans le combat. On n'a pas su si celle des Espagnols a été plus considérable.

Les flibustiers, au désespoir d'avoir manqué leur coup et de paraître vaincus aux yeux de leurs ennemis qui croyaient leur perte plus grande qu'elle n'était, résolurent de faire sans tarder quelque nouvelle expédition qui fît connaître aux Espagnols qu'ils n'avaient rien perdu de l'envie de leur nuire. Ils envoyèrent trois cents hommes dans des canots pour aller surprendre le *Pueblo Nuevo*, bourg qui est distant de dix lieues de l'île de Saint-Jean. Ils voulaient surtout avoir des vivres dont ils commençaient à manquer. Pour arriver à ce bourg il faut monter deux lieues dans une fort belle rivière et attendre pour cela la marée. Le bourg n'est pas des mieux situé quoiqu'assis sur le bord de la rivière, étant

tout environné de marécages. Y étant arrivés, ils n'y trouvèrent ni gens ni vivres, ce qui les obligea d'aller rejoindre leurs navires ; chemin faisant, ils firent rencontre d'une barque chargée de soieries dont ils se saisirent.

Le chagrin qu'ils eurent de n'avoir encore rien fait de conséquent, mit la discorde entre les deux nations. En outre les Français ne pouvaient supporter les hauteurs continuelles des Anglais qui, se sentant les plus forts, voulaient se rendre maîtres de tout. Ce fut une nécessité de se séparer pour obvier aux suites d'une querelle qui aurait pu les armer les uns contre les autres. Les Anglais se retirèrent et furent, avec leur seule force, chercher fortune et les Français restèrent encore quelque temps sur l'île pour se disposer à en faire de même, ce qu'ils ne pouvaient si tôt, faute de vaisseaux qui étaient presque tous restés entre les mains des premiers à qui ils appartenaient.

XIII

EXPÉDITIONS DANS LA MER DU SUD

Comme les flibustiers des deux nations vont désormais agir séparément, je me crois dispensé de suivre les Anglais dans leurs expéditions, mon sujet me bornant à celles des Français. Je ne laisserai pourtant pas d'indiquer en passant ce qu'ont fait les Anglais sur cette mer, depuis cette séparation qui advint le 9 juillet de cette année.

Comme les Français étaient à fabriquer des canots sur l'île de Saint-Jean, pour suppléer aux vaisseaux qui leur manquaient, ils n'en avaient qu'un en tout avec deux barques, une sentinelle qu'ils avaient posée sur le bord de la mer, vint les avertir qu'il paraissait une voile au large. C'était un petit bâtiment anglais, monté par quarante hommes de sa nation et onze Français dont on n'avait eu jusque-là aucune connaissance. Après quelques pourparlers il alla rejoindre la flotte anglaise mais les onze Français prirent parti pour leur nation.

Les Français ne s'ennuyaient pas sur l'île de Cueblo où ils faisaient bonne chère de la chasse et de la pêche qui y sont, l'une et l'autre, fort abondantes. Cette île a environ douze lieues de tour, elle est située à cinq heures du continent, inhabitée, fort montagneuse, remplie de bois et arrosée de très belles rivières.

Elle n'est utile aux Espagnols que par les mâtures qu'ils en tirent pour les vaisseaux, elle est peuplée de cerfs, de singes, d'agoutis et de lézards et les tortues atterrissent en quantité dans ses anses. Le dégât que firent les flibustiers pendant leur long séjour rendit le gibier rare, et il fallut songer à en sortir pour aller chercher au dehors de quoi vivre.

Ils appareillèrent tous ensemble pour une expédition de grande conséquence. C'était d'aller prendre Realejo.

Les flibustiers, n'y trouvant plus rien à piller, passèrent à un bourg à trois lieues de là nommé *Pueblo Viejo;* ils y trouvèrent les Espagnols retranchés dans l'église et environ cent cinquante cavaliers dans la place d'armes. Ils donnèrent d'abord sur ceux-ci qui prirent aussitôt la fuite; ceux qui étaient dans l'église firent quelque légère résistance, après quoi ils s'enfuirent à pied par une porte de la sacristie que les flibustiers ne gardaient pas. Ils emportèrent de ce bourg tout ce qu'ils purent de vivres, tant sur des chevaux que sur leur dos et ils se retirèrent à bord de leur navire. Ils appareillèrent ensuite pour aller joindre leurs barques à l'île de Cueblo où ils avaient marqué le rendez-vous en cas de séparation. Ils détachèrent seulement 71 hommes dans trois canots, avec ordre de faire des descentes

dans les endroits les plus aisés pour s'y fournir de vivres le plus abondamment qu'ils pouvaient, afin de frustrer par là l'attente des Espagnols qui visaient uniquement à les affamer et à les obliger par la faim de se rendre à discrétion ou, du moins, à abandonner la partie en s'en retournant d'où ils étaient venus.

Ils avaient mis effectivement partout si bon ordre à ce que les flibustiers dans leurs descentes ne pussent recouvrer aucun vivre, que, les soixante et onze hommes qui étaient restés pour en ramasser, ne trouvèrent pour eux-mêmes que des chevaux dont ils furent trop heureux de pouvoir se régaler, repas qu'ils firent alors pour la première fois mais qui ne fut pas la dernière. Néanmoins, par le moyen de quelques secours qu'on leur envoya de l'île de Cueblo, ils se déterminèrent à aller forcer une petite ville appellée *Chiriquita* où ils trouvèrent de quoi satisfaire la faim qui les pressait, ensuite ils furent rejoindre leurs camarades sur cette île. Etant tous là rassemblés ils tinrent un conseil où ils arrêtèrent qu'il était nécessaire de faire incessamment de grandes pirogues parce qu'ils ne pouvaient plus se servir de leurs navires, n'ayant plus de voiles ni de quoi en faire et qu'il n'y avait nulle apparence d'en prendre aucun sur les Espagnols qui avaient arrêté entièrement la navigation le long de ces côtes depuis que tant de pirates les infestaient par leurs courses.

On se mit donc à travailler en diligence à la fabrique de ces pirogues, et il arriva pendant qu'on y était occupé qu'une escadre composée de quinze voiles parut à la vue de l'île. Les flibustiers ne doutèrent nullement que ce ne fût la flotte espagnole

qui les cherchait ; ils mirent au plus vite tout ce qui était à bord de leur navire dans les deux barques, l'échouèrent de crainte que les Espagnols n'en profitassent et ne songèrent plus qu'à leur empêcher la descente dans l'île, s'ils la tentaient, ce qu'ils n'osèrent s'étant contentés de canonner le navire et de le percer de mille coups avant de l'aborder, fort surpris quand ils y entrèrent de n'y trouver qu'un chat qui en faisait tout l'équipage. Après quoi, tout vains de leur expédition, ils reprirent le chemin de Panama.

Les Français achevèrent en repos leur ouvrage en quatre ou cinq mois, et puis ils mirent à la voile avec leurs deux barques, une demi-galère de quarante avirons, dix grandes pirogues et quatre canots légers. Ils gagnèrent la pointe de l'île pour faire la revue de leur monde qui était affaibli de trente hommes depuis leur séparation d'avec les Anglais. Ils formèrent alors le dessein d'aller attaquer la ville de Grenade sur le lac de Nicaragua, mais les vivres leur manquaient et il fallait s'en pourvoir avant toutes choses. Ils se donnèrent beaucoup de mouvement pour cela, quoique d'abord assez inutile, parce que les Espagnols les leur disputaient toujours avec la même ardeur qu'ils les recherchaient ; ils se ravitaillèrent pourtant à la fin aux dépens de quelques-uns d'entre eux à qui il en coûta la vie dans mille petits combats qu'il leur fallait livrer à tout moment.

Toute la petite flotte s'étant rassemblée faisait déjà route pour se rendre à Grenade, lorsqu'un matin on s'aperçut qu'on était treize voiles, quoiqu'on ne dût être que douze. On chassa aussitôt sur celle qu'on crut surnuméraire et après une heure de

chasse on en découvrit encore cinq autres. On joignit la première où l'on apprit que c'était là une affaire de la flotte anglaise qui avec cinq canots qui étaient les cinq voiles qu'on voyait à sa suite, allait chercher des vivres dont elle commençait aussi à manquer. Le capitaine s'appelait Touslé.

Comme on se connaissait déjà, cette entrevue se fit avec plaisir de part et d'autre et chacun se mit à raconter les prouesses de sa nation. Les Français découvrirent aux Anglais leur dessein sur la ville de Grenade et le capitaine Touslé ainsi que ses gens, au nombre de cent vingt-cinq hommes, l'ayant jugé fort beau et très praticable, ils demandèrent à être de la partie, ce qu'on leur accorda. Ces flibustiers anglais, parfaitement satisfaits des nôtres et de leur nouvelle société, s'attachèrent depuis constamment à leur fortune et furent de toutes leurs expéditions.

On n'entendit plus depuis ce temps-là parler de la flotte anglaise, sinon qu'après avoir encore rôdé quelque temps le long des côtes du Pérou où elle fit de furieux ravages, elle se dissipa enfin, quelques vaisseaux ayant pris la route des Grandes-Indes et d'autres repris celle d'Europe, avec de riches dépouilles qu'ils remportaient de l'Espagnol.

Les Français qui, faute de vaisseaux, n'avaient encore rien tenté de considérable étaient cependant arrivés dans les parages de Grenade qu'ils se proposaient d'attaquer et où ils espéraient se dédommager de leur petite fortune par une plus grosse qui mettrait le comble à leurs vœux et les renverrait dans leur pays pleinement contents et satisfaits.

Grenade est une ville riche et spacieuse, assise sur

le bord du lac de Nicaragua à environ vingt lieues de la mer du Sud. Elle est située dans un fond en l'abordant du côté de cette mer. Les églises y sont magnifiques et les maisons assez bien bâties, il y a plusieurs couvents de l'un et de l'autre sexe. Le pays d'alentour est occupé par quantité de belles sucreries qui ressemblent plutôt à de petites bourgades qu'à des maisons particulières.

Il y avait dans cette ville de quoi enrichir nos flibustiers, mais quelque soin et quelque diligence qu'ils apportassent pour cacher et presser tout ensemble leur marche au travers des bois, les bourgeois de la ville en eurent avis, ce qui leur donna lieu de sauver leurs richesses sur deux vaisseaux qu'ils firent passer bien avant dans le lac. Les flibustiers surent, avant d'arriver dans la ville, qu'ils étaient découverts et balancèrent un peu dans l'incertitude de reculer ou d'avancer. Puis, se déterminant brusquement à poursuivre leur route, le danger qu'ils allaient courir ne servit qu'à ranimer leur courage et à leur faire doubler le pas. Ils trouvèrent, dès l'entrée des faubourgs, une forte embuscade où ils marchèrent sur le ventre à tous ceux qui la composaient ; ils en firent autant à ceux qu'ils rencontrèrent aux portes de la ville d'où ils coururent droit à la place d'armes, qu'ils savaient être bien fortifiée et où on les attendait en bonne contenance. Dès que les Espagnols qui y étaient les virent à bonne portée, ils firent grand feu des canons chargés à mitraille qui les prenaient en flanc et dont il y eut quelques flibustiers de blessés ; mais, une partie de ceux-ci ayant gagné une éminence qui commandait sur cette place et une autre le pied de la muraille d'où

ils jetaient des grenades qui déconcertaient les assiégés, ils les obligèrent, en moins d'une heure et demie, de leur abandonner le terrain. Les Français, maîtres de la place d'armes, le furent en même temps de la ville, sans d'autres pertes que de quatre hommes tués et de huit blessés, dont peu pourtant réchappèrent. Le butin n'y fut pas grand en proportion de la renommée de cette ville, de sorte que les flibustiers acquirent encore cette fois plus de gloire que de richesses. Ils se seraient aisément consolés dans leur malheur si, au moins, ils avaient eu des canots à leur disposition pour repasser, comme ils en avaient grande envie, par ce lac à la mer du Nord où il va aboutir. Ils auraient pu, par le même moyen, enlever en passant les deux vaisseaux qui y étaient, et ainsi ils eussent fait d'une pierre deux coups, et deux bons coups ; mais ils n'avaient pas encore accompli leur malheureuse destinée, ni celle des Espagnols, et il leur fallut encore une fois reprendre la route de la mer du Sud sans pouvoir oser à peine espérer, dans l'éloignement où ils en étaient, de la jamais regagner. En effet, les Espagnols ayant jeté l'alarme dans tout le pays d'alentour et s'étant un peu reconnus et rassurés, les investirent de toute part et quoique les flibustiers se fussent fait jour au travers d'eux, après avoir brûlé leur ville de dépit, ils les pressèrent tellement et leur dressèrent tant d'embuscades, que plusieurs y périrent en chemin ; les autres qui s'en demêlèrent furent toujours menés battant jusqu'à la mer où ils eurent bien de la peine à rejoindre leurs vaisseaux. Après qu'ils se furent rembarqués, ils tinrent conseil sur le parti qu'il y avait à prendre dans l'occurrence où ils se trouvaient.

Les sentiments furent partagés ; les uns étaient d'avis qu'il fallait remonter vers Panama où il y avait lieu de croire que les Espagnols qui les voyaient éloignés d'eux depuis plus d'un an, auraient enfin rétabli la navigation. Les autres qui savaient, par l'expérience du passé, le mauvais temps qu'il fallait essuyer dans ce pays pendant la plus grande partie de l'année, voulaient au contraire descendre plus bas à l'ouest.

Ces différents avis furent suivis chacun par leurs partisans après qu'on eut récompensé les invalides et partagé les bâtiments et les vivres. Les uns, au nombre de 148 Français qui avaient à leur tête le capitaine Grogniet, descendirent à l'ouest ; les autres en pareil nombre, auxquels se joignirent les Anglais avec leur chef Touslé qui le fut aussi de toute cette bande, remontèrent vers Panama. Je suivrai ce dernier parti dans ses expéditions comme étant le plus considérable, d'autant plus qu'on verra bientôt l'autre s'y réunir peu à peu, quoique non pas entièrement.

Le premier exploit qu'ils firent, après leur séparation, fut la prise de Villia, petite ville à trente lieues sous le vent de Panama. Ils y firent trois cents prisonniers tant hommes que femmes et y trouvèrent environ la valeur de quinze mille piastres, en or et en argent, somme peu considérable au prix de ce que les bourgeois, qui se tenaient toujours sur la défiance, avaient mis en lieu de sûreté. Il y avait dans la ville pour plus d'un million et demi de riches marchandises ; les flibustiers s'accommodèrent des plus précieuses et proposèrent de rançonner la ville.

Le gouverneur fit réponse que toute la rançon

qu'il prétendait leur payer était en poudre et en balles, dont il avait à leur service, ce qui était proprement leur dire de brûler la ville comme ils firent ; après quoi ils se mirent en chemin avec leurs prisonniers et leurs marchandises, mais le gouverneur qui voulut leur tenir parole les poussa vivement, enleva les marchandises, leur tua sept ou huit hommes et en prit un autre à qui il fit à l'instant couper la tête qu'il envoya planter sur un piquet, dans un lieu par où les flibustiers devaient passer.

Ce spectacle mit en fureur ces gens déjà peu modérés de leur naturel ; ils s'en vengèrent sur-le-champ sur quatre de leurs prisonniers dont ils mirent les têtes au même endroit et envoyèrent dire au gouverneur qu'ils en feraient autant de tous les autres s'il ne les dégageait au plus tôt par une rançon de dix mille piastres. Cet officier n'y voulut point entendre, ce qui engagea les flibustiers pour le rendre plus docile à leur envoyer deux autres têtes de ses gens avec menace de lui aller couper la sienne, s'il laissait répandre davantage de sang innocent. Le gouverneur à ce coup devint traitable et envoya dire qu'il payerait la somme qu'on demandait et qu'en attendant qu'elle fût prête et livrée, il fournirait chaque jour aux flibustiers dix bœufs, vingt moutons et deux paquets de farine pesant environ chacun cent livres, ce qui fut exécuté ponctuellement.

Après la prise de Villia, les flibustiers eurent avis qu'on attendait à Panama une barque chargée de huit cents livres de poudre d'or et deux autres dont la cargaison était en farine et qui portaient de plus la paye de la garnison. Cette nouvelle les pressa de se rendre en diligence de ce côté-là.

Les bourgeois de la ville, fort alarmés du retour de ces nouveaux hôtes, ne négligèrent rien pour s'en délivrer et mirent à cette fin la force et l'industrie en usage.

La garnison de cette place était composée en partie de ce qu'ils appellent soldats grecs. Ce sont des gens de toutes nations indifféremment, qu'ils prennent à leur solde et dont ils se servaient depuis longtemps pour les opposer aux flibustiers qu'ils appellent *ladrones*. Ces Grecs servent assez fidèlement l'Espagnol chez qui ils trouvent leur compte par la haute paye qu'on leur donne ; ils sont les seuls dans le Nouveau-Monde qui aient su se faire redouter des flibustiers. Un parti de ces gens-là entreprit un jour de surprendre le petit Goave sur les Français ; ils réussirent et se rendirent d'abord maîtres de la forteresse. Mais les habitants, s'étant ralliés, les y assiégèrent et les obligèrent de se rendre à discrétion. Comme on ne leur trouva point de commission qu'ils avaient laissée dans leur bord, ils furent tous pendus et depuis ils n'attentèrent plus rien sur les colonies françaises de Saint-Domingue. Les Espagnols les avaient tenus longtemps dans leurs places situées sur la mer du Nord comme étant les plus exposées aux courses des flibustiers, mais lorsqu'ils virent que ceux-ci étaient passés d'une mer à l'autre, ils en firent de même de leurs Grecs et les lâchèrent d'abord, quoiqu'avec peu de succès, en deux ou trois rencontres que j'ai omises, contre les *ladrones*, ils y eurent encore recours en cette occasion.

Un capitaine de ces Grecs se mit en mer dans une pirogue exprès pour se faire prendre des flibustiers ; il fut pris en effet, et pour les mieux leurrer,

feignit de vouloir prendre parti avec eux, son but étant de les attirer sous le canon de Panama. Il leur dit qu'il y avait dans le port une frégate qui entrait en charge et qu'on pourrait facilement enlever, en quoi il s'offrait de les servir.

Les flibustiers furent bien aise de profiter de cet avis dans le besoin où ils étaient de vaisseaux et partirent pendant la nuit, avec quatre canots pour s'emparer de cette frégate. Mais la rencontre inopinée d'une barque qui sortait du port et qu'ils prirent, les préserva du danger où ils allaient se précipiter. Ils apprirent, par le maître de cette barque, que c'était un piège qu'on leur préparait et que dès qu'ils seraient près de cette frégate, une grêle de menues armes fondrait sur eux avec le canon de la ville et du vaisseau, et qu'il serait impossible que pas un en réchappât, à moins de se rendre sur-le-champ à discrétion.

Ce second avis coûta la tête au capitaine grec qui avait donné le premier, et qui fut ainsi payé de sa trahison. Les Espagnols joignirent alors la force à l'adresse, dans l'espérance de mieux réussir. Ils avaient remarqué, depuis quelque temps, que le manque de vivres obligeait souvent les flibustiers de se partager pour en aller chercher fort au loin, parce qu'un gros corps de métier leur gardait les côtes des environs de Panama. Ils firent équiper fort secrètement une frégate et deux barques, qu'ils remplirent de monde. Leur but était de tomber à l'improviste sur le premier parti qu'ils rencontreraient, puis de donner sur un second et de les défaire ainsi tous l'un après l'autre.

Les flibustiers n'eurent aucun soupçon du piège

qu'on leur tendait à Panama où l'on ne se proposait rien moins que de les y voir bientôt tous conduits, pieds et mains liés. Mais les Espagnols, dupes éternelles de leurs ennemis, se virent bientôt livrés de nouveau à ces furies infernales que le Ciel avait suscitées contre eux. La frégate sortit du port avec les barques qui l'accompagnaient et fut chercher les flibustiers qui étaient mouillés aux îles voisines mais qui, par un singulier bonheur pour eux, se trouvèrent ce jour-là tous rassemblés. Ceux-ci, fort surpris de cette visite inopinée, appareillèrent au plus vite ; et cependant les Espagnols approchèrent. On se battit depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Mais enfin, les bâtiments espagnols ayant été désemparés, les flibustiers les joignirent de près et jetèrent dans le plus grand quantité de grenades dont une fit des effets merveilleux en mettant le feu dans de la poudre répandue et qui brûla bien du monde ; ce qui fut cause que le combat se termina plus tôt qu'il n'aurait fait, parce que les flibustiers arrivèrent à l'instant sur ce navire et l'ayant accroché, s'en rendirent les maîtres. Une des barques espagnoles fut, de même, prise à l'abordage par une flibustière. L'autre fut échouée en pleine côte où elle fut aussitôt brisée.

Il y eut, dans la frégate, quatre-vingts hommes, tant morts que blessés, de cent vingt qu'ils étaient. De la barque prise à l'abordage, de soixante-dix, il n'en resta que dix-neuf de sains ; et, de celle qui s'échoua, il n'y eut que dix ou douze personnes qui gagnèrent la terre.

Pendant que les victorieux étaient à raccommoder les manœuvres des prises qu'ils venaient de faire,

et à jeter les morts à la mer, ils aperçurent deux autres voiles qui sortaient de Panama et qui portaient sur eux. Ils interrogèrent les prisonniers pour savoir ce que ce pouvait être, à quoi ils répondirent qu'ils ne doutaient nullement que ce ne fût du secours qu'on leur envoyait.

On les laissa venir et l'on arbora partout pavillon espagnol pour les mieux tromper. Ils y furent pris, ils crurent que leurs gens avaient remporté la victoire, et s'approchèrent des vaisseaux pour les en féliciter. Mais ils y furent reçus autrement qu'ils n'espéraient ; on ne les salua que par une furieuse décharge de mousqueterie, en même temps qu'on leur cria d'amener, à quoi n'ayant point voulu entendre, on leur coula à fond une de leurs barques et l'autre fut aussitôt abordée et prise. On y trouva quatre paquets de cordes, toutes coupées d'égale grandeur, qu'ils avaient préparées pour lier les flibustiers, n'étant partis de Panama que dans la persuasion qu'ils étaient pris. Mais ils avaient trop tôt chanté victoire et ces cordes furent cause qu'on ne donna aucun quartier à ceux de la barque où elles étaient, quoiqu'il n'y eût guère dedans que des enfants de famille. Durant tout le combat, les flibustiers ne perdirent qu'un seul homme, mais il y en eut vingt-deux de blessés, du nombre desquels était le capitaine Touslé qui mourut de ses blessures aussi bien que presque tous les autres, parce que les balles des Espagnols étaient empoisonnées.

Ils envoyèrent une lettre au président de Panama pour s'en plaindre et pour lui demander cinq prisonniers qui restaient seuls d'un massacre sans quartier que les Espagnols avaient fait de trois partis tant

Français qu'Anglais, qui depuis avaient tenté de passer par terre de la mer du Nord à celle du Sud.

Le président, qui avait des ordres très précis de son Roi de ne rendre aucun *Ladron* qu'on aurait fait prisonnier, en quelque sorte que ce fût, ne voulut faire point relâcher ceux qu'il avait entre les mains, et ce qu'il y eut de plus mauvais en lui, c'est qu'il fit aux flibustiers une réponse fort arrogante. Mais il avait affaire à des gens qui, surtout quand on leur échauffait la bile, prenaient bientôt leur parti et toujours des plus violents.

Ils envoyèrent au président vingt têtes de ses gens dans un canot et lui firent dire qu'ils continueraient à le gratifier de pareils présents s'il ne venait à composition. Il y vint et leur fit tenir la lettre suivante avec quantité de rafraîchissements : *je vous envoie tous les prisonniers que j'ai dans ma place; à l'égard de ceux que vous avez entre les mains, je m'en remets à votre honnêteté.*

Les flibustiers ne répondirent pas tout à fait sur le même ton, quoiqu'ils lui renvoyèrent une douzaine des plus blessés d'entre leurs prisonniers. Voici leur réponse.

« *Que ne nous avez-vous plutôt renvoyé nos cinq camarades, vous auriez sauvé la tête à tant de misérables dont le sang répandu retombera sur la vôtre. Nous vous renvoyons en échange douze de vos hommes et vous demandons vingt mille piastres pour la rançon de ceux qui nous restent, faute de quoi nous les mettrons hors d'état de nous renvoyer des balles empoisonnées, qui est une contravention si manifeste aux maximes de la bonne guerre que, si nous n'aimions mieux céder à la pitié et à l'humanité et don-*

ner quelque chose à notre commune religion, nous ne ferions quartier à pas un de vos gens ».

Il fallut que les Espagnols en passassent par tout ce que voulurent les flibustiers. Néanmoins comme ils ne purent, ou qu'ils firent semblant de ne pouvoir, trouver sitôt la somme en question, ils envoyèrent prier les flibustiers de ne point s'impatienter. Mais ceux-ci qui méditaient quelque grand dessein et qui étaient pressés de partir, répondirent qu'ils se contenteraient de la moitié de la somme qu'ils avaient demandée pourvu qu'on se dépêchât, qu'autrement, ils l'iraient chercher eux-mêmes tout entière avec les intérêts.

Cette réponse déterminée eut son effet : dès le lendemain, on vit paraître une barque qui sortait du port, c'était la rançon qu'on envoyait par un chevalier de Malte à qui on livra en même temps les prisonniers. Pour comble de bonheur, les flibustiers, se retirant, prirent une barque de vivres et de sucreries. Il n'y avait encore rien dans tout ce qui s'était passé jusqu'alors qui satisfît pleinement les flibustiers et il s'en fallait de beaucoup que leur fortune répondît à leur désir. Cette barque chargée de huit cents livres de poudre d'or, qu'on leur avait dit être attendue à Panama, ne paraissait point, non plus que deux autres qui portaient la paye de la garnison, et ils savaient, de bonne part, qu'elles étaient toutes deux retenues en lieu de sûreté. Il n'y avait point d'apparence qu'après l'alarme qu'ils venaient de jeter de nouveau sur ces côtes la navigation se rouvrît de longtemps ; cependant, ils ne voulaient point s'en retourner d'où ils étaient venus les mains vides ou à demi remplies. Il fallait, pour rendre leur fortune

complète, faire un coup de parti et risquer le tout pour le tout ; c'est à quoi ils s'étaient déjà déterminés. Le Pérou seul leur avait paru pouvoir répondre à toute l'étendue de leurs désirs. Les côtes où ils avaient paru jusqu'alors n'étaient pas assez riches, outre que les habitants de ces quartiers-là commençaient à s'aguerrir par les fréquentes incursions qu'on avait faites sur eux. Les provinces qu'on trouve plus à l'ouest et qui sont proprement celles de la Nouvelle-Espagne, avaient bien de quoi les satisfaire, mais elles passaient pour être hors d'insultes par la multitude de leurs habitants. Il est vrai que la ville de Panama, qu'ils avaient sous leurs yeux, renfermait de grands trésors, et qu'ils n'avaient qu'à la prendre pour s'en retourner pleinement satisfaits dans leur pays. Mais on l'avait si bien fortifiée depuis que les flibustiers l'avaient brûlée en 1670, qu'on ne pouvait la réduire que par un siège réglé et dans les formes, de quoi trois cents hommes qu'ils étaient au plus, n'étaient pas capables.

Il y avait pourtant deux difficultés de passer le Pérou : la première était le manque de vaisseaux propres à remonter au vent ; l'autre la disette de vivres qu'on ne pouvait faire qu'avec peine, sur les côtes de ce royaume, surtout de l'eau, qu'on ne trouve souvent que bien avant dans le pays.

Après qu'ils eurent beaucoup raisonné là-dessus, ils trouvèrent une espèce de tempérament qui fut de s'en tenir à la seule attaque de *Guayaquil* qui, étant la ville du Pérou la moins éloignée de Panama, avait la réputation, comme toutes les autres de ce royaume, d'avoir dans son sein de grandes richesses.

Mais il fallait des vivres pour cette expédition et c'était une nécessité de les aller chercher sur d'autres côtes que sur celles du Pérou, ne fût-ce que pour ne point être découverts quand on y aborderait. Ils parcoururent à ce dessein les côtes de Veragua, de Costa-Rica et de Nicaragua où ils prirent et pillèrent de nouveau la plupart des villes et bourgades qu'ils avaient déjà ravagées.

Ils formèrent aussi quelques nouvelles entreprises, en particulier contre Nicoya, ville considérable du gouvernement de Costa-Rica, où ils firent quantité de prisonniers, qu'ils rançonnèrent pour des vivres, à quoi ils visaient alors uniquement. Ils ne trouvèrent pas même cette seconde fois la résistance à laquelle ils s'étaient attendus, en entreprenant de nouveau sur ces côtes, parce que l'Espagnol, partout atterré et abattu, n'osait plus tenir devant des gens qui semblaient se jouer d'eux. Car, lorsque les flibustiers entraient dans leurs villes, ce n'était ni en ordonnance de bataille, ni avec ce sang-froid et ce sérieux glaçant que la vue d'un grand et pressant danger inspire d'ordinaire. On les voyait courir comme des fous, chantant et dansant, de même que des gens qui vont à un festin sans ordre, sans rang, sans discipline, et puis, foncer comme des furieux, têtes baissées et les yeux fermés, sur leurs ennemis que cette hardiesse seule déconcertait et mettait en déroute.

Lorsqu'ils se furent ravitaillés suffisamment et qu'ils songaient se rembarquer dans leurs canots, ils eurent avis que des flibustiers, qui n'étaient pas de leur bande, avaient fait une descente à quelques lieues plus bas ; ils jugèrent aussitôt qu'il fallait que ce fût

le capitaine Grogniet avec ses gens et ils furent à sa rencontre. C'était lui en effet, mais avec soixante de ses gens seulement. Il avait quitté les autres quatre-vingt-cinq, car il en avait perdu trois depuis sa séparation et il remontait la côte avec ceux qui l'avaient voulu suivre, à dessein, disait-il, de chercher quelque endroit inhabité et de s'abandonner avec un compas au travers des bois pour gagner la mer du Nord.

On lui représenta que ce projet était pratiquement impossible avec si peu de forces qu'il en avait ou, à tout le moins, infiniment dangereux ; que si l'on était obligé d'en venir là, il y aurait bien plus de sûreté de le faire tous ensemble, mais qu'il fallait cependant unir leurs armes et amasser de quoi retourner avec honneur dans leur pays. Il se laissa persuader par de si bonnes raisons et, après avoir raconté aux autres ses aventures, dont le récit nous mènerait trop loin et qui, d'ailleurs, ne me paraissent pas intéressantes, il prit place dans leurs bords avec ses gens et ils cinglèrent à pleines voiles vers le Pérou pour leur expédition de Guayaquil où il parut même comme chef de toute la bande, quoiqu'à proprement parler ces messieurs n'en avaient point, le caprice et leur étoile leur tenant lieu de guide et de conduite, et le hasard secondé de leur témérité leur répondant presque toujours du succès de leurs entreprises.

XIV

LA PRISE DE GUAYAQUIL

Guayaquil, que d'autres nomment Gueaquille et d'autres encore la Culate, est une ville du gouvernement de Quito située entre le second et le troisième degré de latitude australe, à dix lieues de l'embouchure d'une rivière auprès de laquelle on l'a bâtie et par où des barques, et même des navires de deux cents tonneaux, peuvent remonter jusque près de ses murailles. C'est la première ville maritime considérable que l'on rencontre en allant de Panama vers le Pérou et la seule de tout ce vaste royaume où il pleuve. Elle fait presque le tour d'une petite montagne sur laquelle on a construit trois forts, dont le plus grand commande les autres et tous trois la ville entourée de murailles du côté de la rivière. Les maisons y sont presque toutes bâties sur pilotis et élevées à quelques pieds de terre à cause des crues d'eau si grandes dans la saison des pluies, de janvier jusqu'à la fin d'avril, qu'on est obligé de faire

des ponts et des levées dans les rues pour éviter la fange. Les églises et les maisons religieuses y sont riches et magnifiques comme partout ailleurs suivant la pieuse coutume des Espagnols. Le plus grand commerce qui s'y fait est de cacao, dont cette ville pourvoit tout le Pérou, ce qui la rend participante des richesses de ce royaume si opulent et si renommé par ses mines d'or et d'argent.

Nos flibustiers furent près de deux mois avant de gagner la pointe de Sainte-Hélène qui est encore trente lieues sous le vent de Guayaquil et où commence la baie qui a pris son nom de cette ville. Leur premier soin fut de cacher leur arrivée, ce qu'ils firent en allant mouiller derrière une petite île d'environ vingt lieues de tour appelée la Puna, laquelle est établie à deux lieues du continent, vis-à-vis la rivière de Guayaquil. C'est à l'abri de cette île où il y a bon mouillage, que se tiennent les plus gros vaisseaux qui, pour tirer trop d'eau, ne peuvent remonter jusqu'à la ville.

Après s'être enquis de quelques prisonniers qu'ils avaient faits, de l'état, situation et disposition de la ville qu'ils allaient prendre, ils disposèrent tout pour l'attaque, suivant l'ordre qui suit : savoir que cinquante enfants perdus conduits par le capitaine Picard, qui commandait une petite frégate, iraient insulter le grand fort, pendant que le capitaine Grogniet, avec le gros du monde, tâcherait de se rendre maître de la ville et du port.

Ils appareillèrent ensuite et entrèrent dans la rivière de Guayaquil, à la faveur de la nuit, étant secondés par la marée, dont le courant est si rapide qu'il les éleva de quatre lieues en deux heures de

temps. Dans deux endroits des plus larges de cette rivière, il y a deux très bonnes îles à couvert de l'une desquelles ils se tinrent cachés pendant tout le jour suivant. Le soir, ils remirent à la voile et se laissèrent de nouveau remonter au gré du courant, sans se servir de leurs avirons de peur que les sentinelles n'entendissent le bruit de leur nage. Le dessein de leur pratique était de leur faire dépasser la ville pour mettre à terre au-dessus, d'autant qu'elle était plus faible et plus mal gardée de ce côté-là ; mais son projet ne réussit point à cause que la marée qui vint à baisser leur fut autant nuisible qu'elle leur avait été auparavant favorable. Cela les obligea de faire leur descente deux heures avant le jour à une portée de canon en deçà de la ville. Ils allaient la surprendre infailliblement, sans un flibustier qui, en mettant pied à terre, tira du feu pour allumer sa pipe, ce qui mit aussitôt l'alarme dans un corps de garde espagnol du voisinage, d'où elle ne tarda point à passer dans la ville.

Comme les bourgeois s'attendaient depuis longtemps d'être attaqués par les aventuriers, ils ne furent qu'à demi surpris de leur approche et ne songèrent plus qu'à se mettre en état de faire une bonne défense, après qu'ils eurent envoyé leurs plus grandes richesses au dedans des terres, sous la garde et la conduite de leurs esclaves. Ils commencèrent par décharger l'artillerie de tous les forts, comme pour intimider leurs ennemis et leur marquer qu'on était disposé à les bien recevoir.

En effet, dès la pointe du jour, ils sortirent au nombre de sept cents hommes au-devant des flibustiers qui s'avançaient de leur côté. Quand on fut à

juste portée, on se salua de part et d'autre à coups de mousquets. Les Espagnols eurent d'abord de l'avantage grâce à leur retranchement et, ce premier succès les ayant animés, ils foncèrent l'épée à la main sur les aventuriers, croyant leur marcher sur le ventre ; mais ceux-ci, ayant vigoureusement soutenu le choc, les pressèrent à leur tour et les obligèrent de lâcher pied. Puis, s'étant mis à leurs trousses, ils entrèrent avec eux pêle-mêle dans la ville où ils firent un horrible carnage.

Il n'y avait plus que les forts à prendre ; les deux petits ne firent presque point de résistance. On tint bon dans le plus grand pendant quelques heures et ce ne fut qu'avec perte de neuf hommes tués et de douze blessés que les flibustiers s'en rendirent maîtres ; après quoi ils furent chanter le *Te Deum* dans la grande église.

Après que tout fut ainsi réduit dans la ville, les victorieux y firent sept cents prisonniers, tant hommes que femmes, parmi lesquels étaient le gouverneur et sa famille. Il était blessé ainsi que plusieurs officiers et personnes de qualité qui, seuls entre cinq mille hommes qui défendaient cette place, avaient payé de leurs personnes pendant cette action.

Les flibustiers s'étant mis à piller trouvèrent encore dans la ville soixante mille piastres, sans compter les perles et les pierreries non plus que la vaisselle d'argent en prodigieuse quantité. Quelques partis qu'ils mirent un peu trop tard après ceux qui fuyaient hors de la ville ramenèrent aussi un butin, guère moins considérable. Ils prirent entre autres raretés un aigle de vermeil doré qui avait servi de

tabernacle à quelque église ; il pesait soixante-huit livres et était parfaitement beau, tant à cause du travail que pour deux gros rocs d'émeraude qui lui servaient d'yeux.

Le soir, l'on convint avec le gouverneur du prix de sa rançon, de celle de son monde, de la ville, de ses forts et de dix-sept vaisseaux, tant barques que frégates, qui étaient dans le port. Elle fut réglée à trois cent mille piastres, payables en or. Mais, parce qu'il fallait la faire venir de la ville de Quito, distante de quatre-vingts lieues, on stipula que les flibustiers iraient l'attendre sur l'île de Puna, où cependant on leur fournirait des vivres. Rien ne les empêchait de partir dès le lendemain de la ville après cette convention mais, comme ils s'y trouvaient bien, ils y restèrent encore trois jours pendant lesquels ils faillirent perdre le fruit de leur conquête, car le feu s'étant pris, par la faute d'un flibustier, à une maison et ayant consumé un tiers de la ville, il y avait lieu d'appréhender que les Espagnols refusassent de rien payer après une pareille contravention.

Pour aller au-devant de cet inconvénient, les flibustiers prirent le parti de se plaindre eux-mêmes les premiers. Feignant donc d'ignorer l'origine de cet incendie, ils envoyèrent brusquement demander aux Espagnols d'où venait qu'après leur accommodement ils avaient fait mettre le feu près de leur corps de garde, où ils avaient toutes leurs poudres et leurs provisions, et ils les menacèrent de s'en venger sur-le-champ sur le reste de la ville et sur les prisonniers qu'ils avaient entre leurs mains. Les Espagnols fort embarrassés leur en firent des excuses et leur dirent que ce ne pouvait être que de la canaille

qui eût fait le coup et qu'ils les priaient de ne se point fâcher.

Les flibustiers n'avaient point encore envie de sortir sitôt de la ville, mais l'infection que causaient les corps répandus çà et là, les obligèrent d'en déloger et de se retirer sur l'île de Puna où ils emmenèrent avec eux leurs prisonniers. Y étant arrivés, le capitaine Grogniet mourut d'une blessure qu'il avait reçue le jour de la prise de la ville, en voulant empêcher, lui septième, cent Espagnols d'entrer dans le fort, et le même jour, il leur mourut encore quatre hommes.

Le terme de la rançon étant échu, il y avait déjà quatre jours ; les flibustiers commençaient à s'ennuyer de ce retardement et à en soupçonner quelque chose de mauvais ; ils crurent qu'il fallait un peu remuer le flegme naturel des Espagnols, ce qu'ils firent en leur envoyant quatre têtes de leurs prisonniers après les avoir tous fait jouer aux dés à qui perdrait la sienne. Un si triste spectacle n'attendrit point le lieutenant du roi de Guayaquil, qui était un homme dur et qui, comptant sur les secours qu'il faisait venir de toute part, avait résolu de ne rien payer de la rançon, en dût-il coûter la vie à tous les prisonniers, ce qu'on découvrit par une lettre qu'il écrivait au vice-roi de Lima et qui fut interceptée.

Cette disposition où était le commandant de Guayaquil embarrassa fort les flibustiers ; ils pressèrent avec menace le gouverneur, leur prisonnier, d'y mettre ordre ; qu'autrement ils y pourvoiraient de la bonne manière. Celui-ci, étonné du danger où il était avec ses gens, envoya dans la ville un padre ou religieux, avec un plein pouvoir pour agir contre l'opposition

que le lieutenant du Roi apportait de son chef à la capitulation de la ville. Mais cet officier se moqua des ordres de son gouverneur prisonnier et consentit à peine à la prière des bourgeois qu'on offrît aux flibustiers quarante-deux mille piastres pour toute rançon. Il les leur envoya avec une lettre conçue en des termes de défi d'en obtenir davantage, par quelque voie que ce fût.

Les flibustiers reçurent toujours cette somme à compte et par provision et ne relâchèrent que les moins considérables de leurs prisonniers. Mais lorsqu'ils virent qu'il ne leur venait plus rien, ils tinrent conseil sur ce qu'ils feraient des autres. La douceur prévalut cette fois sur leurs esprits et ils se résolurent à les garder du moins encore quelque temps sur l'île de Puna, dans l'espérance qu'il se ferait en leur faveur quelque révolution dans la ville où l'opiniâtreté du lieutenant du roi avait à combattre l'inclination du public qui, par l'intérêt qu'un chacun prenait dans les prisonniers, voulait s'en tenir aux stipulations faites pour leur délivrance après la prise de la ville.

Pendant que nos aventuriers étaient à se divertir sur cette île et qu'ils y passaient le meilleur quartier d'hiver qu'ils eussent encore eu, il s'y passa une chose digne d'être rapportée. L'un d'eux vola à son camarade trois cents écus. Le cas était nouveau, car jusqu'alors ils s'étaient gardé une fidélité inviolable. Ils recueillirent les voix sur ce qu'il y avait à faire en l'occasion et elles furent pour qu'on cassât la tête au coupable, ce qui fut exécuté, tant ces gens-là ne balançaient plus sur rien et se croyaient sans façon en droit d'exercer une autorité souveraine.

Ils partirent enfin de l'île de Puna moins parce qu'ils s'y lassaient que pour éprouver si le lieutenant de Guayaquil, les voyant s'en aller avec les prisonniers, n'enverrait pas après eux pour les rappeler et leur payer la rançon, de peur qu'ils ne se portassent à leur égard à quelque fâcheuse extrémité. Mais rien ne parut, ce qui compromit encore une fois la pitié flibustière avec leur cruauté. Mais la douceur l'emporta de nouveau et ils mirent leurs prisonniers à terre, à la pointe de Sainte-Hélène. Ils se mirent alors à partager, l'or, l'argent, les perles et les pierreries trouvés à Guayaquil, ce qui pouvait faire en tout environ quinze cent mille livres; après quoi, chacun étant assez content de son lot, joint à ce qu'ils avaient déjà amassé auparavant, ils ne songèrent plus qu'aux voies de repasser à la mer du Nord. Leurs vaisseaux, en trop mauvais état, ne leur permettant pas de tenter leur retour par mer par le détroit de Magellan, ils reprirent la route de l'ouest pour chercher quelque endroit favorable à le faire par terre et, après quatre à cinq cents lieues de navigation, ils arrivèrent aux îles de Mapalle, au voisinage de la côte de Nicaragua. Pendant qu'une partie des flibustiers était occupée à guinder leurs navires sur ces îles et que les autres étaient à la chasse pour pourvoir à leur commune subsistance, il arriva qu'un de ces derniers fit rencontre de deux Français qui furent reconnus pour être des quatre-vingt-cinq qui s'étaient séparés du capitaine Grogniet pour aller vers la Californie, et l'on apprit d'eux que les cinquante-cinq autres avaient continué leur route vers la Californie où ceux-ci n'ayant pas voulu les suivre, les avaient quittés à la hauteur

d'Acapulco, rebutés qu'ils furent des difficultés trouvées partout, à faire descente sur ces côtes fort peuplées et où la mer est fort grosse en tous temps.

Cette nouvelle fit de la peine à tous les flibustiers qui crurent que la perte de leurs cinquante-cinq camarades était inévitable, s'ils s'obstinaient davantage à tirer vers la Californie. C'est pourquoi ils résolurent, d'un commun accord, de les aller chercher avant de repasser à la mer du Nord, et firent voile à ce dessein vers Acapulco.

Lorsqu'ils furent par le travers de la baie de Tehuantepec, ville maritime de la Nouvelle-Espagne, ils firent entrer leurs navires dans le port de Huatuleo, qui en est à vingt lieues sous le vent, et eux furent, avec leurs chaloupes et leurs canots, chercher un endroit favorable pour la descente. Après qu'ils l'eurent faite assez heureusement, sans presque aucune résistance de la part des Espagnols, ils s'occupèrent à rassembler des vivres et à faire de l'eau, à quoi ils visaient alors uniquement. Mais, quelques prisonniers qu'ils firent leur ayant dit qu'ils n'étaient plus qu'à quatre lieues de Tehuantepec, dont il ne leur serait pas impossible de se rendre maîtres, ils tournèrent tout d'un coup de ce côté-là. Mais, y étant entrés avec assez de facilité, ils en délogèrent avec beaucoup de précipitation, sans tirer aucun avantage de la prise de cette ville où ils craignirent d'être enveloppés par les Espagnols qui, après être revenus de leur premier étonnement, s'étaient ralliés au nombre de trois mille hommes.

Les flibustiers furent rejoindre leurs bâtiments au port de Huatuleo d'où ils détachèrent une petite galère qui fut jusque par delà Acapulco, pour cher-

cher leurs gens, dont elle n'apprit aucune nouvelle. A son retour l'on reprit la route des côtes de Mapalle où l'on devait décider du lieu par où l'on repasserait à la mer du Nord.

L'on conclut que ce serait par Ségovie, ville du gouvernement de Nicaragua, sur les confins de celui des Honduras. Cette ville est située à quarante lieues de la mer du Sud et à soixante de la tête d'une grande rivière qui va se rendre à la mer du Nord au cap de Gracias à Dios. Quelque risque qu'il y eût à prendre cette route où, par le rapport des prisonniers, l'on comptait avoir cinq ou six mille hommes sur les bras, c'était, après tout, la moins difficile et il fallut s'y résoudre. Ils se mirent donc en chemin, le premier de janvier de cette année, au nombre de 280 hommes qui restaient en tout, après avoir auparavant brûlé leurs vaisseaux afin de se mettre hors d'état de pouvoir changer de sentiments. Pendant douze jours qu'ils furent à gagner Ségovie, il ne s'en passa aucun sans combats toujours victorieux et sans perdre un seul homme. Ils entrèrent dans cette ville pauvre et mal bâtie, qu'ils trouvèrent abandonnée et où ils ne firent pas un grand butin, d'autant plus qu'étant pressés, ils ne voulurent pas s'y arrêter. Ils n'étaient pas tirés de danger pour être au delà de cette ville. Ils avaient à quelques lieues plus avant un défilé de montagnes à franchir. Les Espagnols le gardaient au nombre de quinze cents, à couvert de trois retranchements qu'ils avaient pratiqués l'un au-dessus de l'autre. Ils comptaient si bien qu'aucun flibustier n'en échapperait, qu'ils crurent pouvoir, sans risquer de se tromper, leur annoncer leur prochain malheur, ce qu'ils firent par

une lettre qu'ils leur envoyèrent. Les flibustiers furent effectivement saisis de quelque crainte en ne voyant point comment ils se tireraient d'un tel pas ; mais comme rien n'est à l'épreuve d'une résolution désespérée, ils résolurent d'y avoir recours en cas de besoin et firent cependant aux Espagnols cette réponse déterminée, pour les intimider à leur tour :

— Pourquoi nous insultez-vous, lâches et efféminés que vous êtes ? Ignorez-vous encore quels gens nous sommes, et faut-il qu'à notre gloire et pour votre malheur nous vous rencontrions de nouveau sur notre route. Allez, gens sans courage et sans honneur, multipliez-vous, s'il se peut, autant que le sont les bœufs de vos savanes, entassez retranchements sur retranchements, depuis le pied de vos montagnes jusqu'au sommet, nous vous y forcerons, nous passerons et nous irons où nous voulons aller. N'y en eût-il parmi nous qu'un seul de reste, il ne vous craindrait pas tous et saurait encore vous défaire l'un après l'autre.

Après quoi ils s'avancèrent résolument pour vérifier leur réponse par les effets.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied de la montagne et qu'ils eurent considéré de près les difficultés, qu'on ne leur avait point encore assez exagérées, ils tombèrent d'accord qu'elles étaient insurmontables, s'il s'agissait d'attaquer de front les Espagnols et que l'unique parti qui restait était de prendre à côté des retranchements pour leur tomber dessus par derrière. Mais cela n'était pas aisé à exécuter. Il n'y avait, d'un côté et d'autre des retranchements, que des abîmes et des précipices affreux et la montagne était partout si raide et si escarpée, qu'il n'était pas

venu à la pensée des Espagnols qu'on pût par là aller à eux. Mais la nécessité vient souvent à bout de ce qui paraît impossible ; les flibustiers ayant grimpé toute la nuit et s'étant guindés à la faveur des racines des arbres qu'ils empoignaient, jusqu'au haut de la montagne, se trouvèrent le matin au-dessus des Espagnols, qui les croyaient encore au-dessous et qui, se voyant ainsi surpris, perdirent contenance et ne songèrent plus qu'à se sauver eux-mêmes, ce qu'ils ne firent pas tous, parce que les flibustiers, les ayant chargés sur l'heure, en firent un grand carnage et par là mirent comme le dernier sceau à tous les maux qu'ils leur avaient faits et se virent en même temps délivrés de l'appréhension où ils avaient toujours été de tomber tôt ou tard entre leurs mains. Ils n'eurent plus d'ennemis à combattre après cette victoire et ils arrivèrent, au bout de quelques jours, à cette rivière sur laquelle ils devaient s'embarquer.

Leur premier soin fut de faire aussitôt des *piperies*, qui ne sont que plusieurs pièces de bois liées ensemble, pour la descendre les premières journées, ne pouvant point encore se servir de canots qui se seraient mille fois fracassés contre les rochers ; mais lorsque le courant fut devenu plus uni et plus profond, ils y eurent recours et en fabriquèrent plusieurs. Ils achevèrent, à la faveur de ces canots, le reste du chemin et arrivèrent au cap de Gracias à Dios où ils furent parfaitement bien traités des Indiens, habitants naturels de ces quartiers, de tous temps amis des flibustiers.

Ils eurent le bonheur d'y trouver une barque anglaise ; ils la frétèrent, mais comme elle ne pouvait les contenir tous, elle n'en prit qu'une partie qu'elle

ramena à Saint-Domingue où ils arrivèrent le 8 d'avril de cette année, y ayant près de quatre ans qu'ils en étaient partis. Les autres n'y revinrent que quelque temps après et par la voie de la Jamaïque.

M. de Cussy, qui y commandait toujours, les reçut favorablement, en vertu d'une amnistie que le roi avait accordée aux forbans qui reviendraient dans un certain temps non encore échu. Ils étaient tous riches, d'un butin plus ou moins grand selon que chacun avait su le conserver pendant leur long, pénible et dangereux voyage, ou qu'ils avaient perdu ou gagné au jeu.

Plusieurs repassèrent en France, mais la plupart sont restés dans l'île où ils se sont fait de beaux établissements aux dépens des Espagnols, mais peu en jouissent encore en cette année 1715, parce qu'ils sont presque tous morts sans qu'on ait entendu parler qu'aucun ait réparé par quelque restitution ses vols et ses brigandages. Quant aux 55 flibustiers que nous avons laissés dans la mer du Sud, faisant route vers la Californie, ils furent jusqu'à l'entrée du golfe de ce nom où ils s'arrêtèrent sur trois petites îles inhabitées, appelées les « Trois Maries », dont ils se rendirent maîtres et où ils souffrirent tout ce qu'on peut imaginer, pendant quatre ans qu'ils y séjournèrent, sans jamais avoir osé mettre le pied dans la partie voisine du continent, habitée par force Espagnols et Indiens.

Craignant même, à la fin, d'être attaqués sur ces îles, il leur fallut songer à se retirer pour remédier à leur disette et se mettre en lieu d'assurance. Mais de quelque côté qu'ils tournassent leurs esprits, ils se voyaient dans l'impossibilité d'échapper à la faim

ou aux Espagnols. Ils n'eurent, dans leur espèce de désespoir, d'autre parti à prendre qu'à tenter leur retour vers leurs camarades, ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter, allant toujours contre le vent. Mais, ne les ayant plus retrouvés, ils continuèrent leur route de même jusqu'au détroit de Magellan, longeant toujours la côte du plus près qu'ils pouvaient, dans un seul canot, pendant l'espace de près de deux mille lieues, ce qui paraîtra incroyable.

Ils étaient déjà engagés dans le détroit lorsque, faisant réflexion qu'ils étaient pauvres et dénués de tous biens, ils eurent honte de s'en retourner les mains vides à Saint-Domingue. C'est pourquoi, animés alors par un nouveau désespoir, ils rebroussent vers la côte du Pérou et vont donner dans le port d'Arica où il y avait un vaisseau chargé de plus de deux millions, en espèces d'argent, qu'on avait tirés des fameuses mines du Potosi. Ils enlèvent ce bâtiment et le montent, et puis appareillent de nouveau pour le détroit de Magellan. Y étant arrivés, ils ont le malheur de s'échouer après avoir sauvé cependant une partie des richesses ; leur ressource est alors de construire une double chaloupe des débris de ce vaisseau, avec laquelle, ayant doublé le détroit et fait près de deux mille autres lieues le long des côtes de la mer du Nord, ils arrivent enfin à l'île de Cayenne, où plusieurs se sont établis et d'où les autres sont repassés en France ou dans cette île de Saint-Domingue.

Un d'eux nommé Huchet, qui s'était marié avant son passage à la mer du Sud, trouva, le jour même de son retour, sa femme qui venait d'enterrer un second mari. Il reprit sans aucune difficulté son

rang que tout autre flibustier qu'un mort n'aurait pas manqué de lui disputer avec entêtement, la coutume de ces gens-là étant de ne point se céder facilement les uns aux autres et de faire autant de bruit quand ils ont tort que lorsque la justice est de leur côté.

L'on eut aussi, presque en même temps, nouvelle des deux cents flibustiers, lesquels étaient partis sous la conduite du capitaine Le Sage, pour passer à la mer du Sud par le détroit de Magellan. Ils étaient allés se présenter au détroit qu'ils avaient déjà à demi franchi, mais la saison étant alors fort avancée et devenue peu favorable à ce passage, ils furent obligés de rebrousser et, comme on ignorait encore en ce temps-là qu'on pût prendre au-dessus de la Terre de feu, ils prirent le parti d'aller courir la mer d'un autre côté. Ils parcoururent, en forbans, pendant plus de deux années toute la côte d'Afrique. Ils y firent nombre de prises où ils trouvaient de quoi se régaler comme s'ils avaient été en bonne auberge, mais dont il n'y eut qu'une qui les rendît riches à jamais.

C'était un vaisseau venant des Grandes-Indes, où il y avait beaucoup de poudre d'or appartenant à un jeune Hollandais déjà fiancé dans son pays, lequel avait fait cet armement à dessein de douer sa maîtresse du gain qu'il ferait à ce voyage. Les flibustiers le remercièrent du présent forcé qu'il leur faisait et le renvoyèrent, son vaisseau vide, accomplir son mariage en Hollande. Pour eux, ayant désormais fait fortune, ils ne songèrent plus qu'à en venir jouir tranquillement à Saint-Domingue. Ils furent néanmoins d'abord surgir à Cayenne d'où la

plupart repassèrent ensuite dans cette île. Quoique beaucoup de forbans français fussent passés dans la mer du Sud, pendant les trois ans de paix de 1684 jusqu'en 1687, on en vit encore un plus grand nombre dans la mer du Nord où ils donnaient autant d'inquiétude aux Espagnols que lorsque nous étions en guerre avec eux. Ces gens-là avaient leur retraite à Saint-Domingue où, quoique nos gouverneurs fissent semblant de les désavouer, ils les recevaient toujours à bras ouverts au retour de leurs courses, pourvu qu'ils y revinssent les mains chargées de présents en leur faveur et qu'ils expiassent ainsi à leur tribunal la honte de leurs brigandages.

XV

LE GOUVERNEMENT DE M. DE CUSSY

M. de Cussy continuait à aimer le repos et rien ne lui plaisait moins que le bruit des armes. Comme une passion prend de nouvelles racines à mesure qu'on lui lâche la bride, celle qu'il avait pour le commerce s'était tellement fortifiée en lui, qu'il ne craignait plus de la suivre en pleine guerre en trafiquant publiquement avec les Espagnols, auxquels il faisait passer les meilleures marchandises de nos colonies, qui en recevaient un très grand préjudice, d'autant plus qu'il obligeait par là les habitants d'acheter à un très haut prix le peu qu'il leur en laissait. Jusque-là, l'on s'en était tenu aux plaintes qui n'avaient produit aucun effet ; la patience échappa enfin à plusieurs. Un, entre autres, nommé Chevalier, leva publiquement l'étendard de la rébellion et, de concert avec quelques autres, fut enlever un navire à la baie de Mancenille près de Monte-Christi où il était à trafiquer pour M. de

Cussy avec les Espagnols. Après quoi, il fut lui-même par toutes les maisons des habitants tenter leur fidélité. Il en engagea un grand nombre dans sa révolte et, s'étant mis à leur tête, il fut se poster sur une colline située au milieu de la ville du Cap français où il fit mine de se fortifier, y ayant fait pour cela monter du canon.

M. de Franquenai, lieutenant de Roi, qui y commandait en l'absence de M. de Cussy, lequel faisait sa résidence ordinaire au Port-de-Paix, assembla de son côté les milices restées fidèles, et fut se camper de la vue de Chevalier dans la place d'armes de la même ville. Tous les habitants de la plaine s'étaient partagés entre les deux partis et je ne sais lequel eût eu l'avantage si l'on en fût venu aux mains. Chevalier, voulant se justifier, députa un de ses gens vers M. de Franquenai pour lui dire qu'il n'avait pris les armes que pour empêcher les correspondances du gouverneur avec les Espagnols, au grand préjudice et au danger manifeste de nos colonies, et qu'il était prêt à les mettre bas, pourvu qu'on lui donnât des assurances d'un prompt remède à tous ces désordres.

M. de Franquenai fut si outré de cette insolence, qu'il aurait, du naturel bouillant et impétueux qu'il était, fait pendre l'envoyé sur-le-champ, si ceux qui l'accompagnaient n'eussent représenté que c'était là pousser les choses trop loin dans l'occurrence délicate où l'on se trouvait.

Changeant donc de résolution et prenant un parti plus modéré, il fit dire à Chevalier et à ses gens qu'il informerait la Cour des sujets de leurs plaintes, laquelle ne manquerait pas d'y satisfaire, si elle les

trouvait raisonnables, et, qu'en attendant, on oublierait entièrement le passé et qu'on vivrait en bonne intelligence de part et d'autre.

Les révoltés, dont la plupart se repentaient déjà des engagements pris, parurent satisfaits de cette réponse et se séparèrent. M. de Franquenai en fit de même de son côté et chacun se retira chez soi.

Dès que M. de Cussy eut appris ce qui s'était passé au Cap, il manda à M. de Franquenai de convoquer une revue générale des habitants de la plaine et de faire en sorte qu'il pût se saisir de la personne de Chevalier et le lui envoyer. La revue se fit au Quartier Marin où le lieutenant de roi avait son habitation. Chevalier, avec ses principaux officiers, délibéra longtemps s'il s'y rendrait, se doutant du piège qu'on lui tendait. Mais enfin, il y fut, sur les assurances que ceux de son parti lui donnèrent qu'ils sauraient bien le défendre si l'on entreprenait sur sa personne.

Tous les habitants étant sous les armes, devant la maison de M. de Franquenai, cet officier envoya ordre à Chevalier de le venir trouver chez lui. Il obéit, mais il ne fut pas plutôt entré que, le saisissant par le bras : « Je t'arrête, lui dit-il, de la part du Roi ». Chevalier tourna la tête à l'instant pour voir si ses gens venaient à son secours ou se mettaient en posture de le vouloir défendre, mais, n'en voyant aucun qui fît le moindre mouvement : « Je suis mort, s'écria-t-il. — Non, lui répliqua aussitôt M. de Franquenai, je t'assure Chevalier qu'il ne t'arrivera aucun mal de ma part » ; et il crut depuis lui avoir tenu parole parce qu'il ne fit que l'embarquer le même jour pour le Port-de-Paix où il fut pendu à son arrivée par ordre de M. de Cussy.

Cette mort remit la paix au dedans et M. de Cussy continua à la garder au dehors avec les Espagnols. La bonne intelligence du gouverneur français avec l'ennemi ne laissait pas de produire de bons effets. Nos colonies pendant ce temps-là se fortifiaient, croissaient à vue d'œil et jouissaient d'un repos qu'elles n'avaient pas encore goûté jusqu'alors. Mais enfin M. de Cussy, faisant violence à son naturel, se détermina contre toute espérance à la guerre.

Il s'était rendu depuis peu au Cap français, à l'occasion de la révolte passée. Un capitaine malouin, nommé Praillé, qui y était de relâche, après une traite qu'il venait de faire avec les Espagnols, le long des côtes de l'île, lui apporta la nouvelle de la disposition de cette nation à passer sous la bannière française, pour peu qu'on lui en facilitât les moyens, soit qu'effectivement quelques Espagnols lui eussent donné de pareilles assurances ou qu'il l'eût inféré des discours qu'il avait eus avec eux. Il assura en particulier que les quatre cents hommes de la garnison de Saint-Domingue, en quoi consistaient leurs principales forces, n'avaient pas reçu de paye depuis très longtemps et qu'ils ne demandaient pas mieux que de changer de maître pour se libérer de la tyrannie de leurs officiers. Il n'en fallut pas davantage pour animer à une si belle entreprise M. de Cussy qui crut en cette occasion pouvoir s'acquérir une gloire immortelle, sans rien risquer. Mais comme il avait toujours paru bien plus sensible à l'intérêt qu'à la gloire, l'on a cru, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il n'en voulait pas tant au domaine du Roi d'Espagne qu'à la bourse de ses sujets et que, connaissant parfaitement la supériorité des armes fran-

çaises en ce temps-là sur celles des Espagnols, il n'eut jamais d'autre but, en faisant semblant de les vouloir attaquer, que de les mettre à de grosses contributions. Quoi qu'il en soit, sur l'avis qu'on lui venait de donner, il assembla six cents hommes de la ville et de la plaine du Cap auxquels il joignit trois cents flibustiers qui se trouvèrent là par hasard. Il aurait pu tirer presque autant de monde du Port-de-Paix et de l'île de la Tortue, et pour le moins autant de flibustiers, du seul petit Goave qui leur servait de retraite ordinaire, sans compter un pareil nombre d'habitants que lui pouvait fournir la côte de l'Ouest. Mais ce peu était plus que suffisant dans le dessein où il était de ne pas faire grand mal aux Espagnols, il se proposait au plus de prendre la ville de Santo-Jago de los Caballeros. Le rendez-vous de la petite armée fut à la savane de Limonade, à quatre lieues à l'est du Cap. M. de Cussy en fit la revue et la trouva leste et en bon état. Après quoi on se mit en marche le lendemain de la Saint-Pierre de cette année. Les Français, qui croyaient courir à la conquête de toute l'île, marchaient avec une joie incroyable comme s'ils avaient été à un festin. Il y avait déjà cinq jours qu'on était en marche, sans qu'on eût aperçu les moindres vestiges de l'ennemi, lorsqu'on découvrit quelques Espagnols qui, du haut d'une petite éminence, observaient la contenance et le nombre de nos gens. M. de Cussy détacha aussitôt un officier avec un pavillon parlementaire pour donner à connaître qu'on voulait leur parler. L'Espagnol qui commandait ce parti s'avança sur ce signal d'assurance et demanda ce qu'on lui voulait. On le sonda sur la disposition prétendue de sa nation à passer sous la

domination française, mais cet officier, qui s'appelait Don Rodrigue et qui se distingua beaucoup dans la suite par sa valeur, répondit d'un air fier qu'on se repaissait de chimères si l'on s'était mis en marche sur des espérances si frivoles, puisqu'il n'y avait point d'Espagnol dans toutes les Indes qui ne fût prêt à donner pour son Roi jusqu'à la dernière goutte de son sang, et que, si les Français étaient assez hardis pour passer plus avant, ils ne tarderaient pas à recevoir le châtiment de leur témérité. M. de Cussy fut frappé de la réponse résolue de cet Espagnol et, se figurant qu'il n'avait parlé que comme l'organe de sa nation, il prit la résolution de s'en retourner à l'heure même, sans passer outre. Il le fit connaître à ses principaux officiers et ceux-ci à toute l'armée où il s'éleva à l'instant un cri général qu'ils n'en feraient rien, que ce serait pour la première fois que les Français eussent tourné le dos aux Espagnols, que, puisqu'on les avait amenés là de si loin, ils voulaient continuer leur route ; qu'au reste, M. de Cussy pouvait s'en retourner si la peur l'avait saisi, qu'il leur laissât seulement M. de Franquenai pour les commander, comme il s'y offrait, et que pour eux, ils se faisaient fort de se rendre, avant peu, maîtres de toute l'île pour la France.

Les flibustiers, tels qu'avaient été ou qu'étaient encore presque tous ceux qui composaient cette armée, ne sont pas gens bien maniables. La discipline militaire et la soumission à leurs commandants sont inconnues parmi eux. Il fallut que le gouverneur se relâchât, et même n'osant retourner seul, il se laissa entraîner malgré lui à passer outre. Leur marche dura treize jours sans rien rencontrer, au

bout desquels ils arrivèrent à une lieue de Santo-Jago.

Avant d'entrer dans une grande savane qu'on trouve près de ce bourg, il faut traverser un bois par une espèce de défilé que les pluies et les passants ont creusé peu à peu et par où l'on ne peut passer que trois de front au plus. Les pratiques de l'armée avertirent M. de Cussy qu'infailliblement les Espagnols dresseraient là quelque embuscade et qu'il fallait s'y tenir sur ses gardes. Sur cet avis, on prit les mesures qu'il fallait et l'on se disposa à tout événement. Comme l'on crut que le plus grand danger serait pour l'avant-garde et pour le corps de bataille, on fit marcher à la tête les trois cents flibustiers commandés par Davio, fameux corsaire de ce temps-là, et l'on tira les meilleurs hommes des compagnies qui faisaient l'arrière-garde, pour les incorporer dans le gros de l'armée. Ce fut là que M. de Cussy se tint comme dans le lieu le plus sûr et le plus à portée pour donner ses ordres de toute part ; et, comme s'il eût craint que les Espagnols, qui certainement ne le haïssaient pas, n'en eussent voulu qu'à lui, il se déguisa sous l'habit de simple habitant et sous le nom de Saint-Germain, avec défense de l'appeler autrement.

L'armée entra dans le défilé et fut longtemps sans rien apercevoir. Pourtant un chien s'étant un peu écarté dans le bois, se mit à japper, ce qui donna lieu aux plus prudents de soupçonner qu'il y avait là du monde à les épier ou à leur dresser quelque piège. Mais le commun négligea cet indice et l'on passa outre, sans s'en éclaircir.

Quand ceux de l'arrière-garde, composée de la

compagnie du Morne rouge, virent tout tranquille, ils se persuadèrent aisément qu'il n'y avait rien à craindre. Ils étaient à rire et à folâtrer chemin faisant, portant leurs armes en bandoulière et marchant sans ordre, lorsque des lanciers espagnols, sortant tout à coup du bois où ils s'étaient tenus, ventre à terre les percèrent presque tous de leurs lances avant qu'ils eussent pu se mettre en défense. Seul le capitaine, appelé Fromageau, eut le temps de tirer ses deux pistolets ; après quoi il fut tué.

Gelin, capitaine de la compagnie de Limonade, qui précédait immédiatement, subit le même sort avec six de ses gens. Je ne sais s'il n'en serait pas arrivé autant à toute l'armée, sans la résolution de Saint-Ganier, simple volontaire dans la compagnie de Limonade, lequel, voyant qu'on commençait à lâcher pied, ranima tous ceux qui étaient près de lui, à faire volte-face à son exemple. Ils le firent avec tant de succès dans ce défilé où un seul coup de fusil boucanier jetait bas deux ou trois Espagnols que ceux-ci, épouvantés à leur tour, se retirèrent au plus vite dans le bois d'où ils étaient sortis. Cependant l'avant-garde avait été aussi attaquée. M. de Cussy, que ces deux attaques faites à la fois, avaient entièrement déconcerté, ne savait plus où il en était ; il ne donnait aucun ordre ; il défendit de tirer jusqu'à ce qu'on vît les Espagnols plus à découvert. Mais Davio, qui commandait les flibustiers, méprisant sa défense : « — Feu, s'écria-t-il, mes frères, autrement nous sommes perdus. » — Il en partit dans le moment un si grand de toute part que les Espagnols ne purent le soutenir, ils prirent la fuite. Les flibustiers se mirent à leurs trousses et en firent un

grand carnage. Nous perdîmes dans ce combat environ trente hommes ; l'on a jamais su au juste quelle a été la perte des Espagnols, mais l'on a toujours estimé qu'elle n'a pu être moindre de trois cents.

Cette victoire facilita la prise de Santo-Jago, qui est d'ailleurs sans défense. Les Français y entrèrent le même jour et n'y firent pas grand butin à cause de sa pauvreté. Ils n'en eurent pas même le temps, parce qu'ils n'y séjournèrent qu'une nuit et que, dès le lendemain matin, M. de Cussy fit battre la générale pour la retraite. L'on fut fort surpris d'une résolution si précipitée ; on lui en demanda la raison. Il répondit que, suivant le rapport des prisonniers, la garnison de la ville de Saint-Domingue était en marche pour venir au secours de Santo-Jago et qu'il craignait d'être enveloppé de toute part par les Espagnols. On eut beau lui représenter que cette garnison mécontente, comme on en avait reçu de nouvelles assurances, se déclarerait française, qu'en tout cas on était assez forts pour la battre, et que sa défaite serait suivie de la prise de la ville de Saint-Domingue et en même temps de toute l'île, rien ne put le rassurer. Il fallut partir, et cela se fit avec tant de précipitation qu'il n'y eut pas même d'ordres donnés pour mettre le feu à la ville ni pour enterrer les morts, quoiqu'on repassât sur le champ de bataille. Mais M. de la Boulai, major de l'armée, et quelques-uns des plus déterminés qui étaient exprès restés de l'arrière, mirent le feu partout à l'exception des églises. Il n'y eut que les corps de nos gens qui, à la honte éternelle des victorieux, demeurèrent sans sépulture, pendant que ceux des vaincus en reçurent une fort honorable.

Les Espagnols ne profitèrent point de cette retraite des Français, qui tenait de la fuite, par la maxime qu'il faut faire un pont d'or à un ennemi qui fuit. M. de Cussy arriva sans autre accident de Santo Jago au Cap français en beaucoup moins de temps qu'il n'avait été à y aller, après avoir moins vaincu les Espagnols que leur avoir donné à connaître que les Français, jusque-là invincibles, pouvaient à leur tour être battus s'ils étaient attaqués.

XVI

PERTE DE SAINT-CHRISTOPHE ET SES CONSÉQUENCES

Dans la nuit passée à Santo-Jago, le bruit s'était répandu dans l'armée française que l'île de Saint-Christophe avait été prise sur nous par les Anglais. Le matin étant venu, on rechercha avec soin l'auteur de cette nouvelle, mais on ne le trouva point, ce qui fit qu'on n'y ajouta point de foi. Mais tout le monde fut bien surpris, en arrivant au Cap, d'y trouver cette colonie débarquée au nombre de plus de trois mille âmes.

L'on a déjà pu remarquer que l'île de Saint-Christophe a été la première des Antilles habitée par les Français dès l'an 1625. M. le chevalier de Poinci, qui ne mourut qu'en 1660 et qui avait succédé à M. d'Enambuc, fondateur de cette colonie, l'avait fait fleurir extraordinairement. MM. les chevaliers de Sales et de Saint-Laurens continuèrent depuis à la gouverner successivement, au nom du

grand maître de Malte, et la portèrent encore à un plus haut point de gloire. L'île ayant été ensuite réunie au domaine de Sa Majesté, M. le comte de Blenac, gouverneur général pour le roi dans toutes les Antilles, chassa les Anglais de la partie qu'ils avaient occupée dès le commencement et nous en demeurâmes seuls les maîtres, ce qui donna un nouveau relief à cette colonie. Mais les Anglais nous en chassèrent à leur tour cette année, par la trahison, à ce qu'on a toujours prétendu, des principaux officiers dont j'omets les noms pour l'honneur de leurs familles, aujourd'hui établies à Saint-Domingue. La désolation fut grande ; l'on vit quantité de gens qui avaient de gros biens sur cette île-là, réduits en un moment à la mendicité, sans terre, sans esclaves, sans ressource aucune. Toute la grâce que les Anglais firent aux familles les plus distinguées fut de les envoyer, le bâton blanc à la main, à la Martinique.

Les autres furent conduits dans cette île malgré eux, malheur qu'ils redoutèrent mille fois davantage que tout ce qui venait de leur arriver. Saint-Domingue passait alors pour une terre qui dévorait ses habitants et pour un pays dont les conquérants ne s'étaient encore fait connaître que par la férocité de leur humeur. Cela n'était que trop vrai, et il l'était encore davantage pour des gens qui n'y arrivèrent que remplis et prévenus de cette idée.

En effet, plus des deux tiers moururent dès les premières années, ceux-là surtout qui du Cap passèrent au Port-de-Paix où on les trouvait étendus et morts le long des grands chemins, sans secours, quelquefois sans sacrements et souvent sans sépulture. Ceux qui purent repasser dans les Petites-Antilles ne man-

quèrent point d'en embrasser l'occasion avec ardeur. Ainsi, d'un aussi grand nombre qui arriva d'abord il n'en est resté tout au plus qu'un quart à Saint-Domingue. Cependant, le peu qui resta ne laissa point de lui donner un nouveau lustre, soit par les hommes qui vinrent en cette occasion, et qui remplirent heureusement et beaucoup au delà le vide qu'y avait fait le combat de Santo-Jago, soit bien plus, par un très grand nombre de femmes et de filles, sur lesquelles la mortalité n'avait point eu tant d'empire et dont on tira encore un plus grand avantage que des hommes. Ce n'est pas qu'il n'y eut dès lors un nombre de femmes dans Saint-Domingue français, mais, outre qu'il n'y en avait pas assez, plus de la moitié des hommes ne trouvaient point à se marier; la plupart de celles qui y étaient, plus flibustières que leurs maris, n'avaient ni la douceur naturelle au sexe, ni même la fécondité et peu d'entre elles eurent des enfants.

L'île de Saint-Christophe pourvut en cette occasion abondamment et efficacement aux besoins de celle de Saint Domingue. Rien de plus honnête, de plus sage, de plus vertueux, que les personnes du sexe venues alors de cette première île, qui passait en ce temps-là, à juste titre, pour le Paris des îles. Tout ce qu'il y a aujourd'hui ici de politesse, de piété, doit rapporter là son origine, aussi bien que ce grand nombre d'enfants de l'un et l'autre sexe qui font l'ornement et l'espérance de nos colonies. Mais Dieu, qui marquait d'une manière si visible vouloir soutenir nos établissements, continua de nous exposer à de rudes épreuves avant de nous donner la paix. On eut avis que les Espagnols avaient conjuré

la perte des colonies françaises, en particulier de celle de la plaine du Cap d'où étaient partis les derniers coups qu'ils avaient reçus, et qu'ils amassaient à ce dessein des troupes de toutes parts, même des îles voisines et du continent. On apprit peu de temps après qu'ils étaient en marche et qu'ils approchaient de nos frontières alors à la rivière de Reboucq, vingt-cinq lieues à l'est du Cap.

M. de Cussy en fut effrayé ; il était alors lui-même au Cap pour je ne sais quelle affaire. Il manda M. de Franquenai et lui ordonna de bien faire son devoir en cas d'attaque ; pour lui, il allait se retirer au fort du Port-de-Paix, lieu de son gouvernement. Comme il était évident, par la route que l'ennemi tenait, qu'il en voulait au Cap, M. de Franquenai fut fort surpris de la résolution du gouverneur, l'imputant à sa lâcheté. C'est pourquoi il lui repartit avec beaucoup de franchise que, s'ils ne partageaient tous deux le danger présent, il songerait lui-même à mettre sa vie, ses esclaves et ses biens à couvert. Cette réponse piqua d'honneur M. de Cussy qui n'eut rien à répliquer et ayant pris sur-le-champ la résolution de rester, il donna aussitôt les ordres nécessaires pour assembler son monde et aller au-devant de l'ennemi, qu'on n'avait déjà laissé que trop avancer. On aurait pu disputer le terrain pied à pied aux Espagnols et leur dresser des embuscades dans les quartiers de Baiaha et de Yaqui, qui n'étaient pas encore défrichés et où il leur fallait passer au travers des bois fort épais et naturellement embarrassés. Mais on n'en fit rien, comme aussi on ne fit venir aucun secours du Port-de-Paix parce qu'on s'y était pris trop tard. Les milices même du Port-Margot, quartier situé à

l'extrémité occidentale de la plaine, ne purent se ranger à temps au rendez-vous à la savane de Limonade.

Cette savane était très propre à servir de champ de bataille ; elle est environ d'une lieue carrée, parfaitement plate et unie, sans être entrecoupée par aucun fossé naturel ni artificiel. Il y a seulement, par ci, par là, quelques petits bouquets de bois qui semblent être faits pour escarmoucher. Du reste, elle est entourée de toutes parts de bois de haute futaie et de plus, du côté de l'est, bordée d'un bras fort profond d'une grande rivière sur lequel les Espagnols ont eu autrefois une ville appelée Puerto Real dont ils ont toujours conservé le nom à ladite savane.

M. de Cussy s'y était rendu avec environ mille hommes pour y attendre l'ennemi de pied ferme. Mais c'était en cela même qu'il fit une nouvelle faute, parce que les Espagnols ayant au moins le double de monde, il n'était pas prudent de les combattre en rase campagne. Il n'y eut personne qui lui fît remarquer cette faute, au contraire, chacun l'aida à la commettre par l'ardeur qui les portait tous à en venir aux mains avec les Espagnols. On ne faisait point encore réflexion que cet ennemi était tout autre depuis qu'il avait vu l'effet de ses lances à Santo-Jago et nos gens se retirer après la victoire, avec tant de précipitation.

Enfin tout présageait, ce semble, que nous aurions le dessous dans cette action. Une bonne partie des milices étant partie en hâte de chez eux, n'avait pas apporté de vivres. Etant à la savane ils demandèrent au gouverneur qu'on tuât quelques bêtes à cornes qui étaient à paître là. Ce bétail, avec la

savane, appartenait à M. de Franquenai ; on lui en fit la proposition, qu'il rejeta bien loin, ce qui donna lieu à une grosse querelle entre lui et M. de Cussy. Les habitants murmurant de leur côté, une partie se débanda sous prétexte d'aller pourvoir à leurs besoins, mais on ne les revit plus. En sorte qu'il ne resta qu'environ sept cents hommes ; parmi ceux-là il y avait beaucoup de pauvres garçons qui n'avaient point d'armes et qu'on posta exprès à la queue de l'armée, afin qu'ils ramassassent les fusils de ceux qui seraient tués dans le combat et qu'ils prissent leurs places.

Par une autre bévue, on mit à pied les cavaliers, dont il y avait quelques compagnies, sans qu'il restât un seul officier à cheval pour commander, pas même le gouverneur qui voulut combattre en simple particulier, avouant de bonne foi qu'il n'entendait pas le métier de la guerre. Ce fut alors que pour animer ses gens, il dit tout haut que comme il avait tué autrefois en France des perdrix à la campagne, il espérait être assez adroit en cette occasion pour procurer un pareil sort à quelques-uns des ennemis.

Un capitaine flibustier nommé Patronpierre, lequel était de la partie avec ses gens, intervint là-dessus et demanda à M. de Cussy la permission d'aller querir dans son bord quelques pierriers ; il se proposait de les charger à cartouches, de les aller poster vis-à-vis l'endroit par où l'ennemi devait entrer dans la savane et de faire un tel carnage que cela les aurait peut-être entièrement déconcertés ; mais, par un nouveau surcroît de malheur, cet avis fut rejeté.

Cependant les Espagnols avançaient : ils en donnè-

rent avis eux-mêmes par une décharge qu'ils firent pour éprouver leurs mousquets lorsqu'ils furent dans un lieu appelé la rade de Caracolle, à une lieue ou environ du camp des Français.

M. de Cussy, s'étant apercu que les rangs de son armée étaient brouillés et qu'on allait combattre sans discipline et sans ordre, demanda, tout haut, s'il n'y avait là personne qui se fût autrefois trouvé à un combat réglé. Un homme s'étant présenté pour tel, il fut prié de mettre les compagnies en bataille, ce qu'il fit, les disposant en demi-lune avec une dextérité et dans un ordre qui semblaient répondre du succès de l'action. Sur ces entrefaites, on aperçut, vers les dix heures du matin, l'Espagnol défiler peu à peu dans la savane et se mettre en rang, à mesure qu'il y entrait. On était alors au vingt et un janvier, jour de sainte Agnès, qui tombait un dimanche. Les deux armées étaient encore séparées d'une demi-lieue, sans que la nôtre fît aucun mouvement ; les ennemis furent un peu déconcertés de notre bonne contenance. On dit même qu'ils délibérèrent s'ils ne s'en retourneraient pas, car ils nous croyaient beaucoup plus forts ou se persuadaient que des gens témoignant tant de résolution, seraient invincibles. Mais leurs ordres étaient de périr ou de vaincre.

Ils s'avancèrent donc d'un pas grave et d'un air déterminé. Une partie de leurs troupes était armée de mousquets et l'autre de lances. Mais ce n'était guère que sur les lanciers qu'ils comptaient, leurs mousquetaires étant peu adroits et ne pouvant se servir de leurs armes trop pesantes qu'en les appuyant sur des fourches. Ils étaient tous à pied, à l'exception des principaux officiers. Les Français

n'avaient que des fusiliers, mais dont les fusils boucaniers valaient des mousquets ce qui n'empêchait pas qu'ils les maniassent aisément et qu'ils fussent si experts en fait de ces sortes d'armes, qu'ils étaient sûrs de leur coup.

Les Espagnols firent la première décharge dont il y eut peu de monde tué ou blessé. De ces derniers fut M. de Franquenai, lequel, étant homme de cœur, ne voulut point quitter le combat pour s'aller faire panser. Les Français répondirent par un feu continu qui en jeta un si grand nombre par terre, que les autres, épouvantés, commencaient à lâcher pied. Mais s'étant aperçus que nos gens eux-mêmes se retiraient, ils reprirent courage et tinrent bon. C'était les jeunes gens sans armes, mis à la queue de notre armée, lesquels ne s'étant encore trouvés à aucun combat, furent tellement effrayés, dès le commencement de celui-ci, qu'ils prirent la fuite dès qu'ils le virent engagé. Le plus fâcheux est que ce mauvais exemple fut aussitôt suivi par la compagnie de la petite Ance qui crut, en voyant ces fuyards, que tout était perdu. Plusieurs autres se laissèrent entraîner de même. Les lanciers espagnols, voyant la victoire certaine, avancèrent tête baissée sur les Français et enfoncèrent en moins de rien ce qui faisait encore quelque résistance. M. de Cussy, qui était au centre, voulut se sauver quand il vit tout perdu ; mais il n'eut pas fait quelques pas qu'un Espagnol le perca de sa lance et il tomba mort. La déroute fut générale et la perte fut grande parce qu'il y avait, de l'endroit du combat, un quart de lieue pour gagner le bois ; la plus grande partie des fuyards furent atteints par les mulâtres espagnols, gens fort alertes et

extrêmement vites à la course. Quelques-uns se réfugièrent dans les bocages de la Savane où ils vendirent chèrement leur vie ; il y en eut même de ceux-là qui furent assez heureux pour la sauver par l'extrême résolution qu'ils témoignèrent de ne vouloir jamais se rendre et par le bonheur qu'ils eurent de se défendre avec succès, en abattant autant d'Espagnols qu'il s'en présentait. M. Brunelot, encore aujourd'hui vivant et capitaine d'infanterie du quartier Marin, était de ce nombre.

Nous avons perdu dans ce combat environ quatre cents hommes, du nombre desquels, outre M. le gouverneur et M. de Franquenai, lieutenant du roi, furent, presque tous les officiers de milice, à l'exception de M. du Ro, capitaine de Limonade, toute la compagnie du quartier Marin qui était la Colonelle, hormis six hommes, et tout ce qu'il y avait de flibustiers dans l'armée avec l'élite des habitants de la plaine du Cap et aussi beaucoup de flibustiers revenus depuis peu de la mer du Sud et établis dans la dépendance du Cap. On dit qu'un d'eux, étant échappé de la bataille mais au désespoir d'avoir été vaincu par les Espagnols, qui n'avaient jamais paru à ses yeux que des gens lâches et efféminés, prit son fusil et ses pistolets et piqua son cheval au milieu de leur camp, comme s'il avait encore espéré les pouvoir vaincre seul, ou qu'il voulût se procurer la consolation de mourir en brave homme et de ne pas survivre au malheur de sa nation.

La perte des Espagnols ne fut guère moins grande que la nôtre, mais comme ils eurent soin de la couvrir en ensevelissant leurs morts, on n'a jamais su jusqu'où elle avait été. Ils parcoururent dès le len-

demain et les jours suivants la plaine en victorieux, brûlèrent le bourg, surprirent encore quelques hommes sur les habitations. Ils ne firent aucun quartier, emmenèrent plusieurs femmes et enfants de même qu'un grand nombre d'esclaves, et tout cela sans plus de résistance. Les habitants, n'ayant plus de chef, s'étaient réfugiés dans les bois et dans les montagnes, uniquement attentifs à mettre à couvert leurs femmes et leurs enfants, avec les nègres qui leur restaient et qui avaient été assez fidèles pour ne pas abandonner leurs maîtres dans de si cruelles extrémités.

Enfin, après un voyage général qui dura six ou sept jours, l'Espagnol, content de son expédition autant que nous en étions humiliés, et ayant pris sur nous l'ascendant qu'il n'a pas perdu depuis, reprit la route de ses terres, et nos Français, sortant de leurs tanières, se mirent à rassembler les débris de leurs habitations et à les rétablir.

XVII

M. DE LA BOULAI ET M. DU CASSE

M. de la Boulai, alors major du Port-de-Paix, à qui le commandement de la côte du Nord était dévolu par la mort de M. de Cussy et de M. de Franquenai, s'en vint au Cap aussitôt après le départ des Espagnols, à dessein d'aider cette colonie à réparer ses pertes. Mais en voulant la servir il faillit achever de la détruire, par une entreprise qu'il forma à contretemps. Il se mit en tête d'avoir sa revanche et d'aller brûler le bourg espagnol de Goave, situé au sud de la plaine du Cap, vers le milieu de l'île. Le Cap lui fournit encore huit cents hommes pour cette expédition, avec lesquels il se mit en route et traversa les montagnes jusqu'à un détroit, nommé la Porte, qui nous servait de limites du coté du Sud. Etant arrivée là, l'armée se mutina et ne voulut point passer outre. On lui demanda ce qu'il prétendait faire et si, sous prétexte de brûler quelques méchantes et chétives cases qui composaient ce bourg, il était pru-

dent d'exposer toute la colonie à périr. Comme il persistait à vouloir pousser sa pointe, le chevalier Deslongchamps, capitaine de cavalerie, lui dit qu'il ne le suivrait point, et à l'instant il reprit le chemin du Cap avec ceux qui voulurent l'imiter et qui furent en grand nombre. M. de la Boulai se vit par là dans l'impuissance d'exécuter son dessein et obligé de s'en retourner ; mais ne voulant pas repasser par le Cap, il s'en fut droit au Port-de-Paix.

Les colonies françaises se trouvaient alors en très grand danger et menaçaient de nouveau ruine, si elles n'avaient trouvé une prompte ressource en la personne de M. du Casse, qui fut en ce temps-là nommé gouverneur. Cet homme de fortune dont l'élévation a surpris toute l'Europe, mérite de vivre dans les siècles à venir et je me trouve ici d'autant plus obligé de le bien faire connaître, que nous le regardons comme le restaurateur de nos colonies.

M. du Casse était originaire du Béarn, d'une assez basse extraction, du moins n'était-il pas gentilhomme. Ses premiers emplois eurent lieu sur les côtes d'Afrique, au service de la compagnie du Sénégal dont il dirigea quelque temps les affaires. Ce fut alors qu'il commença à se faire connaître à Saint-Domingue où il vint établir un bureau pour cette compagnie. Il y fut très mal reçu, surtout au Cap français dont les habitants en vinrent jusqu'à prendre les armes contre lui, pour l'obliger à se rembarquer, parce qu'ils ne voulaient absolument pas entendre parler de la compagnie dont le nom seul leur était devenu extrêmement odieux. Cependant, après qu'il eut déclaré là-dessus l'intention du roi et de ses maîtres, et qu'il eut fait comprendre

que les colonies de Saint-Domingue tireraient toutes sortes d'avantages de la traite des nègres, qui était l'unique but de la nouvelle compagnie, les habitants s'apaisèrent et consentirent à tout ce qu'il voulut.

M. du Casse s'en retourna ensuite en France, rendre compte de ce qu'il avait négocié pour sa compagnie, qui fut si satisfaite de sa conduite, qu'elle lui donna le commandement du premier transport de nègres sur cette île. Elle lui fit équiper, à cette fin, un vaisseau nommé *La Bannière*, de 26 pièces de canon, avec lequel il fit voile pour les côtes d'Afrique, mais un gros temps l'obligea de relâcher en Angleterre où, par un surcroît de malheur, il fut attaqué d'une maladie dangereuse et opiniâtre qui l'obligea d'y séjourner longtemps pour se faire traiter. Cependant, afin que ses armateurs ne reçussent pas un plus grand préjudice d'un si long retardement, il fit partir son vaisseau sous les ordres de son lieutenant, qui le conduisit à bon port, après avoir heureusement fini sa traite, suivant l'intention de la compagnie.

Pour lui, sitôt bien remis de ses indispositions, il fit achat d'un nouveau bâtiment à dessein d'aller à Corasol négocier des nègres et de venir les vendre ensuite dans notre colonie. Mais, comme nous étions alors en guerre avec les Hollandais, il se munit d'une commission anglaise, afin de naviguer en sûreté sous le pavillon de cette couronne. Il fut droit à Saint-Christophe où M. le chevalier de Saint-Laurens commandait, de qui il prit aussi une commission française pour lui servir au besoin ; après quoi il fit voile vers Corasol.

Il en était déjà assez proche lorsqu'il fit rencontre

d'un gros vaisseau hollandais, dont le capitaine lui cria d'amener et de l'aller trouver avec sa commission pour la lui faire voir. M. du Casse lui répartit qu'il avait perdu sa chaloupe par un coup de mer et le pria de lui envoyer la sienne, ce qui, ayant été fait, il s'embarqua portant avec lui sa commission anglaise, pendant que l'officier hollandais qui avait amené la chaloupe, restait à bord du navire français. Cet homme qui était à fureter partout pour découvrir si ce navire n'était pas ennemi, aperçut sur la table de la grande chambre une tabatière que M. du Casse y avait laissée par mégarde. Il la prit et y trouva en l'ouvrant la commission française. Il en donna aussitôt avis à son capitaine qui fit saisir le vaisseau et le conduisit à Corasol où il fut adjugé de bonne prise.

M. du Casse ne perdit point pour cela courage. Il acheta à Corasol un autre vaisseau qu'il chargea de nègres pour Saint-Domingue où il les vint débarquer dans le quartier de l'Ile à Vache à la côte du Sud ; puis, ayant doublé le cap Tiburon, à dessein d'aller mouiller au port du petit Goave, à la côte de l'Ouest, il tomba dans une escadre hollandaise qui venait d'enlever tous les vaisseaux français qui étaient à négocier le long de cette côte. Il traita avec les ennemis pour la rançon du sien, et de plus, il acheta d'eux trois de leurs prises chargées de tabac, avec lesquelles, étant heureusement arrivé en France, il fit encore un bon voyage malgré les échecs réitérés qu'il avait reçus.

La compagnie lui fit de nouveau équiper le vaisseau *La Bannière*, dans le même dessein qu'elle avait déjà fait. Après qu'il eut achevé sa traite sur cette

île, il arriva, comme il retournait en France, qu'il fit encore rencontre d'un vaisseau hollandais. Quoique ce fût une grosse flotte, il ne balança point à l'aller attaquer, et l'ayant abordé et accroché, il sauta à bord, lui vingtième, sans être suivi du reste de son équipage, et il le fit rendre après quelque combat pendant lequel il arriva que les deux vaisseaux, je ne sais par quel moyen, se dégagèrent l'un de l'autre. Ceux qui étaient restés dans le vaisseau français, croyant alors leur capitaine perdu, se mirent à fuir à toutes voiles, sans que les Français qui avaient sauté à bord du hollandais et qui leur criaient à pleine tête qu'ils en étaient les maîtres, pussent les rassurer. Cependant, à force de signaux, on se reconnut enfin et les deux navires firent route de conserve jusqu'en France où M. du Casse les conduisit et arriva glorieux au port de La Rochelle.

Cette action fut publiée à la Cour et vint jusqu'aux oreilles du roi qui voulut qu'un si brave homme fût couché sur l'état de la marine et ce fut là proprement l'époque d'où l'élévation de M. du Casse a pris son commencement. Il a toujours continué depuis à se distinguer par sa bravoure et par sa prudence, en sorte qu'il était déjà capitaine de haut bord, lorsqu'il fut pourvu du gouvernement de Saint-Domingue.

Dès qu'il y fut arrivé, il donna ses premiers soins au Cap français, où il établit un commandant tel qu'il fallait, en la personne de M. Laurent de Graffe. Cet officier était natif de la ville de Bréda en Brabant; il avait été d'abord au service des Espagnols en qualité de simple matelot, puis de canonnier sur leurs vaisseaux. Il passait en cette dernière qualité pour

l'homme le plus adroit de son temps, sûr d'appliquer son coup partout où il voulait. Son adresse et sa bravoure lui avaient depuis acquis quelque commandement parmi eux et il s'était, en plus d'une occasion, distingué contre les flibustiers qui le redoutaient. Il en fut pris à la fin, mais, se voyant parmi de braves gens, il ne put jamais se résoudre à les quitter. Il devint donc flibustier lui-même et bientôt le maître des flibustiers. Il fit tant de pièces aux Espagnols, qui l'appelaient Laurencillo, que toutes leurs côtes étaient remplies de la terreur de ses armes, à tel point que dans leurs prières publiques, ils demandaient à Dieu qu'il les gardât de la fureur de cet homme, de même que les Parisiens en usèrent, dit-on, autrefois envers les Normands qui portaient le sang et le carnage jusqu'aux murailles de leur ville. Ce n'est pas qu'il leur fît tout le mal qu'on mettait sur son compte, mais c'était une adresse des autres flibustiers, de supposer toujours Laurencillo à leur tête dans toutes leurs expéditions, sûrs de vaincre sous un nom si formidable. Il n'est rien que les Espagnols n'eussent volontiers donné pour le surprendre. Aussi Laurent de Graffe était-il si bien convaincu de leur intention, que lorsqu'il était en danger de tomber entre leurs mains, il se tenait à la soute aux poudres, la mèche allumée à la main, résolu de se faire sauter quand il n'y aurait plus d'espoir. C'est ce qu'il se disposait à faire une fois, entre autres, que les Espagnols de Carthagène, le sachant près de leur ville dans une simple barque, détachèrent après lui deux gros vaisseaux de cinquante pièces de canon.

Laurencillo se crut alors perdu. Cependant, le

désespoir venant à redoubler son courage, il fit si bien qu'il se rendit maître des deux bâtiments, à la honte éternelle de cette nation. Sa Majesté, désirant le récompenser de tant de belles actions, lui envoya d'abord des lettres de naturalisation et de grâce, pour la mort du capitaine Vanhorn, qu'il avait tué, lors de l'expédition de la Vera-Cruz. Depuis, elle le gratifia d'un brevet de major, ensuite d'une lieutenance de roi, et c'est en cette dernière qualité que M. du Casse l'envoya commander au Cap où l'on espérait que son seul nom servirait de barrière contre de nouvelles irruptions des Espagnols, dont on était menacé. Après avoir ainsi pourvu au Cap, M. du Casse s'appliqua à procurer la sûreté des colonies en général. L'on comptait toujours dans l'île grand nombre de flibustiers, lesquels avaient leur retraite la plus ordinaire au petit Goave, afin de tomber de là plus aisément sur les Anglais de la Jamaïque ou sur les Espagnols du continent. C'était un grand secret pour nos gouverneurs que de savoir, pour ainsi dire, mettre en œuvre ces gens-là et en tirer tous les services qu'ils étaient capables de rendre à nos colonies. C'est ce que M. du Casse envisagea et l'on peut dire qu'il y a mieux réussi qu'aucun de ses prédécesseurs. Pour animer les flibustiers par sa présence et être plus à portée de les lâcher, selon qu'il jugerait à propos, contre les ennemis de l'Etat, il quitta le fort du Port-de-Paix qui avait servi jusqu'alors de résidence au gouverneur de l'île et, s'installa dans celui du petit Goave.

Tant qu'il y fut il ne se passa presque point de semaine qu'il ne portât quelque coup funeste aux Anglais ou aux Espagnols, par mer et par terre,

indifféremment. Les descentes que les flibustiers faisaient à la Jamaïque pour y enlever des nègres, étaient surtout si fréquentes, qu'on n'appelait plus cette île, à Saint Domingue, que la petite Guinée. Une surtout de ces expéditions est remarquable. Elle fut menée par M. du Casse avec cinq gros vaisseaux et huit barques flibustières. Les navires du roi n'avaient que leurs équipages ordinaires, sans aucune troupe de débarquement. Ils n'étaient que pour appuyer l'entreprise en favorisant les flibustiers, pendant et après leur descente qu'ils firent d'abord à Yala, bourg considérable situé à la côte du sud de l'île, et cela sans difficulté et sans perte d'aucun des leurs, parce que les Anglais n'osèrent la leur disputer.

Maîtres du terrain, ils se répandirent aussitôt partout, pillant ou détruisant tout ce qu'ils rencontraient, attentifs surtout à enlever le plus de nègres qu'ils pourraient, comme étant là le plus riche butin qu'ils pouvaient faire. Après y avoir séjourné environ huit jours, ils passèrent par terre à six ou sept lieues plus à l'est, vers la tête de l'île, dans un quartier appelé le Port-Morant où ils firent pendant autant de temps qu'ils y demeurèrent la même exécution et avec la même facilité aucun Anglais n'ayant encore osé paraître pour les en empêcher. Ils ne trouvèrent pas plus de résistance à la côte du Nord où ils firent passer quelques-uns de leurs bâteaux bien armés. Toute cette étendue de pays qu'ils parcoururent, fut entièrement ravagée ; ils brûlèrent tous les moulins à sucre, embarquèrent dans leurs vaisseaux ce qu'ils y trouvèrent de plus précieux et enlevèrent plus de deux mille esclaves, lesquels, par l'affection qu'ils

ont naturellement pour le Français, dont ils savent qu'ils sont traités avec douceur, venaient d'eux-mêmes se jeter entre leurs mains. Quelque heureuse qu'eût été cette expédition jusqu'alors elle n'était pas tout à fait dans le goût des flibustiers qui, n'aimant pas à trouver tant de facilités dans leurs entreprises, n'eussent pas été fâchés de rencontrer quelque résistance pour donner par là plus d'éclat à leur entreprise et en relever la gloire.

M. du Casse se résolut donc d'aller chercher, dans un autre quartier de l'île, ce qu'il n'avait pas trouvé dans les vingt lieues et plus de pays qu'il avait parcourues. Il y a, à la même côte du sud de la Jamaïque, vers l'ouest, un quartier appelé des nôtres Vatiou et des Anglais la baie de Kow, qui passe pour des plus opulents de l'île et sur lequel, pour cette raison, les flibustiers, en passant le long de ses côtes, avaient souvent jeté des yeux de concupiscence mais qui, pour être en même temps des plus pleuplés et par là des plus forts, n'avait point encore été attaqué par eux à force ouverte. Toutes leurs tentatives jusqu'alors contre ce quartier s'étaient terminées à quelques coups de main, qu'ils faisaient la nuit, pendant lequel temps débarquant à la sourdine dans quelque endroit écarté, ils allaient promptement enlever les nègres de quelque sucrerie et puis ils se rembarquaient au plus vite et prenaient la fuite. Mais comme on était alors assez forts pour s'en rendre maîtres, on tourna de ce côté-là et, pour s'y rendre plus promptement, car on était alors à un bout de l'île et Vatiou était presque à l'autre, chacun se rembarqua dans son bâtiment.

Quand on fut arrivé à la hauteur de ce quartier,

les flibustiers entrèrent dans les chaloupes et dans les canots, M. de Graffe à leur tête ; car, pour M. du Casse, il était resté à bord des vaisseaux du roi, pour donner de là les ordres nécessaires. La descente se fit avec moins de difficulté qu'on n'avait cru, mais on n'était pas beaucoup plus avancés pour cela. On remarqua que les ennemis, après s'être légèrement défendus, s'étaient retirés dans leurs retranchements dont ils avaient trois l'un derrière l'autre où ils se tenaient forts et qu'il fallait nécessairement franchir pour pénétrer dans leur quartier. Mais ce fut alors que les flibustiers, s'étant animés à bien faire, firent voir de quoi ils sont capables dans l'occasion. Ils forcèrent ces retranchements l'un après l'autre, quoique les ennemis qui les défendaient leur fussent supérieurs en nombre. Mais ce ne fut pas sans grande effusion de sang des deux côtés.

Les fruits de la victoire ne furent pas proportionnés au prix qu'elle avait coûté, parce que les Anglais de ce quartier, qui s'étaient attendus à être attaqués tôt ou tard, avaient pris, de longue main, leurs précautions pour mettre en sûreté leurs vies et leurs biens, en cas qu'on vînt à les forcer dans leurs retranchements.

Les plus riches d'entre eux avaient bâti chacun, dans l'enclos de leur habitation, une espèce de château ou de maison forte, où ils tenaient serrés leur argent, leurs esclaves et ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils s'y réfugièrent après le combat et ils y firent ferme.

Les flibustiers qui, après avoir passé sur le ventre à leurs ennemis, couraient la campagne où ils ne s'attendaient plus à trouver de résistance, arri-

vèrent à une de ces maisons fortes. Ils crurent d'abord pouvoir y entrer et la piller impunément, mais ils furent bien surpris de voir qu'en moins de rien une grêle de coups de fusil qui partirent des meurtrières de cette maison, leur jeta plusieurs de leurs gens sur le carreau. Cela ne fit que les acharner d'avantage au combat, jusqu'à ce que, venant à faire réflexion qu'il y avait de la folie à se battre contre des murailles qu'on ne pouvait abattre qu'avec le canon ils se retirèrent tout confus de la perte qu'ils avaient faite par leur indiscrétion, qui leur coûta environ cinquante hommes, entre autres le capitaine Le Sage. On tint conseil pour venger cet affront. Certains étaient d'avis d'aller chercher du canon à bord des vaisseaux et qu'on n'eut pas le démenti de ce qu'on avait commencé. Mais finalement on jugea l'affaire trop longue et très dangereuse et on laissa ce genre d'expédition. D'ailleurs des émissaires des nègres fugitifs des montagnes vinrent dire que sept mille de leurs camarades ne tarderaient pas d'arriver dans l'impatience qu'ils étaient tous de se rendre aux Français. Mais il fallut promptement partir parce qu'on eut avis qu'il venait un puissant secours aux Anglais.

Une autre expédition, conduite par le capitaine Davio, n'eut pas de grands résultats. Tout d'abord elle parut tourner à l'entière confusion des Français débarqués à la Jamaïque qui, séparés de leur flotte par une tempête, furent encore en butte à un terrible accident. Ce fut un tremblement de terre si affreux qu'à peine en connaît-on de semblable. Davio et ses hommes y échappèrent en se réfugiant dans des barques, mais dès leur retour à terre, après la

secousse, ils pensèrent être repris par les Anglais.

Finalement, Davio, attaqué par l'ennemi, sauta avec son bâtiment et bien peu de ces flibustiers regagnèrent la Tortue.

M. du Casse, enragé de ces échecs, prépara contre la Jamaïque une nouvelle expédition qui, avec l'aide de M. de Montal et de trois vaisseaux du Roi, réussit entièrement.

Les Français débarquèrent sans grande résistance et pendant trois semaines pillèrent et ravagèrent les divers quartiers de la Jamaïque.

Après quoi ils revinrent au petit Goave avec un butin de deux à trois mille esclaves, quantité de chaudières à sucre et d'ustensiles propres à le fabriquer, sans compter l'indigo qu'on avait pillé et embarqué avec quelques autres marchandises de valeur.

L'on a cru alors assez communément dans la colonie que M. du Casse avait détourné une bonne partie des effets enlevés à la Jamaïque et qu'il se les était rendus propres. Il serait peut-être aussi difficile de le disculper de cette malversation prétendue comme de l'en convaincre. On peut dire néanmoins, que quoi qu'il ait pu faire en cela, ce ne fut que du consentement tacite des flibustiers qui le regardaient comme leur père, et dont il avait si bien su gagner les cœurs qu'ils s'en remettaient entièrement à lui de tout ce qui pouvait leur appartenir et de la disposition, bonne ou mauvaise, qu'il en pouvait faire. On doit dire du moins, et toute cette île rend encore aujourd'hui cette justice, que s'il n'a pas toujours rendu lui-même celle qui était due aux flibustiers, il a su, comme on dit, plumer la

poule sans la faire crier. Car lorsque quelque flibustier l'allait trouver pour lui demander l'argent qu'il prétendait lui être dû, il lui répondait à peu près de cette manière burlesque : « Je sais bien, coquin, que quand tu es en arrière de moi, tu me traites de chien rouge et de voleur, mais je m'en moque ; si tu n'es pas content, prends mon épée et enfonce-la-moi dans le corps ; pour de l'argent je n'en ai point et tu n'en auras point ! »

Mais pour effacer tout soupçon sinistre qu'on pouvait se former de la conduite d'un si grand homme que l'envie jalouse de son élévation n'a pas épargné, on ne peut nier, s'il est vrai qu'il ait pris d'une main, qu'il n'ait restitué de l'autre avec usure. Jamais on ne vit d'âme plus généreuse et plus secourable que M. du Casse. Il ne pouvait voir un homme dans l'embarras et dans la souffrance sans se porter aussitôt à son secours. Il n'est pas croyable combien d'habitants il a donné à cette colonie par des secours d'argent et de nègres, qu'il avançait à qui avait recours à lui, et cela sans aucun intérêt et même, souvent, sans se faire rembourser du capital. Je peux, moi-même, lui rendre ce témoignage que je l'ai vu à son passage par cette île avec les galions d'Espagne, dont il était amiral en 1713, remettre à certains particuliers des sommes considérables qui leur étaient dues depuis près de vingt ans.

XVIII

EXPÉDITION ANGLO-ESPAGNOLE CONTRE SAINT-DOMINGUE

Mais autant M. du Casse faisait la joie de ses habitants et en était le soutien, autant il était la terreur et l'objet de la haine de nos ennemis, tant Espagnols qu'Anglais, lesquels, pour se venger, conspirèrent ensemble la ruine entière de Saint-Domingue. Ils ne se proposaient rien moins que de la ravager d'un bout à l'autre, de ne faire quartier à aucun homme, de dissiper et de dépayser les femmes et les enfants, d'enlever les esclaves, en un mot de ne laisser sur la face de cette île aucun vestige des colonies françaises. Il fallait de grandes forces pour cela et un puissant armement par mer et par terre, et c'est à quoi ces deux nations travaillèrent à l'envi l'une de l'autre.

Les Espagnols armèrent en Europe trois vaisseaux qui vinrent se joindre à l'escadre de cinq autres, qu'ils tiennent en tout temps dans l'Amérique et

qu'ils appellent Armada de Barloviento. Les Anglais en équipèrent autant et animèrent tous leurs flibustiers de la Jamaïque à se mettre de la partie ; si bien que leur flotte générale parut vers la mi-mai au vent du Cap français forte de plus de trente voiles et de quatre mille hommes de débarquement, pendant que deux mille Espagnols la suivaient par terre. M. de Graffe, qui commandait au Cap, assembla en diligence les milices de la plaine, à peine mille hommes, et s'avança à leur tête vers les Espagnols qui venaient par terre pour leur disputer le passage à la faveur des retranchements qu'on avait pratiqués le long d'un bras de la Grande Rivière.

Les ennemis avaient si bien pris leurs mesures par des signaux qu'ils se donnaient à tout moment les uns aux autres, qu'ils se proposaient de tomber ensemble sur nos gens par devant et par derrière. De bonne fortune M. de Graffe fut averti de leur dessein ou il le prévit, sans quoi il était taillé en pièces, mais il fit la faute de se retirer avec trop de précipitation et sans tirer un seul coup ; par où il commença à donner atteinte à la grande réputation qu'il s'était acquise dans le passé. Il la perdit tout entière, lorsqu'après que les ennemis furent joints, il négligea de les harceler par des partis qu'il pouvait lâcher contre eux et de leur dresser des embuscades, ce qu'il était aisé de faire à chaque pas au travers des bois touffus, dont plus des deux tiers de la plaine étaient encore couverts en ce temps-là. Bien plus, il parut que toute son application fut alors de veiller à n'être pas surpris lui-même et à ne point tomber entre les mains des Espagnols. Car, après avoir donné permission à ses gens, s'ils ne la prirent eux-mêmes,

de se retirer où bon leur semblerait, il s'enfonça dans les bois, peu accompagné, ayant grand soin de ne jamais gîter deux nuits dans un même endroit, fort embarrassé, dans tous ses pénibles voyages, de sa corpulence hollandaise, qu'une vie sédentaire et de bonne chère avait depuis quelque temps de beaucoup épaissie et appesantie. On se demanda alors où était le brave Laurencillo, autrefois le fléau et la terreur des Espagnols ; on eut beau le chercher, on ne le retrouva plus en lui-même.

Cependant les ennemis exécutèrent en partie ce qu'ils avaient projeté. Ils brûlèrent une seconde fois la ville du Cap, ravagèrent tout de nouveau les habitations de la plaine, enlevèrent plusieurs femmes, entre autres celle de M. de Graffe. C'était une véritable héroïne à qui il semblait avoir transmis toute sa valeur depuis qu'il s'était marié avec elle. Elle en avait déjà beaucoup naturellement et c'était en particulier parce qu'un jour elle l'était allée trouver le pistolet à la main pour tirer raison de quelque injure qu'il l'avait choisie pour femme, ne jugeant pas qu'il y en eût de plus digne que celle-là de son alliance.

Après qu'ils eurent fait au Cap toute l'exécution qu'ils purent, les ennemis tournèrent leurs vues et leurs pas vers le Port-de-Paix. Ce dernier quartier est éloigné du premier de vingt lieues par terre, par le plus court chemin, et de trente par le moins difficile et le plus ordinaire. Ses dépendances n'étaient pas d'une si grande étendue que celles du Cap, mais il était, à proportion, plus peuplé et plus riche, pour avoir été des premiers habité. Y compris quelques compagnies de troupes réglées qui étaient dans la

forteresse, on y comptait à peu près même nombre de combattants depuis que M. du Casse avait obligé, deux ans auparavant, les habitants de la Tortue d'en sortir; M. de la Boulai, alors lieutenant de roi, en étant commandant; c'était un homme de peu de tête et naturellement brouillon. Tel était, en ce temps-là, l'état du Port-de-Paix.

Les ennemis prirent leur route vers ce quartier, partie par mer, partie par terre. Ceux-ci se partagèrent encore en deux bandes; les uns y furent par le chemin le plus long et les autres par le plus court en côtoyant la mer. Ces derniers pillèrent en passant le Port-Margot. Ils avaient, les uns et les autres, avant d'arriver à leur terme, tant de difficultés à franchir, qu'on disait communément qu'une compagnie de femmes enceintes eut été capable de les défaire. Mais ni le commandant du Cap ni celui du Port-de-Paix ne firent aucun mouvement pour troubler leur marche. A leur défaut des rivières semblèrent prendre notre cause en main et combattre en notre faveur. La route la plus aisée mais la plus longue s'appelle le « Chemin de Plaisance », à cause d'une montagne de ce nom, d'une lieue de hauteur, fort raide et escarpée, qu'il faut nécessairement franchir. Ceux qui l'avaient prise avaient de plus à traverser deux rivières plus de quarante fois; ils étaient moitié Espagnols et moitié Anglais. Ces rivières se trouvèrent grosses dans le temps de leur marche et extraordinairement enflées. Les Espagnols, accoutumés à rencontrer partout dans cette île ces sortes d'obstacles, les franchissaient aisément, mais les Anglais étaient fort embarrassés. Alors, les premiers, faisant en apparence les officieux à l'égard

des autres, en prenaient quelques-uns sur leur dos ou à leurs côtés, comme pour les passer à la nage ; mais peu après, ils secouaient leurs fardeaux et les précipitaient au fond de la rivière. D'autres tendaient des cordes ou des lianes d'un bord de la rivière à l'autre et invitaient les Anglais à s'en servir pour passer et, lorsqu'ils étaient au milieu, ils coupaient ces cordes et laissaient aller à la dérive ces pauvres infortunés qu'ils chargeaient encore d'imprécations, en les traitant de *Perros Herejes*, chiens d'hérétiques. On compte qu'il périt de cette façon ou autrement plus de trois cents Anglais, la plupart par la mauvaise foi des Espagnols chargés de leur conduite. La forteresse du Port-de-Paix fut enfin investie, par terre et par mer par les ennemis qui en commencèrent le siège dans les formes, par trois batteries de canons et une de mortiers, dressées sur des collines qui la commandaient. M. de la Boulai s'y était enfermé avec, environ, cinq cents hommes et quelques esclaves, après y avoir fait conduire une partie de bétail du quartier et fait tuer l'autre. Les femmes et les esclaves, aussi bien que ceux d'entre les hommes qui n'avaient pas eu le cœur ou le temps de se ranger au fort, avaient gagné les bois et les autres des montagnes.

Le feu des assiégeants par terre fut grand et continu, parce qu'ils voyaient nos gens à découvert et qu'ils voulaient promptement finir cette expédition et en aller commencer une autre contre le petit Goave, à la côte de l'Ouest, afin d'achever par là le ravage entier de toutes nos colonies. Ils n'osèrent s'approcher par mer, ni entrer dans le port, mais leurs vaisseaux se tinrent toujours au loin le long

de la côte sous le vent de la forteresse et hors de la portée du canon. Ils voulurent pourtant les faire approcher, lorsqu'ils virent que le siège tirait en longueur, mais notre artillerie les reçut de telle manière, qu'elle les eut bientôt obligés à reprendre leurs premiers postes. Hors de ces besoins pressants, les assiégés tiraient peu, autant pour épargner leurs poudres dont ils n'avaient pas abondamment que parce qu'il eût été inutile de le faire sur des gens qui s'étaient campés derrière des collines, hors de la vue du fort, ou, au large, hors de la portée du canon.

Les ennemis cependant, surtout les Espagnols, envoyaient des partis jusque dans les montagnes, pour surprendre ceux qui s'y étaient réfugiés. Ils faisaient sans pitié main basse sur tous les hommes qu'ils rencontraient et ils ramenaient à leur camp nombre de femmes, d'enfants et d'esclaves.

Lorsque la brèche fut considérable, les commandants ennemis, tant espagnols qu'anglais, envoyèrent chacun un héraut d'armes pour sommer les assiégés de se rendre à l'un ou l'autre des deux rois. Mais on leur fit réponse que pour prévenir la jalousie qui pourrait naître entre les deux monarques sur la préférence, l'on était d'avis de conserver la forteresse au roi de France, son souverain légitime.

Cette réponse embarrassa fort les assiégeants. Il n'y avait point d'apparence de pouvoir encore de sitôt monter à l'assaut. Il leur mourait beaucoup de monde par la chaleur du climat et de la saison ; l'on était alors au mois de juin. La division régnait parmi eux, moins sur la préférence en question, qu'au sujet des nouveaux affronts que les Espagnols faisaient chaque jour aux Anglais dont la patience était

à l'extrémité. L'affaire alla si loin que les deux nations en furent jusqu'à prendre les armes l'une contre l'autre et à se ranger en bataille, prêtes à se battre. Il n'y eut que l'intérêt commun qui pût les réunir en apparence et suspendre pour quelque temps leur animosité.

Mais, par malheur, nos gens ne s'accordaient pas mieux depuis quelques jours. Se voyant bientôt au bout de leurs vivres et irrités de ce que M. du Casse, à qui ils avaient envoyé plusieurs exprès à Léogane, ne faisait pas seulement mine de les vouloir secourir, ils conclurent tous à la reddition de la place, avec cette différence que les troupes régulières voulaient sortir avec composition, et les milices l'épée à la main, en se faisant jour au travers des ennemis, parce qu'elles craignaient de n'obtenir aucun quartier des Espagnols. M. de Nisville, capitaine d'une compagnie, homme sage et entendu, sur qui roulait, par l'incapacité du commandant, toute la conduite des assiégés, avait en horreur, avec quelque peu d'autres, une pareille lâcheté, et il sut si bien faire, tant par son adresse que par son autorité, qu'il empêcha tant qu'il vécut l'exécution de l'un et de l'autre de ces projets, mais il fut tué d'un boulet de canon et le plus mauvais des deux partis prévalut, parce qu'il était le plus fort et qu'il n'avait plus de contrepoids. Car pour M. de la Boulai, son avis était toujours le dernier proposé ou le plus appuyé. M. du Pati, aujourd'hui si connu dans l'île par l'éminence de son rang et qui l'était dès lors par mille belles qualités, servit encore quelque temps de digue contre ce furieux torrent qui emportait tout le monde, mais enfin il lui fallut céder et il fut résolu

qu'on sortirait la nuit suivante, à dix heures du soir. Il y avait vingt-deux jours que le siège durait.

Les ennemis furent avertis par des déserteurs de ce qui avait été conclu par les assiégés et ils ne manquèrent point de prendre des mesures pour tâcher qu'il n'en échappât aucun. Nos gens apprirent par leurs espions qu'ils étaient attendus : — « N'importe — s'écrièrent-ils, s'abandonnant à leur résolution désespérée, — tue qui tue, il faut sortir... »

Ils sortirent donc à l'heure marquée au nombre d'environ quatre cents hommes qu'ils étaient encore, mais ils ne furent point à quatre cents pas du fort qu'ils donnèrent dans une embuscade dont ils se démêlèrent assez heureusement. Quelques-uns, entre autres le commandant, prirent à droite et à gauche dans des halliers qui étaient là, et se retirèrent où ils purent, mais le gros, au nombre de deux cent cinquante hommes, suivit le chemin dont on était convenu et continua sa marche en bon ordre. M. de Bernanos, major de la forteresse, autrefois capitaine flibustier, et que le Roi avait pris depuis peu à son service, commandait la tête, et M. du Pati, la queue. A six cents pas de la première embuscade, ils donnèrent dans une autre plus dangereuse qu'on leur avait dressée sur une éminence et qu'ils ne purent forcer qu'avec une perte de près de cent hommes, entre lesquels fut M. de Bernanos. Quand ils eurent atteint le fleuve des Trois Rivières, ils s'y jetèrent et le passèrent, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Ils continuèrent leur traite jusqu'à une lieue du fort où, se croyant en sûreté dans les bois, ils voulurent prendre quelque repos. Mais un parti d'Espagnols, qui les suivait de près, ne leur en

donna pas le temps. Il fallut encore se battre, mais leur feu étant supérieur à celui des ennemis, ils les eurent bientôt obligés à se retirer. Il n'y eut de nos gens que M. du Pati, alors commandant de la troupe, qui fut blessé d'un coup de mousquet au travers du corps. Cet officier, se voyant dans un état qui paraissait désespéré, se fit porter par deux nègres dans un grand chemin, dans l'espérance que les ennemis, qui ne tarderaient pas à l'y rencontrer, auraient soin de le faire panser et de le bien traiter, comme il arriva.

Les assiégeants s'étaient cependant rendus maîtres du fort qui leur avait été rendu à composition par cinquante à soixante hommes qui y étaient restés. C'était des gens qui n'en avaient point voulu sortir avec les autres, ou qui y étaient rentrés dès qu'ils avaient aperçu la première embuscade. Ils avaient eu la précaution de fermer sur eux une porte de fer et ce fut ce qui les sauva, parce que les Anglais qui les avaient suivis, et qui voulaient acquérir la gloire d'y entrer les premiers, leur promirent bon quartier s'ils se rendaient, ce qui fut fait aussitôt.

Les ennemis, après la reddition de la forteresse du Port-de-Paix, ne passèrent point à la côte de l'Ouest comme ils l'avaient projeté. Ils étaient extrêmement affaiblis et hors d'état d'entreprendre rien de nouveau ; d'ailleurs leur mésintelligence durait toujours et toute l'attention de leurs officiers généraux allait à empêcher les deux partis d'en venir aux mains. Ils ne se séparèrent toutefois pas si tôt ; ils continuèrent pendant dix-sept jours à faire du dégât dans le quartier, ils démolirent le fort, achevèrent de brûler ou de détruire ce qui restait encore sur les

habitations, et firent encore de nouveaux prisonniers. Après quoi ils se rembarquèrent, les Anglais emmenant avec eux la plupart des hommes et les Espagnols, les femmes et les enfants. La plupart de ces derniers furent conduits par mer à La Havane et de là à la Vera-Cruz ; il n'y en eut qu'un petit nombre que les Espagnols conduisirent par terre à Saint-Domingue, entre autres la fameuse Mme de Graffe, afin qu'elle leur servît de triomphe dans cette ville où Laurencillo, son mari, avait été jusqu'alors si redouté. Mais elle, comme les autres, fut ensuite transportée à la Vera-Cruz, où était le rendez-vous général des femmes et des enfants qu'on avait pris. De la Nouvelle-Espagne où elles furent longtemps à traîner une vie misérable qui en emporta beaucoup, on les fit passer dans la vieille où elles auraient péri les unes après les autres, par les misères qu'on leur faisait souffrir à dessein, si la paix ne s'était faite peu de temps après.

La France les réclama alors et les Espagnols ne purent se dispenser de rendre le peu qui en restait et qui repassèrent ensuite la plupart dans cette île.

XIX

PRISE DE CARTHAGÈNE

Les pertes que nos colonies venaient de faire furent peu après assez bien réparées par l'arrivée des habitants de l'île de Sainte-Croix qui furent transportés dans celle-ci au commencement de l'année suivante. Sainte-Croix est une des Petites-Antilles, la plus voisine de l'île de Porto-Rico, laquelle est une des quatre grandes. Elle a environ dix-huit lieues de long sur trois à quatre de large ; étant plus unie que montagneuse et partout habitable, ce qui n'est pas commun aux Antilles. On la renomme aussi pour la bonté de ses bois, propres à la teinture et à la charpente ; mais elle est un peu diffamée pour son mauvais air et ses mauvaises eaux, qui y rendent les fièvres encore plus fréquentes qu'à Saint-Domingue. Cette île tomba au pouvoir des Anglais et des Hollandais qui la partagèrent entre eux. Mais ne pouvant vivre en bonne intelligence, ils en vinrent aux mains. Les Hollandais eurent le

dessous et furent obligés de céder la partie à leurs concurrents, lesquels furent chassés à leur tour par les Espagnols de Porto-Rico et ceux-ci par les Français en 1650, sous la conduite de M. de Vaugalan que M. le chevalier de Pointis y avait envoyé pour la conquérir. La France en a depuis toujours été la maîtresse, malgré les efforts que ses ennemis firent en différents temps pour la lui enlever ; mais comme on craignit de ne pouvoir toujours s'y soutenir, la Cour jugea à propos d'enlever la colonie et de la faire passer à Saint-Domingue afin qu'elle aidât celle du Cap français et du Port-de-Paix à relever leurs débris.

La commission de faire ce transport fut donnée à M. des Augiers, à qui le Roi fit équiper, à cette fin, cinq vaisseaux. Il menait avec lui M. de Galifet, d'une famille distinguée de Provence, qui, depuis peu, avait été nommé au gouvernement de cette colonie, qu'il devait suivre à Saint-Domingue, pour y commander dans toute la côte du Nord.

Les habitants de Sainte-Croix eurent peine à quitter leurs anciennes possessions, mais il fallut obéir. Ils furent donc embarqués, hommes, femmes, enfants et esclaves, sans exception, et ils arrivèrent au Cap français au nombre d'environ 1.500 âmes parmi lesquelles on distingue encore aujourd'hui les familles de M. de Bréda, alors major de Sainte-Croix et présentement, lieutenant de roi du Port-de-Paix, et celle de M. du Bois, petit-fils d'un gouverneur de la même île.

M. de Galifet, par ordre du roi, conserva toujours depuis le titre de gouverneur de l'île de Sainte-Croix et en toucha les appointements, comme font

encore ses successeurs, lesquels inscrivent ainsi leurs ordonnances : — Nous, gouverneur pour le roi de l'île de Sainte-Croix, commandant au Cap et dans toute la côte du Nord de l'île de Saint-Domingue. Ce dernier office avait été créé dès deux ans auparavant, en faveur de M. de Boissi-Ramé, sur la représentation que M. du Casse avait faite à la Cour, qu'il était nécessaire d'y avoir un officier commandant dans toute la côte du Nord, depuis que le gouverneur de l'île faisait sa résidence au petit Goave. M. de Boissi-Ramé s'était rendu en cette qualité de France au Cap français, où il avait été reçu avec applaudissements, mais sans s'y arrêter ; il voulut passer à Léogane, pour y rendre ses respects à M. du Casse. Il s'embarqua, à cette fin, dans un vaisseau qui y allait. Etant arrivé à la tête de l'île, il fut chassé par un bâtiment anglais. Dans la crainte d'être pris, il se jeta dans une chaloupe, comptant de gagner la terre, mais les vents et les courants le dérivèrent sur l'île de Cuba où il aborda dans un lieu désert. Il se rendit de là à la côte du Nord où il tomba malade et mourut peu de temps après. Les Espagnols lui rendirent tous les honneurs funèbres dus à sa dignité. Ainsi, quoique M. de Galifet n'ait pas été le premier commandant du Cap français, en titre d'office, il est celui qui a le premier fait les fonctions de cet emploi. Personne n'était plus digne que lui d'en être revêtu ; il passait, avec raison, pour le plus grand homme qui fût venu jusqu'alors aux îles pour la conduite d'une colonie. Il avait l'esprit sublime, vaste, étendu, capable des plus grandes entreprises, à la pénétration duquel rien n'échappait, avec le naturel vif et plein de feu,

comme l'ont d'ordinaire les Provençaux. En conséquence il n'ignorait rien, il ne négligeait rien de tout ce qui peut contribuer à faire fleurir une nation, ou au bonheur d'une colonie naissante, et il entrait là-dessus dans un détail infini, quoique parmi tant d'embarras il semblât, par une supériorité de génie, se jouer et se divertir. Avocat général du petit habitant, il plaidait lui-même leurs causes, à son propre tribunal, contre les riches du siècle et il prononçait, le plus souvent, en faveur des premiers, après avoir mis leur droit dans tout son jour, convaincu d'ailleurs qu'il est autant ordinaire aux grands d'accabler les petits par leur autorité, qu'il est rare que les petits aient la hardiesse et encore moins le pouvoir de faire des injustices aux grands. Tel a été M. Donon de Galifet, premier commandant du Cap français où il vidait seul plus de procès en un jour qu'un parlement n'en saurait terminer en un an, tant il était au fait de nos colonies et de toutes les affaires, sans que jamais personne ait pu réussir à le tromper, heureux s'il avait su se rendre à lui-même la justice qu'il rendait si bien aux autres, et s'il eut un peu modéré la trop grande ardeur qu'on lui attribuait à s'enrichir. Mais quoiqu'il ne fût pas marié et qu'il n'eût pas d'enfants, jamais il ne put mettre de bornes à près d'un million de biens qu'on comptait qu'il avait acquis par des voies équivoques ; de sorte que de grandes richesses ne furent jamais pour lui qu'un nouveau titre pour en rechercher de plus amples, et ce fut cela seul qui l'empêcha de monter aussi haut que son mérite personnel semblait vouloir l'élever naturellement.

Nos armées étant partout supérieures, nonobstant

toute l'Europe liguée contre nous, pendant la guerre qui durait depuis près de dix ans, il n'y eut plus rien que la France ne se crût en état d'entreprendre avec succès contre ses ennemis. On y forma le dessein d'enlever les galions d'Espagne qu'on savait être prêts à partir de l'Amérique ou, tout au moins, de piller sur cette couronne quelque ville de conséquence. Il se fit, à cette fin, un armement considérable, aux risques et fortunes de quelques particuliers, auxquels le Roi prêta ses troupes et ses vaisseaux, avec un général d'expérience qui fut M. le baron de Pointis.

Mais comme il n'était guère possible de réussir dans ce genre d'expédition sans le secours des gens de la côte de Saint-Domingue, Sa Majesté envoya ordre à M. du Casse d'en assembler le plus qu'il pourrait et de les tenir prêts pour les joindre à l'armement, qui ne tarderait pas d'arriver.

Il arriva, effectivement, à la mi-mars, au petit Goave, fort de 17 voiles sur lesquelles il y avait 1.700 soldats, 150 gardes de la marine et 2.638 officiers de navire et matelots. On prit sur cette île 190 soldats d'augmentation. Le vaisseau le *Pontchartrain*, avec un autre qui se trouvait alors à la côte, voulurent être aussi de la partie, quoiqu'ils fussent pour d'autres armateurs, et l'on grossit encore l'armement de la frégate nommée le *Christ* prise depuis peu sur les Espagnols par M. des Augers. Les gens de la côte étaient au nombre d'environ 1.400 tant habitants que flibustiers, nègres libres et quelques esclaves qu'on y joignit.

Les flibustiers avaient à eux neuf bâtiments dont chacun avait son capitaine, parmi lesquels le capi-

taine Godefroi était comme l'amiral. M. Garnier commandait les habitants du Cap, M. Pin ceux du Port-de-Paix. M. du Pati, capitaine d'infanterie, avait sous lui les nègres. M. du Casse, comme leur gouverneur commun, les commandait tous, M. de Galifet sous lui et le major Le Page. Les habitants de Léogane avaient pris parti dans les différents flibustiers, à l'exception des plus distingués qui s'étaient embarqués dans le *Pontchartrain* avec M. du Casse. Les habitants du Cap et de Port-de-Paix étant entrés dans les vaisseaux du roi.

Les gens de la côte, avant de s'embarquer, voulurent savoir sur quel pied on les récompenserait et ils protestèrent tous n'en vouloir point d'autre que celui sur lequel ils ont coutume de se régler et qu'ils appellent faire la course à compagnon bon lot. J'ai marqué ailleurs en quoi cela consiste. Cette manière de convention, par eux appelée chasse-partie, n'était pas avantageuse aux premiers intéressés dans l'armement, mais comme on ne pouvait se passer des flibustiers, il fallut que M. de Pointis y souscrivît aveuglément, car sans cela pas un ne l'eût suivi. Les choses mises en état, on ne songeait plus qu'à s'embarquer lorsqu'il survint un accident qui pensa rompre l'entreprise. Un officier de la marine, qui était de garde, s'imaginant pouvoir disposer des flibustiers comme des soldats, en mit un aux arrêts dans le fort du petit Goave pour je ne sais quelle insulte qu'il avait commise. Ses camarades furent choqués de sa détention et, sans s'informer s'il était innocent ou coupable, ils s'en furent en troupe droit au fort, demander avec des cris tumultueux et menaçants qu'on le remît en liberté.

L'officier ne leur répondit qu'en faisant faire feu sur eux dont il y en eut plusieurs de tués. Cela ne servit qu'à animer de plus en plus des gens sur qui la raison avait peu d'empire ; ils investirent le fort sur-le-champ et dirent qu'ils ne partiraient de là qu'ils n'eussent l'officier mort ou vif. Ce fut en vain que que M. de Pointis lui-même s'employa pour calmer l'orage. Il n'y eut que M. du Casse qui cependant s'était absenté mais qui, survenant alors fort à propos, put y réussir par l'ascendant qu'il avait sur leurs esprits : « Eh quoi ! mes chiens, leur dit-il en arrivant et jetant son chapeau par terre, serez-vous toujours des diables sous votre peau d'homme ? » Ils ne firent que baisser doucement la tête à ces paroles, comme pour marquer qu'ils rentraient dans le devoir. Cependant, de peur que leur bile ne vînt à s'échauffer tout de nouveau, on leur donna quelque légère satisfaction au sujet de l'officier en question, et ainsi tout fut apaisé.

Dans ces dispositions on appareilla et toute l'armée fit route dans un ordre capable de faire trembler toutes les Indes. On déclara alors qu'on en voulait à Carthagène, ville fameuse du continent, où l'on espérait trouver les galions. On atterra sur cette ville le 12 d'avril, mais ils n'y étaient pas encore arrivés de Puerto-Bello, d'où ils devaient partir incessamment, comme on le sut par une barque d'avis qui fut surprise et où l'on trouva des ordres pour les officiers du Roi à Carthagène, de tenir prêt l'argent qui devait y être embarqué. Sans perdre de temps à les attendre ou à les aller chercher, M. de Pointis se détermina sur l'heure pour l'attaque de cette ville, persuadé que s'il la prenait, il y trouverait de quoi

se satisfaire pleinement, n'y en ayant pas de plus riche dans l'Amérique, à l'exception tout au plus de celles de Lima et de Mexico.

On ne pouvait battre Carthagène sans être auparavant maître du port dont l'entrée est défendue par deux bonnes forteresses. La première s'appelle Boca Chica, à trois lieues au sud-ouest de la ville, sur une pointe de terre qu'il faut nécessairement ranger en entrant et où il n'y a que la passe d'un navire, d'où ce fort a pris son nom, qui veut dire petite embouchure. Il est à quatre bastions fort réguliers dont le rempart est à l'épreuve de la bombe et même qu'un boulet de trente-six, tiré de la portée du mousquet contre ses murailles, ne fait que blanchir. La mer bat au pied d'un côté et il est entouré des trois autres d'un fossé à sec creusé dans le roc sur lequel on a pareillement taillé le glacis. Ce fut à sa prise qu'on visa d'abord.

Les flibustiers, suivant leur génie bouillant et impétueux, furent les premiers à terre et, ayant pénétré, la hache et la serpe à la main, M. du Casse à leur tête, au travers d'un pays couvert d'un bois touffu et impraticable à gens d'un autre caractère que le leur, ils entourèrent le fort du côté de la ville et facilitèrent ainsi la descente à M. de Pointis, suivi de ses troupes, lequel se disposa aussitôt à en faire le siège dans les formes. Les Espagnols, étonnés de voir investi ce fort où ils avaient manqué d'envoyer du secours par terre, tentèrent de le faire par mer, dans une pirogue qu'ils équipèrent de 30 hommes. Comme elle se coulait doucement, afin de n'être point aperçue, le long des arbres appelés manches, dont le rivage est bordé en cet endroit, quelques fli-

bustiers qui étaient là à ròder, ne pouvant se gèner à rester dans le camp, en eurent connaissance et, ayant à l'instant fait feu sur elle, ils l'obligèrent d'amener et ce fut par les gens qu'elle portait qu'on apprit qu'il n'y avait que 200 hommes dans la forteresse.

Une heure après, on vit paraître deux autres demi-galères qui venaient à même fin. Les flibustiers les accueillirent de la même manière, sans les prendre toutefois. Ils les obligèrent seulement de rebrousser vers Carthagène. Mais, comme en les attaquant ils s'étaient insensiblement avancés à découvert sur la grève, sous le canon du fort, les Espagnols en firent sur eux une si furieuse décharge à cartouches, que plus de quarante y demeurèrent. Les autres, au lieu de se retirer au camp, foncèrent sur l'heure jusque sous les murailles de Bocachic, d'où ils firent feu sur tous les Espagnols qui se présentaient. M. de Pointis, qui les crut perdus, voulut les rappeler dans le moment, mais M. du Casse le pria de les laisser faire, lui représentant que telle était leur manière d'attaquer et de prendre les villes, qu'on verrait bientôt beau jeu, qu'en tout cas, s'ils manquaient leur coup, ils pourraient avec moins de danger et plus aisément revenir la nuit. En effet nos aventuriers ne songeaient à rien moins qu'à s'en retourner. Après que leur feu eut fait cesser celui des Espagnols, ils crièrent qu'on leur envoyât des échelles pour monter à l'assaut, et on leur en envoya aussitôt bon nombre. Les Espagnols furent intimidés de leurs cris et de leur résolution et, comme ils redoutaient effectivement les gens de la côte Saint-Domingue comme si c'eût été autant de furies d'enfer, ils arborèrent à

l'instant pavillon pour capituler et ils ne demandèrent d'autre condition à M. de Pointis, sinon que ces gens là n'entrassent point dans le fort après sa reddition.

Dès le lendemain, la plus grande partie des flibustiers fut embarquée pour aller de l'autre côté du port prendre un riche couvent de religieux, appelé Notre-Dame de la Poupe, situé à l'est de la ville à une portée de canon, et on leur donna M. de Galifet pour les commander. Mais comme ils haïssaient cet officier autant qu'ils avaient en singulière affection M. du Casse, ils s'écrièrent tous qu'ils ne voulaient pas de lui pour commandant, et même il y en eut un d'assez hardi pour l'outrager de paroles et se prendre au collet avec lui. M. de Galifet fut en porter plainte à M. de Pointis, lequel fit aussitôt saisir le coupable qui, par hasard, se trouva alors séparé des autres. Déjà il était attaché à un arbre pour être passé par les armes, lorsque son capitaine, appelé Pierre, qui cependant avait appris ce qui se passait, le vint redemander avec arrogance. M. de Pointis le fit saisir lui-même et fut à l'instant avec lui à bord des navires pour demander aux gens de la côte en quoi il avait pu les offenser et ce qu'ils demandaient. Ces hommes, en toute autre occasion si déterminés et si peu respectueux mais que l'indigne procédé de leur camarade rendait, en celle-ci, muets, se tinrent tous dans un profond et morne silence, tant la conscience a quelquefois de pouvoir sur les âmes les plus endurcies. Alors M. de Pointis, prenant congé d'eux et se retournant vers le capitaine Pierre : « Suivez-moi, dit-il, capitaine Pierre, je répondrai de votre personne. » Cet arrogant chef de flibustiers

pâlit dans le moment et ne dit mot non plus que n'avaient fait ses compagnons. Il n'y en eut qu'un, lequel, pendant que le général se rembarquait, regardant tous les autres avec indignation, leur dit :

« Etes-vous flibustiers vous autres lâches jamais vous ne reverrez vos camarades », et qui, s'étant fait ensuite un nouveau front, cria à haute voix à M. de Pointis : « Monsieur, nous vous demandons notre capitaine! » — « Le voilà, repartit aussitôt M. de Pointis qui ne cherchait qu'à les obliger, que ne nous l'avez-vous demandé plus tôt? » Etant ensuite de retour à terre, il voulut leur faire la grâce tout entière quoiqu'ils ne l'eussent pas prié; ce fut en donnant la vie au premier coupable. Mais aussi il leur renvoya de nouveau M. de Galifet, qu'ils reçurent alors avec soumission et ils furent où leur commission les appelait.

M. de Pointis, de son côté, s'achemina avec le reste des flibustiers et avec ses troupes vers la seconde forteresse appelée des Espagnols Santa-Cruz, à une lieue de la ville et à deux de celle de Boca Chica, dont elle n'est guère moins forte. Sa surprise ne fut pas médiocre lorsqu'à son approche, il vit la garnison demander à composer, le gouverneur de Carthagène l'ayant ainsi ordonné, dans la résolution où il était de s'en tenir uniquement à la défense de sa ville.

Tout réussissant ainsi avec un succès inespéré, le général français traversa avec toute l'armée du côté où était le plus grand nombre des flibustiers qui lui avaient donné avis, comme après s'être emparés de Notre-Dame de la Poupe, ils s'étaient campés près du fort de Saint-Lazare, qui n'est qu'à une portée

de mousquet de la ville et qu'ils n'attendaient que ses ordres pour l'attaquer.

C'était une nécessité de prendre cette forteresse avant de passer outre. Les flibustiers auraient pu l'occuper dès lors sans le secours de leur général, comme M. de Galifet les y portait; mais parce que c'était cet officier, ils n'en voulurent rien faire, ces gens n'étant accoutumés à agir que par caprice et selon l'instinct d'un naturel brutal et emporté.

Mais ils ne virent pas plutôt MM. de Pointis et du Casse arriver, que pour montrer qu'ils ne perdent jamais la victoire de vue quoiqu'ils lui permettent quelquefois de s'éloigner un peu, ils furent se porter sur une colline d'un très difficile accès, d'où ils avaient le fort de Saint-Lazare à découvert. Ils ne cessèrent de le battre d'une telle furie, de leurs fusils boucaniers, que les Espagnols, voyant à tout coup quelques-uns des leurs jetés par terre, l'abandonnèrent entièrement et se sauvèrent dans la ville. On y monta aussitôt du canon, quoiqu'il y en eût déjà, et on se disposa à attaquer la ville dans les formes.

Pour bien comprendre l'attaque qu'on va faire, il faut remarquer que cette ville, régulièrement fortifiée, est divisée en haute et basse, toutes deux isolées de la mer et unies ensemble par un pont-levis sur un fossé où cet élément regorge; comme aussi par un autre pont, on passe de la basse ville, autrement appelée Ymani, dans le continent, vers où est le fort de Saint-Lazare qui la commande. Ce n'était que de ce côté-là qu'on pouvait attaquer la ville basse et de celle-ci la haute, et c'est à quoi on commença de travailler le 21 du même mois, six jours après la première descente devant Bocachic.

Pendant le siège d'Ymani, qui dura dix jours, les flibustiers eurent pour ainsi dire carte blanche, n'étant pas gens qu'on pût forcer à traîner le canon, porter les boulets, dresser des batteries, et l'on employa à ces pénibles exercices les nègres de la côte, qu'on y avait conduits à ces fins, comme aussi les matelots qu'on peut appeler les esclave de l'Europe, et que les nôtres, pour se les opposer, appellent souvent, par dérision, des nègres blancs. Les aventuriers n'eurent d'autre charge que celle de se porter sur le fort de Saint-Lazare, de faire de là un feu continuel de leurs menues armes sur les batteries des Espagnols, d'aller en partis pour faire des prisonniers et ramasser du butin et d'écarter les secours que les ennemis pourraient tenter d'introduire dans la ville. Ils s'acquittèrent parfaitement bien de toutes ces commissions, entièrement conformes à leur génie. Ce fut à la faveur de leur feu que M. de Pointis eut beaucoup de facilités à dresser ses batteries entre le fort de Saint-Lazare et le bastion qu'il battait en brèche, et, à cause du dommage que les Espagnols en recevaient, qu'elles tournèrent toutes leurs feux contre eux.

Il se fit peu de prisonniers par les partis qui allaient en course, comme aussi le butin fut fort médiocre, tout ayant été enfermé dans la ville ou transporté plus loin dans les terres.

Quoiqu'il vînt plus d'une fois des avis de l'approche d'une armée de secours, il n'y eut jamais qu'un parti de vingt-cinq flibustiers qui en trouva un de deux cents Indiens commandés par un Espagnol. Les Indiens firent une décharge de leurs flèches dont il n'y eut qu'un flibustier de blessé et

puis ils s'enfuirent avec une perte de neuf ou dix des leurs.

Lorsque la brèche fut assez grande pour monter à l'assaut, M. de Pointis en régla l'ordre en cette manière. Il voulut que les grenadiers de l'armée eussent le pas sur les flibustiers, lesquels ne feraient que les suivre et seraient eux-mêmes soutenus et suivis par les autres troupes du roi. Les flibustiers parurent choqués de ce qu'on ne leur donnait pas la tête de l'attaque, mais dans le fond, ils ne l'étaient pas. Ils n'avaient pas l'âme assez grande pour préférer l'honneur à la vie, et ils l'avaient trop intéressée pour craindre la mort quand il fallait nécessairement s'y exposer pour s'enrichir. S'ils prenaient quelque intérêt à cette préférence, c'était au plus parce qu'ils s'imaginaient que les Espagnols, intimidés à leur premier aspect, ne feraient aucune résistance, au lieu que si les grenadiers venaient à s'ébranler, on pouvait craindre que l'ennemi, encouragé par ce succès, ne leur rendît ensuite la victoire plus chère.

M. de Pointis, voulant dédommager en quelque sorte les flibustiers de l'honneur qu'il leur refusait et qu'il ne pouvait se dispenser d'accorder aux troupes du roi, mit M. du Casse à la tête de ces dernières. Mais les gens de la côte, n'étant encore qu'à demi satisfaits de cette déférence de leur général à leur égard, se déterminèrent à usurper eux-mêmes la justice qu'ils prétendaient leur être due. Dès qu'ils virent donner le signal de l'assaut et que M. du Casse y montait, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de suivre leur chef du plus près qu'ils pourraient. C'est pourquoi, sans prendre les détours des boyaux et

des chemins couverts, ils coururent tout droit à la brèche, et emportèrent la place de vive force avec une perte de cinquante à soixante des leurs. Ce ne fut plus qu'un horrible carnage des Espagnols dont la plupart, pourtant, se sauvèrent dans la ville haute où, sans la nuit qui survînt, l'on serait entré avec eux. Le reste fut impitoyablement massacré, entre autres deux cents qui s'étaient réfugiés dans une église où on les passa au fil de l'épée. Après quoi on songea à l'attaque de la ville haute qui pouvait tenir aisément beaucoup plus longtemps que le faubourg.

Pendant qu'on disposait tout pour cela, un flibustier, natif de Carthagène même, touché d'un reste de pitié pour ses concitoyens, ou plutôt mourant d'envie de se revêtir au plus tôt de leurs dépouilles, s'avança avec une espèce de drapeau parlementaire jusque près le fossé de la ville, et là, montant sur une petite éminence d'où il pouvait être entendu, il fit signe qu'il voulait parler. Lorsqu'il crut être écouté et qu'il se fut fait connaître, il représenta que c'était en vain que l'on prétendait résister à des flibustiers, gens de tous temps invincibles et aussi incapables de reculer que de manquer leur entreprise, sur quoi il en appela à l'expérience qu'eux-mêmes en avaient faite si souvent par le passé ; qu'ils ne s'imaginassent donc pas qu'une longue et rigoureuse résistance pût les dispenser de tomber entre les mains de ces gens intrépides, puisque, quand même il n'en resterait plus qu'une poignée, ils ne cesseraient de se battre contre eux tous, jusqu'à ce qu'ils eussent vengé dans leur sang celui de leurs frères ; que, partant, il valait bien mieux leur

abandonner des richesses viles et périssables, telles que sont l'or et l'argent, que de se précipiter dans une perte inévitable et sans ressources. Au reste, seule la considération qu'il avait pour sa chère patrie le faisait parler de la sorte, et on verrait, dans le sac futur de la ville, dont il priait Dieu de les préserver, combien il lui serait fidèle.

En ce cas, qui ne pouvait manquer d'arriver, si on ne se rendait à son charitable avis, il irait lui-même tremper son épée dans le sein de ceux qui auraient empêché de le suivre, pour donner en cela des preuves incontestables de son zèle pour le lieu de sa naissance.

Je ne sais si ce flibustier obtint gain de cause dans l'esprit de ses compatriotes ou si, indépendamment de son discours, ils étaient déterminés à se rendre. Mais, dès le même jour, ils battirent la chamade pour capituler et demandèrent qu'on leur envoyât quelqu'un pour entendre leurs propositions.

M. du Casse fut député pour cela et passa dans la ville; mais ils ne voulurent pas de lui comme chef des flibustiers et dirent qu'ils ne traiteraient qu'avec M. de Pointis lui-même, à qui ils prirent sur le champ le parti d'envoyer des députés. La capitulation fut signée de part et d'autre, à cette condition principale que tous les biens des Espagnols qui voudraient sortir de la ville après sa reddition, seraient généralement confisqués ; mais que, pour ceux qui resteraient sous l'obéissance du roi de France, ils ne seraient tenus que de donner une déclaration nette et précise de l'or, de l'argent et des joyaux qu'ils possédaient, moyennant quoi on leur en laisserait la moitié.

Dès le lendemain, le gouverneur sortit à la tête de 1.700 hommes sous les armes et M. de Pointis prit aussitôt sa place, suivi de ses troupes seulement, parce que, pendant la capitulation, il avait eu l'adresse d'éloigner les aventuriers, sous prétexte de les envoyer au-devant d'une armée de dix mille Indiens qui venaient, disait-on, au secours de la place. Lorsqu'elle fut réduite, il leur envoya dire qu'il n'y avait trouvé que peu de richesses et qu'il ne valait pas la peine qu'ils y vinssent. « Quoi ! s'écrièrent ces gens-là, en remplissant l'air de leurs jurements, il y a peu de richesses à Carthagène ; où y en a-t-il donc ? » Et partant en dépit de M. de Galifet, leur commandant, ils coururent avec précipitation jusqu'aux portes de la ville, qu'ils trouvèrent gardées par les troupes du roi. Peu s'en fallut qu'ils ne se déterminassent à les forcer sur le champ ; mais, ayant délibéré, M. de Pointis leur envoya dire de retenir un peu leur fougue et qu'ils entreraient. Ils entrèrent en effet, mais une compagnie seulement à la fois, et à de longs intervalles, et ils furent postés sur les remparts. Mais, ne s'accommodant pas de ce poste, ils n'en eurent bientôt plus que ceux qu'ils se choisirent eux-mêmes et qu'ils changeaient assez facilement.

Cependant M. de Pointis, n'ayant pu venir à bout d'exclure de la ville les gens de la côte comme les Espagnols l'en avaient prié et comme il le désirait encore plus qu'eux, voulant toutefois faire garder la plus exacte discipline qu'il se pourrait, porta des ordres rigoureux de ne faire aucune violence à personne et, pour montrer d'abord comme il punirait sans rémission les coupables, il fit casser la tête à

son propre charpentier pour une faute assez légère commise en ce genre. Après quoi, il se rendit dans un grand logis appelé la Contadorie où il passa près d'un mois à recevoir et à enregistrer l'argent du roi d'Espagne et celui que les particuliers lui apportaient de toute part.

Les flibustiers, pendant ce temps-là, faisaient assez mauvaise figure dans la ville par la contrainte qu'ils étaient obligés de garder. Ils ne pouvaient souffrir qu'on eût laissé quelque chose aux Espagnols, leur coutume étant de tout enlever en ces sortes d'occasions et de détruire ce qu'ils ne peuvent emporter. Ils craignaient M. de Pointis et ils en étaient craints réciproquement. Cela était cause, d'un côté, qu'ils ne faisaient pas tout le dégât qu'ils eussent fait s'ils avaient pu agir librement, et que, de l'autre, ce général qui les ménageait n'osait les punir des injustes vexations qu'ils faisaient à tout moment aux Espagnols, dont aucun ne paraissait dans les rues avec un castor ou une épée à garde d'argent sans que quelque aventurier ne les lui enlevât au plus tôt. Les vaincus n'étaient pas même en sûreté chez eux, de sorte que les murailles de leurs maisons aussi bien que la foi publique étaient de trop faibles remparts pour les mettre à couvert des insultes.

Quand les Espagnols virent cela, ils crurent ne pouvoir mieux faire que prendre les flibustiers eux-mêmes pour leurs protecteurs et leurs gardiens. Il n'y en eut aucun de ceux qui étaient un peu à leur aise qui n'en prît un pour sauvegarde ; ils lui donnaient pour salaire jusqu'à trois ou quatre piastres par jour. Il est certain que quelques flibustiers en agirent de bonne foi et qu'ils firent bon guet et bonne garde

en faveur de ceux qui les employaient. Car à Dieu ne plaise que je veuille charger et dénigrer généralement tous les gens de la côte qui furent à cette expédition.

Mais nous devons aussi rendre ce témoignage à la vérité, que nous tenons de la bouche même de quelques flibustiers, que les Espagnols, bien loin d'avoir en eux des gardiens et des défenseurs, n'avaient souvent que des espions, lesquels, après s'être bien instruits comment ils pourraient faire leur coup, appelaient à leur aide quelques-uns de leurs camarades et dépouillaient impitoyablement leurs hôtes de tout ce qu'ils possédaient. C'était en vain que les Espagnols en allaient porter leurs plaintes à M. de Pointis. Ce général s'offrait bien de leur rendre justice, pourvu qu'on lui représentât les coupables ; mais les coupables ne se trouvaient jamais. Ils étaient pendant ce temps-là à l'hôpital où ils faisaient semblant de trembler de fièvre, ou bien ils se défiguraient de telle sorte qu'ils en étaient méconnaissables. Leurs officiers majors travaillaient à peu près sur le même plan qu'eux. M. de Galifet, étant à fureter partout pour voir s'il n'y aurait pas quelque bon coup à faire, trouva de bonne fortune, dans une maison, plusieurs caves de fenouillette ; il y mit un flibustier en faction avec ordre d'y faire bonne garde. Mais le major M. Page, étant venu par hasard à passer par là, renvoya adroitement le fonctionnaire à sa compagnie et, cependant, il fit enlever toute la boutique.

XX

PILLAGE DE CARTHAGÈNE PAR LES FLIBUSTIERS

M. de Pointis, considérant que Carthagène était un poste considérable d'où la France pouvait ensuite étendre ses conquêtes dans le Nouveau-Monde, avait d'abord résolu d'en garder les trois forts et de ne démolir que les fortifications de la ville où il devait laisser M. de Galifet pour gouverneur, avec quelques compagnies de troupes réglées et une partie de flibustiers. Mais ensuite, faisant réflexion que ses équipages étaient extrêmement diminués, tant par le nombre de ceux tués au siège que par la maladie qui continuait à faire de grands ravages parmi eux et, qu'en conséquence, il lui restait à peine assez de monde pour reconduire ses vaisseaux en France, il fit raser toutes les fortifications sans excepter celles des trois forts et se disposa à partir en diligence.

Il ne s'agissait plus que de trouver quelque moyen pour embarquer le butin sans en faire part aux

flibustiers, car c'était là son but. Il n'était pas aisé de le faire sans leur permission et il était dangereux de la leur demander. Il leur jeta de la poussière aux yeux et par là il vint à bout de les leurrer. Les étant allé trouver, il bénit Dieu en leur présence de ce que Sa Majesté suprême avait donné un si bon succès à leur expédition commune, qui avait surtout réussi par la valeur et l'intrépidité des flibustiers, ajoutant qu'il était non seulement juste qu'ils participassent au butin de la manière qu'il en était convenu avec eux au petit Goave, mais qu'il voulait encore leur faire à tous une gratification pour leur donner à connaître, plus amplement, combien il était satisfait de leur conduite. Et, à l'instant, passant des paroles aux effets, il fit délivrer, comme pour commencer, une certaine somme à chacun de leurs officiers.

Cependant on chargeait le butin sur les vaisseaux du roi. Les compagnons flibustiers se doutèrent du piège qu'on leur tendait, surtout quand ils virent qu'on ne leur donnait rien et que les promesses magnifiques du général se terminaient à quelques présents de peu de conséquence en faveur des principaux d'entre eux qu'on voulait gagner. Là-dessus, ils se mettent à murmurer et ils se cantonnent par pelotons, pour prendre avis les uns des autres sur le parti qu'il y a à prendre ; mais se trouvant de différents avis et n'étant pas secondés par leurs officiers, qui craignent d'irriter leur bienfaiteur et d'arrêter le cours de ses faveurs, tout le butin s'embarque et ils commencent à s'apercevoir qu'ils sont joués. Cependant, ne perdant pas encore toute espérance, ils s'embarquent eux-mêmes, croyant que le partage va se faire sur la mer ; mais on vient aussitôt leur

demander, de la part de M. de Pointis, s'ils veulent être payés à cinq écus par mois sur le pied des matelots.

L'on peut aisément s'imaginer dans quelle fougue ces gens-là entrèrent dans cette proposition. Les uns, poussés par le désespoir, voulaient se jeter dans la mer; les autres, animés de fureur et de rage, étaient d'avis d'aller insulter M. de Pointis, lequel étant à couvert de ses châteaux marins ne leur leur répondait avec ses officiers que par de sanglantes railleries, et c'était ce mépris qu'on témoignait de leurs personnes joint à l'injustice qu'on leur faisait et à l'impuissance de se venger qui les outrait de telle sorte qu'ils ne se déterminaient à rien, étant incapables de prendre aucune résolution tant qu'ils eurent la flotte de M. de Pointis sous leurs yeux, lequel cependant appareilla pour s'en retourner en France.

Après que les vaisseaux eurent disparu, les gens de la côte reprirent un peu leurs sens et l'un deux, ayant prit la parole : « C'est à tort, dit-il, mes frères, que nous nous plaignons de M. de Pointis. Ce chien (c'est ainsi qu'ils le traitèrent) n'emporte rien du nôtre; il a laissé notre part de butin à Carthagène, c'est là qu'il faut l'aller chercher, c'est là que nous le trouverons. »

Il n'y en eut pas un qui ne trouvât cette proposition raisonnable, et ils se mirent aussitôt en devoir de l'exécuter. En vain M. du Casse tâcha de les détourner par tous les motifs qu'il pouvait leur proposer en pareil cas. Il perdit cette fois toute créance dans leurs esprits, sans qu'il ait pu seulement les engager à recevoir M. Le Page, leur major, pour com-

mandant, dans la nouvelle entreprise qu'ils allaient faire, afin d'agir plus régulièrement et moins tyranniquement sous ses ordres. C'est pourquoi, voyant qu'il perdait son temps à leur faire des remontrances auxquelles ils bouchaient leurs oreilles, il reprit la route du petit Goave sur le vaisseau *Pontchartrain*, accompagné des mêmes habitants de Léogane qu'il avait amenés.

Les flibustiers de leur côté rentrèrent au plus tôt dans Carthagène où leur retour fut plus rude que l'eût été un quintal de plomb sur la tête de chaque Espagnol; ceux-ci frémirent d'horreur à la vue des malheurs dont ils allaient être accablés. On commença par les enfermer tous dans la grande église où les flibustiers leur envoyèrent des députés qui eurent ordre de leur parler en cette sorte :

« Nous n'ignorons, messieurs, que vous nous regardez comme des gens sans honneur, sans parole, sans probité ; l'infâme nom de *Ladrones* que vous nous avez affecté depuis que nous courons vos côtes, quoiqu'avec commission de notre Prince, et le refus que vous avez fait en dernier lieu de nous laisser entrer dans le fort de Boca-Chica et de traiter avec notre chef de la reddition de votre ville, sont des preuves manifestes des sentiments désavantageux que vous avez de nos personnes. Nous voilà, parmi vous, les armes à la main, en état de nous venger si nous le voulions et c'est sans doute à quoi vous vous attendez, ce que montre assez l'air pâle et tremblant où nous vous voyons tous. Mais rassurez-vous, nous ne sommes de retour dans votre ville que pour vous détromper à notre sujet et pour vous montrer que les mauvaises qualités dont vous nous

revêtiez sont aussi éloignées de notre caractère et qu'elles conviennent parfaitement à M. de Pointis, notre général. Il nous a trompés, le perfide ; car, quoiqu'il n'ait conquis votre ville que par notre valeur, il a fait refus de nous donner part au butin, et nous a obligés par là à vous venir rendre une nouvelle visite. Mais pour vous montrer que nous sommes de meilleure foi que lui, trouvez-nous seulement cinq millions et nous vous promettons que nous nous retirerons sans exiger davantage et sans commettre aucun désordre. Que si vous refusez d'écouter des propositions si raisonnables, il n'y a rien à quoi vous ne deviez vous attendre, sans que vous puissiez vous en prendre de tous vos malheurs qu'à votre opiniâtreté et à la mauvaise foi de M. de Pointis, dont nous vous permettons d'accabler la mémoire de la malédiction. Pour nous, nous protestons publiquement de notre innocence. »

Les Espagnols comprirent aisément qu'il n'y avait pas d'autre réponse à faire aux flibustiers qu'en argent comptant, et c'est à quoi ils travaillèrent à l'heure même. Un religieux monta en chaire et tâcha de porter ses auditeurs, par les raisons les plus vives et les plus pressantes, à livrer sans réserve leur or et leur argent pour mettre leurs vies à couvert ; après quoi on fit une quête générale par toute l'assemblée ; mais lorsqu'on eut assemblé toutes les sommes qui furent promises, on se trouva encore beaucoup au-dessous de celle que les aventuriers demandaient. Les Espagnols firent ce qu'ils purent pour les obliger à se contenter de moins, mais ces gens durs et inflexibles n'en voulurent jamais rien rabattre.

C'est pourquoi, voyant qu'on ne les satisfaisait point, il n'y eut ni maison particulière ni église où ils ne poussèrent leurs recherches, jusqu'aux creux des tombeaux qu'ils fouillèrent, pour contenter leur effroyable cupidité.

N'étant encore qu'à demi satisfaits des perquisitions qu'ils avaient faites, et se persuadant aisément qu'il y avait des trésors qui leur seraient échappés, ils tirèrent les Espagnols l'un après l'autre de la grande église et leur donnèrent la gêne pour leur faire avouer où ils avaient caché leur or et leur argent. Ils se portèrent à cet égard à des cruautés qui feraient horreur aux Iroquois et à des nations encore plus féroces, s'il y en a au monde. Mais ce fut là le fait de quelques particuliers, car les flibustiers en corps en usèrent avec beaucoup de modération. Tout ce qu'ils firent de plus singulier fut de faire confesser par finesse, pour intimider les autres, deux des principaux de la ville, lesquels disaient avoir donné tout leur argent. Et puis, faisant semblant de les passer par les armes, ils firent entendre, dans une cour voisine, plusieurs coups de fusil et envoyèrent dire aux Espagnols que ceux-là étaient morts et qu'ils en allaient faire autant d'eux tous. La ruse eut le succès qu'ils en avaient espéré et on leur apporta, ce jour-là, plus d'un million. Il faut donc rendre cette justice au commun des flibustiers, qu'ils ne commirent aucune cruauté. Au contraire, comme les aventuriers s'étaient donnés de tout temps, sans façon et fort sérieusement, pour les plus honnêtes gens qui fussent dans le Nouveau-Monde, ils firent encore alors une action fort dans leur caractère. Deux d'entre eux commirent une action

ıfâme, qui n'avait point de rapport à l'intérêt com-
ıun; car à ce dernier égard on dissimulait tout. Ils
assemblèrent pour délibérer touchant le châti-
ıent qu'ils infligeraient aux coupables. Le cas leur
arut, comme il était, digne de mort et ils les y con-
amnèrent à l'instant, sans consulter s'ils étaient
vêtus de l'autorité nécessaire pour porter un pareil
ıgement. Les Espagnols, touchés de pitié pour ces
eux misérables dont ils avaient été les délateurs,
oulurent intercéder pour eux, mais ils avaient
faire à des juges inflexibles, aussi incapables de
voquer leur sentence que d'en examiner la jus-
ce. Le jugement subsista et les criminels eurent la
ête cassée.

N'y ayant plus rien à butiner, il fallut songer au
lépart, au bout de trois ou quatre jours; mais lors-
u'il fut question d'embarquer le butin, il s'éleva
ıne querelle entre les gens de la côte sur la manière
lont on le partagerait. Les flibustiers prétendaient
n frustrer les habitants ou du moins ne leur en
aire part que d'une très petite partie sur ce que,
lisaient-ils, eux les flibustiers avaient fait de grandes
lépenses au petit Goave où M. du Casse les avait
etenus deux ou trois mois, au lieu que les habitants
endant ce temps-là étaient restés sur leurs habita-
ions et qu'ensuite ils avaient été embarqués sur les
aisseaux de l'escadre du roi, où ils avaient été nour-
is sans qu'il leur en eût rien coûté. Mais pendant
u'ils étaient à contester, un incident qui survint les
eut bientôt réconciliés.

Ils eurent avis, par une barque envoyée de la Mar-
inique, qu'ils allaient être enveloppés par une flotte
anglaise, s'ils ne se sauvaient incessamment. La même

barque avait donné le même avis à M. de Pointis, lequel avait effectivement rencontré cette flotte, à laquelle il avait heureusement échappé, s'étant toujours conservé le vent sur elle avec perte du seul bâtiment qui servait d'hôpital à son armée. Les flibustiers n'eurent pas le même bonheur. Sur l'avis qu'ils venaient de recevoir, ils appareillèrent en hâte, au nombre de neuf bâtiments, y compris le *Christ*, que M. de Pointis avait cédé aux habitants qui n'en avaient aucun à eux. Ils firent en hâte un partage de l'or et de l'argent et se donnèrent rendez-vous à l'île à Vache à la côte du sud de Saint-Domingue, où ils devaient faire un second partage des marchandises et des esclaves. Ils comptaient qu'ils avaient, au moins, mille écus à l'homme; mais ils n'eurent pas fait trente lieues qu'ils trouvèrent la flotte ennemie dans leurs eaux. Tous leurs bâtiments s'éparpillèrent à l'instant, comme une bande de perdreaux à la vue du chasseur. Le *Christ*, le plus fort et le plus riche de tous, son équipage étant de plus de 250 hommes et sa charge de plus d'un million, fut le premier pris. Le *Cerf-Volant*, qui ne lui cédait guère en force ni en richesse, et qui était commandé par le capitaine Pierre, éprouva le même sort. La *Bembrouc*, qui avait pour capitaine Galet, s'échoua et se brûla à la côte de cette île. Mais l'équipage se sauva avec son argent. Un autre fut jeté à la côte de Carthagène où, étant tombés entre les mains des Espagnols, ils leur servirent longtemps de jouets, ayant été employés à rétablir les fortifications de cette ville. L'amiral Godefroi, avec Blouc, Pays, Sales et Macari, furent assez heureux pour s'échapper. Ce ne fut pas tout; les Anglais, poussant leur pointe et se

persuadant qu'ils pouvaient surprendre le petit Goave s'ils ne perdaient pas de temps, tirèrent droit de côté-là. Ils le surprirent en effet si bien, y ayant fait descente pendant la nuit, que M. du Casse eut à peine le loisir de se sauver en chemise par une fenêtre. Mais ils n'en furent pas longtemps les maîtres, parce que les flibustiers déjà arrivés, mais épars ça et là sur les habitations d'alentour, se rallièrent aussitôt et obligèrent l'ennemi à se rembarquer avant les dix heures du matin, après toutefois qu'il eut réduit ce bourg en cendres.

Cependant, les équipages du *Christ* et du *Cerf-Volant*, au nombre d'environ 500 hommes, avaient été distribués dans tous les bâtiments de la flotte où l'on ne négligeait rien pour les faire périr par les travaux et les mauvais traitements. Le but des ennemis était qu'il n'en revînt jamais aucun dans l'Amérique où ils n'avaient pas de plus formidables ennemis que ces gens-là. Mais c'était en vain qu'on s'efforçait de les détruire. Il n'en mourut que très peu pendant toute la traversée et la relâche que la flotte fit à la Virginie, au lieu que les équipages anglais diminuaient tellement chaque jour par la maladie, que les gens de la côte eurent plus d'une fois la pensée de se révolter. Mais pendant qu'ils diffèrent de jour en jour et qu'ils espèrent d'être repris dans les mers de l'Europe par les Malouins, ils arrivent enfin en Angleterre. De bonne fortune ils apprirent la paix en y arrivant, sans quoi on les aurait laissés pourrir dans les prisons; cela fut cause qu'ils n'en eurent aucune à souffrir et qu'on les repassa presque aussitôt en France. Sa Majesté, déjà instruite des prouesses et des beaux faits de ces gens-là, ordonna à

ses intendants de ne les laisser manquer de rien; mais l'abondance leur fut plus funeste que ne l'avaient été la faim et le travail. Il en mourut un grand nombre, surtout de ceux qui étaient originaires des îles; de sorte qu'il n'en repassa, tant pour cette raison que pour quelques autres, qu'environ la moitié dans celle-ci.

Cependant M. du Casse avait envoyé depuis longtemps M. de Galifet en France pour demander justice au roi contre M. de Pointis, en faveur des gens de la côte. Cet officier avait tous les talents nécessaires pour faire réussir sa commission, et il s'en acquitta si bien que Sa Majesté ordonna aux intéressés dans l'armement de Carthagène de remettre aux aventuriers la somme de quinze cent mille livres pour leur contingent du sac de cette ville. Cette somme bien ménagée était capable de remettre nos colonies sur un bon pied et de réparer avantageusement les pertes qu'elles avaient faites à cette fameuse expédition, et c'est à quoi M. de Galifet travailla. Il représenta à Sa Majesté qu'il était plus expédient de distribuer cette somme aux aventuriers en nègres qu'en argent effectif, qu'ils dissiperaient peut-être sur-le-champ en de folles dépenses, au lieu que les esclaves, qu'ils recevraient, les engageraient à s'établir dans l'île et à y former des habitations. Cela était très bien imaginé; aussi Sa Majesté approuva-t-elle ce projet et fit aussitôt expédier des ordres pour envoyer de ses vaisseaux en Guinée s'y charger de nègres, lesquels seraient distribués aux gens de la côte sur le pied chacun de deux cent cinquante livres.

Les nègres arrivèrent et on en distribua une par-

tie aux intéressés ; mais on sut, au surplus, si bien embarrasser cette affaire, que dix-huit ans après elle n'était pas entièrement débrouillée. Plusieurs flibustiers s'étaient déjà écartés et avaient passé dans d'autres pays, outrés de l'injustice que leur avait faite M. de Pointis à Carthagène. Celle dont on chargea alors M. de Galifet en chassa encore un plus grand nombre de l'île, en sorte que nos colonies fussent demeurées sans défense si la guerre eut continué et que l'ennemi y eût fait quelque irruption.

Ainsi se termina la fameuse expédition de Carthagène qui marque aussi le complet établissement de nos colonies.

L'avènement de Philippe de France, duc d'Anjou, au trône d'Espagne, unit nos intérêts à ceux de cette couronne dont nous n'eûmes plus rien à redouter, pas plus qu'eux de nous.

Chacune des deux nations demeura paisiblement dans la partie de l'île qu'elle occupait avant la paix.

XXI

PAIX DÉFINITIVE AVEC L'ESPAGNE, DÉVELOPPEMENT DES COLONIES FRANÇAISES

Nos colonies ont reçu depuis ce temps-là un nouvel accroissement par la grande affluence de peuples qui y abordent chaque jour de l'Europe et de nègres qu'on y amène des côtes d'Afrique, mais surtout certains traits qui leur manquaient encore et qui ont achevé de les porter à leur dernière perfection, et dont il est peut-être à propos de parler.

Des trois côtes de l'île que nous occupons, en tout ou en partie, celle du Sud dont nous sommes maîtres, depuis le cap Tiburon jusqu'à l'île de la Beate, était la moins habitée. Le roi commit, au commencement de ce siècle, le soin de la faire défricher à une compagnie de marchands qu'il établit sous le nom de Saint-Louis et à qui il engagea à certaines conditions cette côte pour cinquante ans, pendant lesquels il sera permis à eux seuls d'y faire le com-

merce qu'ils étendent sous main jusque chez les Espagnols du continent, dont ils sont le plus à portée. Les seigneurs de cette compagnie ont parfaitement accompli toutes les charges que Sa Majesté leur avait imposées et cette côte est aujourd'hui des mieux établies.

La côte du Nord était bien peuplée, mais il n'y avait point encore de justice supérieure où l'on put porter les causes d'appel. On allait pour cela à Léogane où le roi, à la sollicitation de M. du Casse, avait depuis quelque temps créé un conseil souverain avec les mêmes prérogatives que nos parlements.

Sa Majesté, voulant de même pourvoir à la commodité des peuples du nord de l'île, créa cette année une pareille Chambre au Cap français. Elle ne fut d'abord composée que de sept conseillers qu'on tira d'entre les plus spirituels et les plus pieux habitants. Ces illustres messieurs furent : MM. Garnier, de Sylvacane, de l'Etang, de Bonnefoi, du Breil et Fournier. M. Vincent fut revêtu de l'emploi de procureur général. MM. du Breil et Fournier ne reconnurent pas en eux un mérite qui brillait aux yeux de tout le monde. Ils donnèrent la démission de leur charge, ne voulant point avoir à répondre à Dieu et au roi des biens et de la vie de tout un peuple. Les autres, sacrifiant leur repos au bien public, baissèrent courageusement les épaules sous le poids dont on les chargeait. L'intégrité et le désintéressement qu'ils ont toujours fait paraître dans la dispensation de la justice, font seuls leur apologie ou, pour parler plus juste, leur panégyrique.

Quoique la colonie fût infiniment satisfaite de M. du Casse, son gouverneur, et qu'il lui fût en

quelque façon nécessaire, le Roi le lui ôta pour l'élever aux premiers emplois de la marine où Sa Majesté voulait s'en servir pendant la guerre que presque toute l'Europe liguée nous déclara alors et au nouveau roi d'Espagne, Philippe V. M. Augé vint de la Guadeloupe, l'année ensuite, pour lui succéder. Il avait auparavant gouverné cette dernière île, qu'il venait de défendre contre les Anglais qui l'avaient attaquée en vain après celle de Saint-Christophe, qu'ils avaient prise encore une fois et dont la colonie avait de nouveau été transportée sur cette île.

M. de Galifet avait commandé en chef dans l'île depuis le départ de M. du Casse, mais, comme son ministère n'avait pas été agréable à bien des gens, la première chose que fit M. Augé en arrivant fut de l'interdire sur quelques plaintes qui lui furent faites de cet officier; cela l'obligea de repasser en France pour s'y justifier. Il y a apparence qu'il y réussit puisqu'il fut nommé au gouvernement de la Guadeloupe. Mais il mourut à Paris avant de s'y rendre et Sa Majesté pourvut M. de Charitte, déjà lieutenant de roi au Cap, du gouvernement de Sainte-Croix. Cet officier s'était autrefois beaucoup distingué au service du roi; de quoi il porte encore des cicatrices glorieuses.

Le gouvernement de M. Augé fut très paisible au dedans, tenant en cela de sa douceur naturelle; mais il fut fort troublé au dehors par les courses des flibustiers anglais, qui prenaient la plupart de nos navires. On avait écarté presque tous les nôtres par les injustices qu'on leur avait faites, surtout dans l'affaire de Carthagène. Le désespoir en avait porté plusieurs à passer à la Jamaïque, d'où ils infestèrent

étrangement nos côtes, pendant toute la guerre qui dura plus de dix ans. D'autres, un peu plus modérés, ayant en horreur de porter les armes contre leur nation, se retirèrent en terre ferme dans la province de Las Honduras, dans un endroit nommé des Espagnols *Boca del Tauro* et, de nous, *Bocator*, entre le cap de Gracias à Dios et Puerto-Bello.

Les Indiens qui habitent cette contrée sont du nombre de ceux que les Espagnols appellent *Indios bravos*. Ils reçurent parfaitement bien nos flibustiers, qu'ils connaissaient depuis longtemps, et ils contractèrent des alliances avec eux. Ils ne font plus aujourd'hui qu'un même peuple ensemble et une même république qui est déjà formidable aux Espagnols.

Le Roi nomma, pour succéder à M. Augé, M. le comte de Choiseul qui se rendit aussitôt à son gouvernement et ne l'illustra pas moins par sa vertu que par sa naissance. C'était une de ces âmes droites et généreuses qui ne prennent jamais à gauche et à qui la seule ombre du vice fait horreur. Il interdit M. de Charitte qui avait commandé en chef depuis la mort de M. Augé. M. de Barrière, lieutenant de roi au Cap, officier qui s'était signalé dès le commencement de la guerre contre les Anglais qu'il avait obligés de lever le siège de la forteresse de Saint-Augustin dans la Floride, commanda à la côte du Nord pendant une année au bout de laquelle M. de Charitte fut rétabli dans son poste par ordre de la Cour. M. de Choiseul continua toujours à faire tous ses efforts pour rendre la colonie florissante au dedans et au dehors, mais il eut le malheur, aussi bien que M. Augé, de tomber dans des temps peu

favorables. Les ennemis nous étant trop supérieurs sur la mer, il ne négligea rien pour y remédier et pour arrêter leurs courses qui nous étaient si funestes; il fit venir de France des garde-côtes, il entreprit de rétablir la course et tâcha pour cet effet de rassembler les flibustiers dispersés. Il fit publier une amnistie en faveur de ceux qui s'étaient retirés chez l'ennemi; il envoya des officiers à la ville de Saint-Domingue et à Bocator, pour en ramener ceux qu'on y trouverait. Il arma plusieurs navires à ses dépens et engagea les plus riches habitants de Léogane à imiter son exemple. L'on fit, effectivement, quelques beaux coups, mais ce furent là les derniers efforts de la fameuse flibuste de Saint-Domingue, dès lors réduite à l'agonie et qui, depuis, a entièrement expiré. Le séjour de cette île fut depuis insupportable à M. de Choiseul; il demanda au Roi la permission de faire un voyage en France pour y prendre de nouvelles mesures pour le bien de cette colonie; ce qui lui fut accordé. S'étant embarqué dans un vaisseau de Sa Majesté, il fut rencontré à la hauteur de La Havane par une escadre anglaise. Il fallut combattre; ce qu'il fit en homme de cœur. Mais ayant reçu pendant le combat un coup de fusil dans la poitrine, il en mourut quelques jours après, à La Havane, où l'ennemi victorieux l'avait mis à terre.

M. de Choiseul, en partant, avait laissé M. de Valernod pour gouverner jusqu'à son retour; la Cour le lui ayant envoyé depuis peu, à sa prière, avec le titre de commandant, afin que pendant son absence, le commandement de l'île ne fût pas de nouveau dévolu à M. de Charitte qui, cependant, ne tarda

pas à y parvenir une seconde fois par la mort de M. de Valernod, survenue peu de temps après le départ de M. de Choiseul. Il y a apparence que le roi trouva lui-même à propos que M. de Charitte ne commandât pas plus longtemps à Saint-Domingue ; Sa Majesté le nomma au gouvernement de la Martinique où il ne fut pourtant jamais, parce que cet emploi l'aurait trop éloigné des grands biens qu'il avait à Saint-Domingue et sur lesquels il vit encore aujourd'hui, en riche et honorable particulier. M. le comte d'Arquyan, qui tient, par ses alliances, à la reine douairière de Pologne et à M. de Philippeaux, comte de Pontchartrain, ci-devant chancelier de France, et qui fait les délices comme l'honneur de tout ce pays, fut revêtu du gouvernement de Sainte-Croix et vint, en cette qualité, commander dans toute l'île, jusqu'à l'arrivée de M. le comte de Blenac, que le Roi avait nommé au gouvernement de Saint-Domingue et qui ne tarda pas à s'y rendre. Il est fils du fameux général de ce nom qui, pendant qu'il gouverna toutes les îles, fut la terreur de tous nos ennemis. Il gouverne, depuis 1712, avec beaucoup de sagesse et de prudence, ce qui a engagé Sa Majesté en cette année 1715 à l'honorer du titre de gouverneur général de la Tortue et côtes Saint-Domingue. Au lieu qu'auparavant, il ne se qualifiait que simplement gouverneur, et qu'il dépendait du gouverneur général des îles, dont il est aujourd'hui indépendant. Il a sous lui deux autres gouverneurs, savoir, celui de l'île Sainte-Croix en la personne de M. le comte d'Arquyan, qui commande dans toute la plaine du Nord, et celui de Léogane créé depuis peu en faveur de M. du Pati, ancien officier de la

côte, qui commande en cette qualité à la côte de l'Ouest et à la côte du Sud où il n'y a point encore de gouverneur que celui que la Compagnie de Saint-Louis y met pour ses affaires particulières.

Telle est la relation la plus juste que j'ai su faire de ce qui s'est passé à Saint-Domingue, jusqu'à ce jour. Il ne faudrait plus, ce me semble, que peu de chose pour lui donner sa dernière perfection et le pouvoir mettre au nombre des pays entièrement formés et parfaitement établis. Il est nécessaire avant tout de régler nos limites et c'est à quoi, dit-on, les deux couronnes travaillent efficacement. Il faudrait aussi, au plus tôt, y établir un ou plusieurs évêques français, mais l'on n'y pense, je crois, point encore du tout, la coutume des hommes étant de commencer presque toujours par le temporel qui les occupe beaucoup plus que le salut de leurs âmes. Cependant l'Eglise, qui est l'épouse de Jésus-Christ, y sera toujours, jusqu'à ce temps-là, sans grâce, sans curiosité, dans le mépris, dans l'opprobre.

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION VII

I. — Les origines. 1

II. — M. Le Vasseur à la Tortue. — Ses crimes et sa mort. 15

III. — M. de Fontenay reprend la Tortue. — Il en est à nouveau chassé par les Espagnols 26

IV. — Les boucaniers et la lutte contre les Espagnols. 48

V. — Les flibustiers 64

VI. — L'expédition de Maracaïbo. 76

VII. — M. Ogeron. 82

VIII — Les aventurières. — Prospérité de la colonie. . . 90

IX. — Reprise de la guerre contre les Espagnols 97

X. — Guerre contre les Hollandais. 103

XI. — M. de Pouancey. 114

XII. — M. de Cussy 127

XIII. — Expéditions dans la mer du Sud. 143

XIV — La prise de Guayaquil. 161

XV. — Gouvernement de M. de Cussy. — Désastres. . . 177

XVI. — Perte de Saint-Christophe et ses conséquences. . 187

XVII. — MM. de la Boulai et du Casse 197

XVIII. — L'expédition anglo-espagnole contre Saint-Domingue. 210
XIX. — Prise de Carthagène. 220
XX. — Pillage de Carthagène par les flibustiers. 239
XXI. — Paix définitive avec l'Espagne. — Développement des colonies françaises 250

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Extrait du Catalogue général

Léon Baranger. **Le Maître de la force**, illustrations de Raphaël Diligent. In-16..... 5 fr.

Blaise Cendrars. **J'ai tué**, portrait de l'auteur par Fernand Léger, in-16..... 1 fr. 40

G. K. Chesterton. **La Sphère et la Croix**, trad. de Ch. Grolleau, in-16..... 7 fr.

Maurice Dekobra et René Caire. **Le Voyage sentimental de lord Littlebird**, illustrations de Martin, un vol. in-16..... 5 fr.

Luc Durtain. **Manuscrit trouvé dans une île**, un volume in-16..... 6 fr.

Gustave Geffroy. **Nouveaux contes du pays d'Ouest**, frontispice de Louis Legrand, couverture de Malo-Renault..... 6 fr.

Paul Géraldy. **La Guerre, Madame**, un vol. petit in-16..... 2 fr.

Gilbert de Voisins. **Les Moments perdus de John Shag**, un vol. in-16..... 3 fr.

— **L'Esprit impur**, un vol. in-16..... 6 fr.

— **Pour l'amour du laurier**, un volume in-16. 6 fr.

— **Le Démon secret**, un vol. in-16..... 6 fr.

— **Le Bar de la Fourche**, un volume in-16.... 5 fr.

— **Fantasques**. Petits poèmes de propos divers, sur vélin de Rives..... 22 fr.

Dr Lucien-Graux. **Le Mouton rouge** (Contes de Guerre) (5e mille), un vol. in-16..... 5 fr.

— **Réincarné!** Roman de l'Au-delà (84e mille). Couverture illustrée par Quint, un vol. in-16..... 6 fr.

O. Henry. **Contes. Dans la grand'ville, Aux plaines du Texas**, traduits de l'anglais, par Maxime Maury, un vol. in-16..... 6 fr.

J.-K. Huysmans. **Marthe** (16e éd.). Illust. de Bernard Naudin, un volume in-16..... 6 fr.

— **Le Drageoir aux épices**, un vol. in-16..... 6 fr.

Washington Irving. **Contes de l'Alhambra**. Trad. d'Emile Godefoy, Un vol. in-16..... 6 fr.

H.-R. Lenormand. **Le Penseur et la Crétine**, un volume in-16..... 6 fr.

John-Antoine Nau. **Thérèse Donati**. Mœurs corses. Préface de Jean Royère. Couverture illustrée par P. Falké, un vol. in-16..... 6 fr.

Jules Renard. **Les Cloportes**, un vol. in-16.... 6 fr.

— **La Maîtresse**. Illustrations de Barraud, un vol. in-16. Sur papier de Rives..... 27 fr. 50

— **Nos frères farouches**, un vol. in-16..... 6 fr.

Marcel Schwob. **Le Roi au masque d'or**, un vol. in-16..... 6 fr.

— **Cœur double**, un vol. in-16, couv. de Daragnès. 7 fr.

— **Vies imaginaires**, un vol. in-16, couverture de G. Buchet..... 6 fr.

Gabriel Soulages. **Les plus jolies roses de l'Anthologie grecque**, un vol. in-16..... 6 fr.

P.-J. Toulet. **Comme une fantaisie**, un vol. in-16. 6 fr.

Monsieur du Paur, un vol. in-16..... 6 fr.

Les Contes de Behanzigue, un vol. in-16, sur papier vélin anglais..... 27 fr. 50

Villiers de l'Isle-Adam. **Nouveaux contes cruels**. Nouvelle éd. suivie de *Propos d'au-delà* et de fragments inédits, un vol. iu-16..... 6 fr.

— **Chez les Passants**. Fantaisies, pamphlets, souvenirs et pages inédites, un vol. in-16..... 6 fr.

Jean VARIOT, **Les Hasards de la guerre**, un volume in-16 ..... 6 fr.
– **Le Sang des autres**, un vol. 16 ..... 6 fr.

Israël ZANGWILL. **Les Enfants du Ghetto**. Traduction de Pierre Mille, avec un portrait de l'auteur, un vol. in-16 ..... 6 fr.
— **Ce n'est que Mary-Ann**. Traduction de Mme Marcel Girette, un vol. in-16 ..... 6 fr.
Les rêveurs du Ghetto, Traduction de Mme Marcel Girette, deux vol. in-16. Tome I ..... 6 fr.
— Tome II ..... 7 fr.
— **'Had Gadya**. Traduction de Mme Marcel Girette, un vol. in-16 ..... 2 fr.

COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS D'AVENTURES

DE LA BATUT ET BIRABEAU. **L'Homme aux trois peaux**. Couverture et frontispice de Pierre Falké, un vol. in-16 ..... 5 fr.

Louis CHADOURNE. **Le Maître du navire**. Deux bois originaux de Daragnès, couv. et frontispice, un vol. in-16 ..... 5 fr.

J.-O. CURWOOD. **Bari, chien-loup**. Traduction de Léon Bocquet. Couverture et frontispice de Quint, un volume in-16 ..... 5 fr,

J.-O. CURWOOD. **Les Cœurs les plus farouches**. Traduction de Léon Bocquet. Illustrations de Chas Laborde, un vol. in-16 ..... 5 fr. 50

CYRIL-BERGER. **La Merveilleuse aventure de Jim Stappleton**. Couverture et frontispice de Joseph Hémard, un vol. in-16 ..... 5 fr.

H.-H. EWERS. **Mandragore, histoire d'un être mystérieux**. Traduction de Charlette Adrianne et Marc Henri. Bois originaux de Daragnès, un vol. in-16. 5 fr. 50

*

Daniel DE FOE. **Lady Roxana ou l'Heureuse maîtresse**. Trad. de Georges Garnier, un vol. in-16. 6 fr.

— **Moll Flanders**. Traduction de Marcel Schwob, un vol. in-16..... 6 fr.

— **Les pirateries du capitaine Singleton**. Traduction de Maurice Dekobra (6e mille). Deux bois originaux de Daragnès, un vol. in-16 ..... 5 fr. 50

— **L'Étonnante vie du colonel Jack**. Traduction de Maurice Dekobra (6e mille). Deux bois originaux de Daragnès, un vol. in-16..... 5 fr.

Dr LUCIEN-GRAUX. **La Dame de cristal**. Couverture et frontispice par Quint, un vol. in-16..... 5 fr.

Bret HARTE. **Une épave des plaines**. Traduction d'Albert Savine et Michel Georges-Michel (6e mille). Illustrations de Quint, un vol. in-16..... 5 fr. 50

Jack LONDON. **Le Fils du loup**. Traduct. de M. S. Joubert. Bois originaux de Daragnès, un vol. in-16. 5 fr.

— **Martin Eden**. Traduction de Claude Cendrée. Bois originaux de Daragnès, un vol. in-16..... 6 fr.

Pierre MAC ORLAN. **Le Chant de l'équipage**. Illustrations de Gus. Bofa (6e milte), un vol. in-16.. 5 fr. 50

— **La Bête conquérante**, suivi de **Le Rire jaune**. Deux bois originaux de Daragnès, un vol. in-16. 5 fr.

André MARY. **Les Amours de Frêne et Galeran**, suivi de **Le Bel Inconnu**. Bois originaux de Daragnès, un vol. in-16..... 5 fr. 50

Rider HAGGARD. **She** (**Elle**). Traduction de Jacques Hillemacher, un vol. in-16 (23e mille)..... 5 fr.

Maurice RENARD. **Le docteur Lerne, sous-dieu**. Couverture et frontispice de Joseph Hémard, un vol. in-16..... 5 fr.

— **Le Péril bleu**. Couverture et frontispice de Joseph Hémard, un vol. in-16..... 5 fr. 50

Bernard SHAW. **Cashel Byron, gentleman et boxeur**. Traduction de Louis Baudoir. Deux bois originaux de Daragnès, un vol. in-16..... 5 fr.

R. L. STEVENSON. **Les Nuits des îles.** Deux bois originaux de Daragnès, un vol. in-16 ..... 5 fr.
— **Les Hommes joyeux.** Traduction d'Albert Savine et Michel Georges-Michel. Bois originaux de Daragnès, un vol. in-16..... 5 fr. 50

COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS ÉTRANGERS

Rudyard KIPLING. **Diverses créatures.** Traduction de G. Lerolle. Couverture illustrée par Daragnès, un volume in-16..... 5 fr.

Brahm STOKER. **Dracula, l'Homme de la nuit.** Traduction d'Eve et Lucie Paul-Margueritte. Couverture illustrée par Pierre Falké, un vol. in-16..... 5 fr.

W. W. J. JACOBS. **L'Amour est de la traversée...** Traduction d'Albert Savine et Michel Georges-Michel. Couverture illustrée par Pierre Falké, un vol. in-16..... 5 fr.

Coelho NETTO. **Macambira.** Roman brésilien. Traduction de Philéas Lebesgue et M. Gahisto. Couverture illustrée par Chas Laborde, un vol. in-16..... 5 fr.

DRAMES D'HISTOIRE ET DE POLICE

Couvertures illustrées de Gus. Bofa,
Chaque volume in-16, 3 fr. 50

Arthur CONAN DOYLE. **Mystères et aventures.** — **Nouveaux mystères et aventures.** — **Derniers mystères et aventures.** — **Un duo.** — **Idylle de banlieue.** — **Le Parasite.** — **La Bataille de Sedgemoor.** — **Le Capitaine Micah Clarke.**

Julien HAWTHORNE. **La Confession d'un condamné.**

H. B. MARRIOTT WATSON. **Dick le galopeur.** — **Les Aventuriers.**

Arthur MORRISON. **Dorrington, détective marron. — Les enquêtes du prestigieux Hewitt. — Nouv. enquêtes du prestigieux Hewitt. — Dern. enquêtes du prestigieux Hewitt.**

COLLECTION « VARIA »

à 3 fr. le vol.

G. K. CHESTERTON. **Les Crimes de l'Angleterre.**

COLETTE. **Dans la foule.**

Louis DELLUC. **Le Train sans yeux.** Roman.

Arthur MACHEN. **Le Grand Dieu Pan.** Roman traduit de l'anglais, par J.-B. Toulet.

Hugues REBELL. **Les Nuits chaudes du Cap français.**

THÉATRE

Henry BATAILLE. **Ecrits sur le théâtre.** Un vol. in-16. 6 fr.
— **Le Phalène.** Un vol. in-16..... 7 fr.
— **Les Sœurs d'amour.** Un vol. in-16..... 7 fr.

François DE CUREL, de l'Académie française. **Théâtre complet.** Sept volumes in-16.
Tome I : *La Danse devant le miroir. — La Figurante* 6 fr.
Tome II : *L'Envers d'une Sainte. — Les Fossiles.* 6 fr.
Tome III : *L'Invitée. — La Nouvelle Idole.....* 6 fr.
Tome IV : *Le Repas du Lion. — La Fille sauvage.* 6 fr.

Les tomes V et VI paraîtront sous peu.

Pièces séparées, parues et à paraître :
La Fille sauvage, un vol. in-16..... 3 fr.
Le Repas du Lion, un vol. in-16..... 3 fr.
La Nouvelle Idole, un vol. in-16..... 3 fr.

La Figurante, un vol. in-16..... 3 fr.
La Danse devant le Miroir, un vol. in-16..... 3 fr.
L'Ame en folie..... 3 fr.
La Comédie du Génie..... 3 fr.
L'Envers d'une Sainte..... 3 fr.

Maurice Donnay. **L'Impromptu du paquetage**. Pièce en un acte, un vol. in-16..... 2 fr.

Rip et R. Gignoux. **Le Scandale de Deauville**. Comédie en trois actes, un vol. in-16..... 6 fr.

H. R. Lenormand. **Théâtre complet**. Tome I. *Les Ratés. Le Temps est un songe.*
— **Le Temps est un songe**. 6 tableaux. Une plaquette illustrée, gr. in-8..... 1 fr.
— **Les Ratés**, in-16..... 3 fr.
— **Le Simoun**, in-16..... 3 fr.

Alfred Mortier. **Dramaturgie de Paris**, un vol. in-16..... 6 fr.

POÉSIE

Charles Baudelaire. **Les Fleurs du Mal**. Edit. crit., revue sur les textes originaux et manuscrits, accompagnée de notes et variantes et publiée par Ad. van Bever. Avec quatre portraits en phototypie (26e édition), un vol. in-16..... 6 fr.

Jean Chuzewille. **Anthologie des poètes russes contemporains**, un vol. in-16..... 6 fr.

Pierre de Ronsard. **Les Amours**. Texte établi sur les éditions de 1560 et de 1578, et publié avec des additions de l'auteur, des notes et des commentaires par Ad. van Bever. 8 reproductions en phototypie. 2 vol. in-16..... 12 fr.

ŒUVRES DE VICTOR HUGO :

Théâtre :

I. *Hernani*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
II. *Lucrèce Borgia.* — *Angelo*, un vol. in-16. 1 fr. 50
III. *Le Roi s'amuse*, texte intégral, un volume in-16. 1 fr. 50

Poèmes choisis :

I. *L'Amour*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
II. *Chansons d'amour*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
III. *Chansons héroïques*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
IV. *Famille*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
V. *Nature*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
VI. *Patrie*, un vol. in-16..... 1 fr. 50

Histoires et Voyages :

I. *En voyage* (Les Bords du Rhin), un volume in-16..... 1 fr. 50
II. *La peine de mort*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
III. *Souvenirs d'enfance*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
IV. *Souvenirs politiques* (1825-1847), un volume in-16. 1 fr. 50
V. *Souvenirs politiques* (1848-1882), un volume in-16. 1 fr. 50

Œuvres choisies. — Légendes et Contes :

I. *Légendes*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
II. *Nouvelles Légendes*, un vol. in-16..... 1 fr. 50
III. *Contes et Récits*, un vol. in-16..... 1 fr 50
IV. *Nouveaux Contes et Récits*, un vol. in-16. 1 fr. 50

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, CRITIQUE

ANTHOLOGIES

Robert Vallery-Radot. **Anthologie de la poésie catholique de Villon, jusqu'à nos jours**, un vol. in-16, frontispice de Charles Jouas..... 6 fr.

Henri Brémond et Charles Grolleau. **Anthologie des écrivains catholiques Prosateurs français du XVIIe siècle**, un fort vol. in-16, avec un portrait de saint François de Sales, en héliogravure..... 6 fr.

— **Anthologie Franciscaine du moyen-âge**, translatée et annotée par Maurice Beaufreton, un vol. in-16..... 8 fr. 50

— **Anthologie protestante française** (XVIe et XVIIe siècle), recueillie et publiée sous la direction de Raoul Allier, un vol. in-16 orné de cinq portraits..... 6 fr.

— **Anthologie protestante française** (XVIIIe et XIXe siècles), un vol. in-16..... 7 fr.

— **Anthologie des écrivains belges**, par Dumont-Wilden, deux vol. in-16..... 12 fr.

Baudelaire. **Le Spleen de Paris**. Petits poèmes en prose. Edition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et variantes, avec deux portraits en phototypie, un vol. in-16..... 6 fr.

— **Journaux intimes**. Texte intégral, publié sur le manuscrit, un vol. in-16..... 6 fr.

André Rouveyre. **Souvenirs de mon commerce**. Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury, un vol. in-16 gr. jésus sur vélin de Rives..... 22 fr.

Victor Ségalen. **Peintures**, un vol. in-16..... 6 fr.

— **Stèles**, un vol. in-16..... 6 fr.

Louis Thomas. **L'Esprit d'Oscar Wilde**, un vol. in-16. 6 fr.

Laurent Tailhade. **Quelques Fantômes de jadis**. Un volume in-16..... 5 fr.

Léon Werth. **Voyages avec ma pipe**... Couverture illustrée de Vlaminck, un vol. in-16..... 7 fr.

BEAUX-ARTS

Gustave Geffroy. **Constantin Guys. L'Historien du Second Empire**. Un vol. in 4, avec deux portraits et 34 héliotypies, dont 4 en couleurs..... 66 fr.

Auguste BRÉAL. **Vélasquez**. Avec huit phototypies. 7 fr. 50

Paul GAUGUIN. **Lettres de Paul Gauguin à Daniel de Monfreid**. Précédées d'un hommage par Victor Segalen, avec huit reproductions en phototypie, un volume in-16..... 7 fr. 50

Ambroise VOLLARD. **Paul Cézanne**. Ouvrage orné de huit phototypies, d'après des tableaux de Cézanne, un vol. in-16..... 9 fr.
— **Renoir**, un vol. in-16, orné de 11 illustrat... 9 fr.

André SALMON. **L'Art vivant**. Avec douze photographies..... 9 fr.

HISTOIRE DE L'ART

Elie FAURE. Tome I. **L'Art antique**, un vol. 15 × 22, illustr. de 195 reproductions dont un grand nombre hors texte..... 25 fr.
Tome II. **L'Art médiéval**, un vol. 15 × 22 illustré de 285 reproductions..... 25 fr.
Tome III. **L'Art renaissant**, un vol. 15 × 22 illustré de 240 reproductions..... 25 fr.
Tome IV. **L'Art moderne**, un vol. 15 × 22 illustré de 250 reproductions ..... 30 fr.
— **Les Constructeurs** (Lamarck, Michelet, Cézanne, Dostoiewsky, Nietzsche), un volume in-16..... 5 fr.
— **La Conquête**..... 6 fr.
— **La Sainte Face**..... 6 fr.
— **La Danse sur le feu et l'eau**..... 6 fr.
— **Napoléon**..... 6 fr.
— **La Roue**. Roman ..... 6 fr.

LITTÉRATURE CATHOLIQUE

Mgr R. H. BENSON. **Paradoxes du catholicisme**. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Charles Grolleau, un vol. in-16..... 6 fr.

Louis BERTRAND, **Saint Augustin**. Frontispice et ornementations typographiques dessinés et gravés sur bois par Gérard Cochet, un vol. in-18 gr. jésus sur vélin de Rives..... 22 fr.

Raymond LULLE. **L'Ami et l'Aimé**. Traduction et préface de Marius André, un vol. in-16 jésus sur vélin de Rives..... 24 fr. 75

SAINTE THÉRÈSE. **Commentaires sur le Cantique des cantiques**. Avec une préface de Maurice Barrès. Traduction du comte de Prémio Réal. Ornementations de Dagoucia Mouat, un vol. in-16 sur vélin de Rives,..... 27 fr. 50

— **L'Imitation de Jésus-Christ**. Traduction de l'abbé de Lamennais. Illustrations de Maurice Denis, un vol. in-16 jésus sur vélin de Rives..... 33 fr.

— **Les Petites fleurs de saint François d'Assise**. Traduction de T. de Wyzewa. Avec deux dessins de Mlle Valentine Reyre gravés sur bois par Georges Aubert et tirés en deux tons, un vol. in-16 jésus sur vélin de Rives..... 27 fr. 50

HISTOIRE

Dr LUCIEN-GRAUX. **Les Fausses nouvelles de la grande Guerre**. Ouvrage couronné par l'Académie Française. Sept volumes grand in-16 (6e mille), plus de 3.000 pages Chaque volume..... 7 fr. 50

William LE QUEUX. **Raspoutine, le moine scélérat**. *Pièces secrètes recueillies par le Service du Contre-espionnage anglais*. Traduction de L. Tremlett (80e mille), un vol. in-16..... 5 fr.

— **La Vie secrète de la Tzarine tragique**. Révélations sensationnelles de sa fille d'honneur, la baronne Tzankoff. Traduction d'A. Le Gay, un vol. in-16. 5 fr 50

— **Le Ministre du Mal**. Mémoires de Féodor Rajevski, secrétaire privé de Raspoutine. Trad. L. Tremlett..... 5 fr.

Jean DE PIERREFEU. **G. Q. G., Secteur I** (Trois ans au Grand Quartier Général, par le rédacteur du Communiqué) (44e mille), deux vol., ensemble.... 12 fr.

Toute la lumière sur des événements longtemps tenus cachés au public.

Général DE LACROIX. **Le Maréchal Foch**, un vol. in-16, orné d'un portrait du Maréchal..... 3 fr. 50

LES GRANDS HOMMES DE LA GUERRE

Collection publiée sous la direction de Gabriel Hanotaux, de l'Académie française et sous le patronage du Comité France-Amérique, le volume..... 3 fr. 50

— **Fayolle**, par Henry Bordeaux, de l'Académie française.

— **Franchet d'Espérey**, par le commandant Grasset.

— **Joffre**, par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

— **Castelnau**, par Victor Giraud. (*Chaque volume orné d'un portrait*).

IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST. — LA ROCHE-SUR-YON.

6185 4 83

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

P.E.B. / I.L.L.
DEC 19 2003
MORISSET

Université Ottawa
06 JAN. 2004
University of Ottawa

P.E.B. / I.L.L.
NOV 12 2004
MORISSET

UO NOV 10 2004

CE

a39003 003496808b

CE PQ 2603
.E726T7 1922
COO BERTHELOT, P LA TRAGIQUE
ACC# 1230363